

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Paul GANIÈRE

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Né le 22 Juillet 1907 à Largentièrre (Ardèche)

LA FORMATION
D'UN GRAND CHIRURGIEN

LE MILIEU ET L'ÉPOQUE
DANS L'ŒUVRE DE DUPUYTREN

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Paul GANIÈRE

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris
Né le 22 Juillet 1907 à Largentière (Ardèche)

LA FORMATION
D'UN GRAND CHIRURGIEN

LE MILIEU ET L'ÉPOQUE
DANS L'ŒUVRE DE DUPUYTREN

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1933

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	N...
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	MARION.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	M. VILLARET.
	CARNOT.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GRÉGOIRE.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE . Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri). Pathologie médicale.
 BROCC..... Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CADENAT..... Pathologie chirurgicale.
 CATHALA Pathologie médicale
 CHABROL..... Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HARVIER..... Pathologie médicale.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 HUTINEL Pathologie médicale.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri) .. Chimie biologique.
 LAROCHE (Guy). Pathologie médicale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN Pathologie médicale-
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique.
 OLIVIER..... Anatomie.
 PIÉDELIÈVRE . Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils Physiologie.
 SANNIE..... Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et syphili-
 graphie.
 TROISIER Pathologie expérimentale
 et comparée.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur)..... Pathologie médicale.
 VAUDESCAL Obstétrique.
 VELTER Ophtalmologie.
 VIGNES Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

LEQUEUX Obstétrique.
 LEROUX..... Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

RETTERER Histologie.
 ZIMMERN..... Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DU COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI Clinique médicale
CHIRAY Clinique médicale.
N... Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
BASSET..... Clinique chirurgicale.
CHEVASSU..... Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER .. Clinique chirurgicale.

MM.

MOCQUOT Clinique chirurgicale.
PROUST Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ Clinique chirurgicale.
LE LORIER..... Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL ... Clinique obstétricale.
METZGER Clinique obstétricale.
GUÉNIOT Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans
chaire.....

FREY.....
CHAILLEY-BERT, agrégé...
LEDoux-LEBARD.....
WEIL-HALLÉ

{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez
l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés
de guerre et les infirmes adultes.
Stomatologie.
Education physique.
Radiologie clinique.
Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

LE DOCTEUR LOUIS GANIÈRE

Médecin à Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier)

*Dont la vie toute de droiture
et de simplicité constitue un précieux exemple.*

A MES PARENTS

Faible témoignage de reconnaissance et d'affection.

A MA SŒUR

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'histoire de la médecine et de la chirurgie
Médecin de l'Hôpital de la Pitié
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui m'a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A MON MAÎTRE, MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ

ANDRÉ JOUSSET

Ancien Médecin de l'Hôpital Laënnec
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Dont j'ai été l'élève à l'Hôpital
Laënnec et dont j'ai suivi l'ensei-
gnement pendant deux années.
Qu'il trouve ici le témoignage de
ma reconnaissance, de mon admi-
ration et de mon attachement.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR DE FOURMESTRAUX

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Chartres
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui m'a inspiré le sujet de cette
thèse et a bien voulu me guider de
ses conseils.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR GENTY

Bibliothécaire de l'Académie de médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui m'a fait profiter de sa grande
expérience et m'a très amicalement
aidé dans mes recherches biblio-
graphiques.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Clermont-Ferrand

MONSIEUR LE PROFESSEUR CASTAIGNE (1926).

MONSIEUR LE PROFESSEUR DIONIS DU SÉJOUR (1926).

Paris

MONSIEUR LE DOCTEUR GEORGES LABEY (Lariboisière, 1927).

MONSIEUR LE DOCTEUR BRECHOT (Trousseau, 1928).

MONSIEUR LE DOCTEUR PAPILLON (Trousseau, 1929).

MONSIEUR LE PROFESSEUR BEZANÇON (Saint-Antoine, 1930).

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ANDRÉ JOUSSET (Laënnec, 1931-32).

MONSIEUR LE DOCTEUR CELICE (Laënnec, 1933).

A MONSIEUR LE DOCTEUR PAUL GUÉRIN.

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Médecin assistant de l'Hôpital Bichat
Médecin de l'Institut prophylactique (phtisiologie)

*Qu'il trouve ici mes remerciements
pour ses conseils et pour l'accueil
si cordial qu'il m'a toujours réservé.*

INTRODUCTION

La chirurgie française a, de tout temps, compté dans ses rangs un grand nombre d'hommes qui, par leur valeur et leur talent, eurent leurs heures de célébrité et jouirent d'un immense prestige non seulement en France mais aussi dans tout le monde civilisé.

Pourtant, parmi ces hommes à qui la chirurgie moderne doit en grande partie d'être aujourd'hui ce qu'elle est ; nombreux sont ceux qui, oubliés parfois même dans les milieux médicaux, se trouvent être totalement ignorés de l'immense majorité du public. Cependant un nom est resté qui, aux yeux des profanes, représente en quelque sorte la personnification du grand chirurgien, de l'homme inégalable dont la science, l'habileté, la maîtrise, savaient arracher les malades à la mort, qui réussissait des cures merveilleuses et qui sauvait les pauvres comme les riches. Ce chirurgien dont la réputation et la popularité ont déjà franchi un siècle, c'est Guillaume Dupuytren.

En étudiant la vie et le caractère du baron Guillaume Dupuytren on arrive à comprendre mieux qu'en étudiant son œuvre comment il a réussi à se créer cette renommée. Il a tout fait pour l'obtenir : être le premier en tout, effacer par sa gloire et sa réputation tous ses rivaux, devenir celui à qui l'ont fait appel dans les cas les plus désespérés, car lui seul peut réussir parfois là où d'autres ont échoué, tel a été le but suprême de son ambition et il y est parvenu. Cette popularité, née à l'Hôtel-Dieu, il sut l'entretenir et la conserver durant toute sa carrière. Les manifestations de respect et

de douleur faites par le peuple de Paris à ses obsèques en sont la preuve.

Mais on peut se demander comment cette renommée a pu résister au temps.

A-t-il été un de ces grands savants qui, par l'importance et l'influence de leurs œuvres, restent toujours considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité ?

S'est-il trouvé en lui à la fois le plus grand chirurgien des temps modernes et l'homme qui a su mettre en valeur, au mieux de ses intérêts, ses indiscutables talents, si bien qu'il a su forcer l'admiration de ses contemporains et s'acquérir de son vivant une place si prépondérante qu'il a pu s'y maintenir même au delà de la mort ?

A la fin de son existence Dupuytren avait décidé d'attribuer une partie de sa fortune à la fondation d'une chaire à la Faculté. On l'en dissuada, et ces fonds servirent à la création d'un musée d'anatomie pathologique qui porte son nom. Dans toutes les villes de province au moment des grandes foires de l'année ou des fêtes locales, on voit s'installer, au milieu des manèges et des tirs de précision, une baraque qui s'intitule pompeusement Musée Dupuytren. Dans cette baraque, un guide, prodigue de détails, montre des reproductions en cire des ravages causés par les plus horribles maladies, et dans une salle réservée aux adultes seulement « toute une série de pièces » dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont parfois d'une valeur anatomique très discutable. Le public est toujours friand de ce genre de spectacles. Bien des gens visitent chaque année dans tous les coins de France, les musées Dupuytren. Serait-ce là une des raisons qui ont aidé à ce que ce nom soit resté si connu, encore de nos jours, du grand public ?

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Naissance. — La famille. — Premier enlèvement. — Collège de Magnac-Laval. — Deuxième enlèvement. — Le collège de la Marche. — Choix d'une profession. — Retour à Paris.

Dupuytren vit le jour à Pierre-Buffière, village situé à quatre lieues de Limoges, sur la Briance, dans une région assez pauvre, au climat rude et humide, C'était alors un petit bourg d'un millier d'âmes, aux maisons couvertes de chaume, aux rues étroites et mal pavées.

Ses biographes ne sont pas d'accord sur la date de sa naissance

Selon l'annuaire de l'Académie des Sciences de 1828, le baron Guillaume Dupuytren serait né le 3 octobre 1777. Selon Malgaigne, Chereau, Bourdon, Pariset, Orfila ce serait le 6 octobre de la même année. La date du 5 octobre 1778 est même indiquée par Boursot Saint-Hilaire et Peisse.

Son acte de naissance, extrait des registres de l'état civil de la ville de Pierre-Buffière nous renseigne de façon précise et indiscutable.

« Le cinq octobre mille sept cent soixante-dix-sept est né et a été baptisé Guillaume, fils de Jean-Baptiste DUPUYTREIN et de Marguerite Faure, son épouse, luy avocat en Parlement, parein (*sic*) a été Guillaume-Martin de Laubeypie bourgeois, et mareine (*sic*) Catherine Echaupre de

chez Fringand, tous deux habitants de la ville de Pierre-Buffière, lesquels ont signé avec nous.

Martin de Laubeypie.
Catherine Echaupre
Martin de Laubeypie,
chanoine prémontré,
prestre curé. »

Ce document non seulement nous indique la date exacte à laquelle Dupuytren vint au monde, il nous montre aussi la véritable orthographe de son nom. Une demande de rectification formulée par l'intéressé, fut acceptée par le Tribunal civil de Limoges, et en vertu d'un jugement du 7 mars 1821, Guillaume Dupuytrein devint Guillaume Dupuytren.

D'ailleurs, avant cette date, il semble que ce nom ait eu déjà a subir quelques modifications. En effet en l'an V (1797) on le trouve inscrit parmi les membres de la Société médicale d'émulation avec l'orthographe Dupuitrin.

Il naquit dans une maison d'assez belle apparence située dans la rue de Pierre-Buffière qui aujourd'hui porte son nom. Une plaque commémorative devait être apposée sur la façade en 1868

Celui qui devait devenir le baron Guillaume Dupuytren, le plus célèbre chirurgien du continent durant la première moitié du XIX^e siècle, comptait déjà dans ses ascendants plusieurs ancêtres qui avaient eux aussi manié le bistouri.

En 1719 vivait à Pierre-Buffière un chirurgien, Michel Dupuytren, qui était en même temps fermier du bureau de tabac de cette ville.

Le 5 janvier 1742 était inscrit sur les registres de l'Hôtel-Dieu, François Dupuytren qui venait y étudier la chirurgie. Plus tard il exerça à Pierre-Buffière et fut le grand-père de Guillaume. Il mourut sur la brèche, en se noyant dans le Breuilh, un soir qu'il revenait de rendre visite à un malade. Cet aïeul avait deux frères. L'un, Léonard, pratiquait aussi à

Pierre Buffière. Rien ne nous renseigne sur les rapports de bonne confraternité qu'il entretenait avec le précédent. Le second, Jacques, était chirurgien militaire. Son fils continua la tradition et vint ses études faites s'installer à son tour au pays natal.

Le père du futur baron, Jean-Baptiste Dupuytren, fut avocat au Parlement. Sans être très riche il jouissait cependant d'une certaine aisance et n'était pas, comme le dit Chéreau, dans une situation voisine de la misère. De son épouse, Marguerite Faure il eut neuf enfants dont Guillaume fut l'aîné (1).

Il fut placé en nourrice au village de Leysenne, commune de Saint-Priest-en-Ligoure, située près de Pierre-Buffière. Une déclaration en avait d'ailleurs été faite à la mairie de sa ville natale.

Après cette courte séparation les parents reprirent leur fils près d'eux. Le jeune Guillaume semble avoir eu une éducation première assez négligée. Sa mère, à en croire Malgaigne, « pour corriger un caractère déjà égoïste et hautain ne prêchait suffisamment ni de paroles ni d'exemples ». Mais n'oublions pas que la famille augmentait vite. Il lui fallait partager ses instants entre les soins du ménage et la surveillance de ses héritiers.

Son père pourtant lui fit donner près de lui quelques leçons particulières, et dès qu'il fut en âge de suivre un enseignement moins rudimentaire il fut envoyé au collège de Magnac-Laval, le plus proche de Pierre-Buffière.

Ce fut en 1780, avant son départ au collège, que ce jeune enfant qui allait et venait à son gré dans les rues du village fut remarqué par une voyageuse fort riche, veuve selon les

(1) Parmi les fils l'un fut capitaine de vaisseau et mourut à Cadix. Un autre fut docteur en médecine et pharmacien-chef de l'hospice des Enfants Trouvés à Paris. Il revint sur ses vieux jours au pays natal et fonda une pharmacie sur la place du Poids public à Limoges. Un autre frère cadet naquit à Condat près de Limoges en 1790 et mourut à Paris en 1871.

uns, accompagnée de son mari selon les autres. Suivant l'expression de Vidal de Cassis il s'agissait d'une jeune femme « à qui il fallait un enfant à tout prix » et qui cherchait dans ses déplacements à oublier son chagrin. Parmi les gamins qui jouaient autour de sa voiture, certains en sabots, d'autres pieds nus, elle crut trouver dans le jeune Guillaume le bambin qu'elle souhaitait tant. Le désir de l'emmener avec elle fut si grand qu'elle décida sur le champ de continuer sa route avec l'enfant craignant, avec juste raison, qu'en le demandant à sa famille elle s'exposerait à un refus indigné et catégorique. Elle exécuta ce projet, mais Dupuytren père ne l'entendit point de cette oreille. Il se mit à la poursuite de la ravisseuse, la rejoignit sur la route de Toulouse et reprit possession de son fils. Il en fut quitte pour la peur. Flatté au fond dans son amour-propre paternel, il renonça vite à l'idée de poursuites judiciaires dont il avait menacé la voyageuse.

« Ce fut le premier événement d'une vie qui devait être marquée par tant d'autres (1). »

Il est à croire que parmi les autres enfants du village la blonde frimousse de Guillaume Dupuytren attirait spécialement les regards des étrangers de passage. Neuf ans plus tard il allait être à nouveau distingué par un voyageur et, cette fois-ci, ce ne fut plus une simple aventure, mais un événement qui eut sur sa destinée une importance capitale.

En 1789 un régiment de cavalerie passe à Pierre-Buffière et s'y arrête. Au bruit des trompettes et des piétinements des chevaux tous les gamins accourent et parmi eux, naturellement, notre héros qui était alors en vacances. Un des officiers du régiment, le capitaine Keffer le distingua parmi les autres à son aspect vigoureux et à sa physionomie animée et expressive. Il lui parla, lui posa quelques questions. Loin d'être effarouché Dupuytren lui répond avec à-propos, avec

(1) PERDRIX (de Laval), *notices biographiques et historiques sur Ambroise Paré et Guillaume Dupuytren*.

son accent chantant du Limousin. Keffer fut-il séduit par sa jeune intelligence et devina-t-il ses possibilités ?

Quoi qu'il en soit il lui demanda s'il aimerait venir avec lui et faire des études plus sérieuses. Son offre fut acceptée d'enthousiasme et l'enfant conduisit l'officier au domicile familial afin d'obtenir l'autorisation paternelle. Keffer raconta qu'il avait à Paris un frère qui dirigeait un collège et où l'enfant serait à même de faire ses humanités. Le père voulait garder auprès de lui son fils aîné, mais on sut être tellement persuasif qu'on réussit à lever les dernières hésitations.

Guillaume Dupuytren partit avec le régiment et à douze ans arrivait à Paris pour être placé au collège de la Marche. Il n'avait, paraît-il, que dix francs dans sa poche mais, dit Vidal de Cassis, il portait « dans son cœur une de ces volontés grâce à laquelle un homme peut tout ».

Suivant Louis de Loménie, Dupuytren père ne céda aux instances de l'officier qu'après qu'il eut été décidé qu'il accompagnerait personnellement son fils à Paris et il n'aurait regagné ses pénates qu'après avoir procédé lui-même à son installation.

Le collège de la Marche qui jouissait à l'époque d'une grande renommée, avait été fondé en 1362, impasse d'Ambroise par l'ancien recteur Jean de la Marche et acheté en 1374 par son neveu Guillaume. En 1422 l'exécuteur testamentaire de ce dernier, Beuve de Winville, le transféra rue de la montagne Sainte-Genève, dans une maison des abbés de Senlis, non loin du collège de Navarre. Ce fut là qu'à la veille de la Révolution le principal Keffer allait recevoir son nouveau protégé.

Dupuytren allait y rester 4 ans, de 1789 à 1793. Comment s'y comporta-t-il ? Au dire de Malgaigne il montra tous les défauts d'un enfant mal élevé, joueur, adonné à la dissipation et difficile à discipliner. Tout ceci n'est guère pour nous étonner quand on se représente le relâchement de son éduca-

tion au cours de ses premières années et de la vie un peu vagabonde qu'il était habitué à mener jusqu'alors en compagnie de ses petits compatriotes.

Mais combien cette indocilité que tant de jeunes écoliers ont manifestée au cours de leurs débuts au collège, devait être exploitée un jour par ses détracteurs ! Combien ceux-ci, qui passaient au crible tous les faits et gestes de leur ennemi, semblent avoir été heureux de pouvoir lui reprocher sa conduite au cours de ses jeunes années ! Voici un exemple de cette exagération. A en croire Bourdon, M. Auguste Billiard qui fréquentait le collège de la Marche à la même période pour son propre compte, aurait assuré que les « méchants bruits dont Dupuytren fut l'objet toute sa vie, avaient tous eu pour motif, assez plausible, sa mauvaise conduite au collège (1) ».

Mais bientôt cette discipline si nouvelle à laquelle il devait se plier lui semble moins dure : le désir d'arriver commence à se faire sentir. Aidé par d'heureuses dispositions intellectuelles, dès qu'il montre plus d'application à l'étude, le jeune Dupuytren fait des progrès. Il ne devint jamais un latiniste très distingué et certains de ses contemporains ne manquèrent pas de lui rappeler un jour. Par contre l'étude de la philosophie l'attira davantage et lui valut plusieurs prix.

La Révolution abrégéa quelque peu ces études et en 1793 fit fermer les portes du collège de la Marche (2), alors que notre élève avait presque terminé ses humanités. Il lui fallait maintenant choisir une profession.

Sa décision intime était déjà prise, mais il résolut d'aller

(1) D'ailleurs pourquoi lui reprocher si sévèrement sa conduite dans son jeune âge ? Combien voyons-nous autour de nous d'hommes parvenus à une haute situation et qui ont mérité, dans les classes élémentaires, nombre d'observations, voire même des punitions, pour leur turbulence !

(2) Le collège de la Marche devint en 1797 Institution des Colonies et de nouveau un collège en 1808. En 1830, les locaux furent transformés en caserne. Les bâtiments furent démolis en 1852.

néanmoins consulter sa famille sur ce sujet. Il se trouvait alors juste assez argenté pour pouvoir vivre durant le trajet mais non pour emprunter la poste, si bien qu'il accomplit à pied, portant sur ses épaules ses quelques hardes et ses divers objets d'écolier, le chemin de Paris à Limoges où sa famille était installée depuis peu.

Dupuytren avait entendu, à travers les murs du collège de la Marche, décréter la Patrie en danger.

Comme la plupart des jeunes gens de son époque il avait décidé d'aller se battre et de conquérir la gloire sur les champs de bataille. Pour s'engager dans un régiment de volontaires il n'attendait que l'autorisation de ses parents. Mais ceux-ci, soit pour la crainte que leur inspirait le métier des armes, soit pour continuer la tradition familiale, lui enjoignirent d'embrasser une profession libérale. Dupuytren, qui n'avait jamais envisagé une telle éventualité, n'avait pas de préférence pour l'une quelconque des carrières entre lesquelles il devait choisir. Son père le tira d'embarras en lui disant « tu seras chirurgien ».

Celui qui devait, trente ans après, conquérir une telle célébrité, aimer son métier au point d'y consacrer tous ses instants, avait été bien loin par conséquent d'éprouver la vocation, et son père ne pensait pas avoir aussi bien su trouver la voie qui convenait à son fils. Mais Dupuytren aurait peut-être su s'adapter et triompher dans toutes les situations.

C'est là l'avis de Louis de Loménie qui assure que s'il avait pu embrasser la carrière militaire « sans aucun doute y serait devenu un grand capitaine car il était de ces hommes qui ne peuvent jamais rester en seconde ligne ».

Mais les écoles et les Facultés avaient été supprimées. A Paris il restait encore « quelque ombre des anciennes écoles de chirurgie (1) » et il lui fallut reprendre le chemin de la capitale.

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

Sa famille ne devait pas alors avoir de grandes ressources car Guillaume refit la route à pied, aussi pauvre qu'il était venu. Il retourna au collège de la Marche, d'où l'enseignement avait disparu, mais où il occupa une petite chambre au cinquième étage pauvrement meublée de trois chaises, d'une table et d'un lit et qu'il partageait, dit-on, avec son ami le docteur Allard.

Probablement aussi « il usait de la maigre pitance que l'on accordait quelquefois aux anciens boursiers (1) ». Il eut ainsi assurés sa nourriture et son logement. Il était dès lors à même de commencer ses études et il ne lui restait plus qu'à travailler.

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

CHAPITRE II

LES CONCOURS ET L'ASCENSION

Prosecteur (1795). — Histoires de Saint-Simon et de Balzac. — Chef des travaux anatomiques (1801). — Dupuytren et la célébrité de Bichat. — La Société anatomique (1803). — Relations avec Bayle et Laënnec. — Chirurgien en second de l'Hotel-Dieu (1802). — Chirurgien-chef adjoint de l'Hotel-Dieu (1808). — Rupture avec Boyer (1810). — Professeur de médecine opératoire (1812). — Lutte avec Pelletan. — Chirurgien-chef de l'Hotel-Dieu et professeur de clinique chirurgicale (1815).

Dupuytren allait dès lors mener une vie d'étudiant pauvre à une époque particulièrement troublée. Bien que le métier de chirurgien, auquel il était désormais destiné, n'était pas celui vers lequel ses goûts naturels l'auraient porté, il se mit à l'étude avec courage. On était alors bien loin de l'enfant frondeur qui arrivait à Paris en 1789. Cette ardeur au travail, Dupuytren ne s'en départira plus, soutenu par une volonté tenace de parvenir à la première place et par une confiance absolue en lui-même. Ces deux sentiments vont lui permettre de supporter sans se plaindre la misère et les privations.

Dupuytren commença à étudier l'anatomie avec Boyer, son premier maître, à l'hôpital de la Charité et la chimie avec Vauquelin et Bouillon-Lagrange qui surent découvrir rapidement en lui les qualités d'un élève consciencieux et bien doué, car, très tôt, ils lui confièrent le soin de préparer leurs cours à l'école de pharmacie. Ce fut un surcroît de travail

allègrement accepté et souvent l'été, il fallait se lever dès 5 heures du matin pour avoir le temps de tout faire.

Bientôt la Révolution après avoir détruit beaucoup de choses entreprit de les reconstruire. Des anciennes institutions d'enseignement, il ne restait à peu près rien. Ce fut Fourcroy, chimiste de valeur, devenu conventionnel après la mort de Marat, qui fut chargé de tout remettre sur pied. Votée sur son instigation, la loi du 14 Frimaire An III, décidait la création de trois nouvelles écoles de santé à Paris, Strasbourg et Montpellier. Afin de recruter le personnel enseignant on devait procéder par voie de concours et, à cet effet, le 1 Ventôse An III avait lieu à l'école de Paris les épreuves pour la nomination de six prosecteurs.

Dupuytren était parmi les candidats et n'avait que dix-huit ans. Il fut nommé à la quatrième place seulement et ses juges portèrent sur lui cette appréciation peu flatteuse : « doit redoubler d'efforts pour parvenir à remplir dignement cette fonction ».

C'était la première fois que Dupuytren affrontait les concours : il aurait par la suite bien d'autres échelons à franchir de la même façon avant d'atteindre la place qu'il rêvait peut-être déjà d'occuper. Son coup d'essai n'était pas tout à fait un coup de maître.

Nanti de ce titre il vint habiter au troisième étage du cloître des Cordeliers « un logement de deux pièces, à quatre croisées, sans cheminées (1) ».

De plus il touchait des appointements de 3.000 francs par an.

On pourrait croire que désormais il allait pouvoir vivre plus largement. Bien loin de là, car le traitement était payé en assignats et, au fur et à mesure de leur dépréciation, on eut beau allouer annuellement aux prosecteurs 30.000 puis 90.000 francs, malgré ces sommes d'apparence fabuleuse ce

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

ce fut pour eux la misère. Certains durent quitter Paris où ils ne pouvaient plus subsister. Les difficultés étaient si grandes qu'un professeur du nom de Richard dut demander « au gouvernement une distribution de bois et de chandelles pour achever la rédaction de son traité de botanique ». Au milieu de cette détresse générale, Dupuytren résolut de demander à ses parents de lui venir en aide. Ce sera la dernière fois qu'il leur fera appel. « Dix écus ne se trouvent point dans le pas d'une vache, tu t'en passeras » lui répondit sa mère. Pendant six semaines il ne vécut que de pain et de fromage, travaillant au lit faute de charbon pour se chauffer, recommodant lui-même ses hardes.

Malgré tout ce qu'une telle situation comportait de pénible, il ne se départit ni de sa fierté, ni de son orgueil.

Un jour Saint-Simon, qui cherchait de préférence des adeptes à sa doctrine parmi les jeunes médecins et surtout parmi ceux qu'il croyait appelés à un brillant avenir, vint le voir dans sa misérable mansarde. Il fut frappé par la gêne au milieu de laquelle se débattait le jeune prosecteur qui grelottait de froid, bien que couché. Après avoir conversé, il se retira, feignant d'oublier sur le poêle éteint un rouleau de 200 francs. Dupuytren, resté seul, s'en aperçut. Il s'habilla rapidement rejoignit son visiteur et lui rendit la somme. Saint Simon, touché par une telle grandeur d'âme, aurait immédiatement repris les 200 francs, n'osant pas insister.

Cette histoire est bien en accord avec l'humeur fière et hautaine qui sera un jour une des caractéristiques de Dupuytren. Par contre, l'anecdote racontée par Balzac dans sa nouvelle « La Messe de l'Athée », est loin de dénoter une telle mentalité et par suite semble assez discutable.

Un porteur d'eau, Auvergnat d'origine et voisin de palier du futur baron, connaissant la détresse du prosecteur n'aurait pas hésité à lui offrir ses économies et cette aide aurait été acceptée. Après la mort de son bienfaiteur et par reconnaissance pour sa générosité Dupuytren, le sachant bien

catholique, aurait fait dire régulièrement des messes pour le repos de son âme et se serait fait un devoir d'y assister très ponctuellement, en dépit de ses convictions de libre penseur. Nul doute que sous le pseudonyme de Despleins, Balzac ait souvent dans cette simple nouvelle comme dans bon nombre de ses romans, voulu parler de Dupuytren. Bien des détails de description nous en donnent la preuve ; d'ailleurs la ressemblance de consonnance des deux noms semble avoir été voulue pour diminuer encore la difficulté du problème. Mais rien, dans cette histoire, ne s'accorde avec l'esprit du chirurgien. Pourquoi aurait-il accepté de préférence le secours d'un pauvre homme à celui que Saint-Simon avait cru pouvoir lui offrir de si délicate façon ? Ces deux anecdotes se contredisent point par point et, à la façon dont Dupuytren se révèle déjà, la première semble beaucoup plus vraisemblable que la seconde.

Son amour-propre avait été fortement fouetté par son mauvais rang au concours de l'An III. Il tenait à conquérir l'estime et la confiance de ses maîtres et, pour ce faire, suivit très strictement le conseil qu'ils lui avaient donné de « redoubler d'efforts ». Il répétait d'ailleurs à l'envie qu'il « valait mieux être le premier dans son village que le deuxième à Rome » ou encore « rien n'est tant à redouter pour un homme que la médiocrité ». Ces paroles traduisaient bien sa pensée.

Un arrêté du 3 Frimaire An VI autorisait les réceptions provisoires à l'École de Médecine. Un certain nombre de jeunes médecins pour se faire recevoir publièrent des thèses inaugurales portant sur divers sujets, parmi lesquelles il y en eut d'assez remarquables. Ils prirent le titre d'anciens élèves de l'École de Santé et fondèrent la Société Médicale d'émulation. Parmi eux il faut nommer : Moreau de la Sarthe, Duméril, Richerand, Bayle, Varin, Bichat, Buisson, Récamier, Lanoix, Alibert, Husson et Dupuytren. Bichat et Dupuytren s'y firent remarquer tout spécialement par l'importance

et la valeur de leurs exposés ainsi que le montrent les premiers volumes des Mémoires de la Société. Mais Dupuytren ne s'y attarda guère et un an après sa fondation il avait cessé d'en faire partie.

A cette même époque il suivait toujours le service de Boyer à la Charité : ce fut là qu'il eut l'occasion de soigner et de panser les blessés du 13 Vendémiaire. Il suivit ensuite l'enseignement de Pinel à la Salpêtrière, puis il passa dans le service de Corvisart qui le chargea plus spécialement des autopsies. Et, à ses moments de loisir qui ne devaient pourtant pas être nombreux, il trouvait moyen de suivre les cours de Cuvier au Jardin des Plantes !

Ce fut sans doute sur la recommandation de Corvisart qu'il fut amené à travailler avec Leclerc, célèbre professeur de physiologie de l'École de Médecine de Paris. Il devint son collaborateur et se livra, dans son laboratoire et sous sa direction, à des recherches intéressantes et publia avec lui quelques mémoires. En un mot il commençait à se faire connaître. Élèves et professeurs se mirent à apprécier sa valeur et sa jeune intelligence.

Thouret, ancien député à l'Assemblée Constituante, qui était alors chargé de la direction documentaire et administrative de l'École, s'attacha particulièrement à lui si bien, dit Bourdon, que « deux puissants protecteurs, le constituant Thouret et le célèbre chirurgien Boyer, ne permirent jamais à l'injustice d'éloigner de Dupuytren les récompenses ».

Ces hautes protections allaient bientôt avoir l'occasion d'agir en sa faveur. L'époque arriva à laquelle Dupuytren fut réclamé par la conscription. Par délibération spéciale du 29 Ventôse An VII (1799) l'École de Médecine demanda pour lui à l'autorité militaire une dérogation aux règlements en raison de son service de prosecteur à l'amphithéâtre d'anatomie et des recherches importantes qu'il était en train d'effectuer dans le domaine de la physiologie. Cette demande fut accueillie favorablement et Dupuytren qui

avait longtemps, dans ses jeunes années rêvé de porter l'uniforme, ne fut jamais soldat. Cette mesure d'exception prouve assez en quels termes chaleureux ses maîtres avaient su intervenir en sa faveur. Leur appréciation sévère, qui avait suivi le concours de 1795, était bien effacée !

Il existait, à l'amphithéâtre d'anatomie un poste de « premier préparateur de pièces anatomiques sous le titre de chef des travaux anatomiques ». Cet emploi avait été créé pour Fragonard qui s'était fait remarquer par la maîtrise et le talent qu'il apportait « soit pour les préparations anatomiques en général soit pour les injections en particulier (1) ».

Au début de l'année 1800, Fragonard mourut et sa place fut mise au concours. Sept candidats se firent inscrire. Cinq se retirèrent devant Duméril et Dupuytren qui restèrent seuls en présence. Notre jeune prosecteur, selon Peisse, venait d'être reçu docteur en chirurgie. Duméril et Dupuytren étaient liés d'amitié et avaient décidé d'avance que le vainqueur partagerait avec la vaincu les appointements qui lui seraient alloués, convention qui, rapporte Malgaigne, sera loyalement tenue par la suite. Le concours eut lieu ; les trois premières épreuves ne donnèrent aucun avantage ni à l'un ni à l'autre des deux concurrents. La quatrième épreuve consistait en la présentation des pièces anatomiques préparées avant le concours. Dupuytren n'en avait pas. Duméril eut alors le beau geste de refuser de montrer les siennes.

Le jury fut très embarrassé et à une voix seulement de majorité Duméril fut nommé.

Dupuytren non seulement ne sortait nullement diminué de l'épreuve mais au contraire si unanimement apprécié qu'il pouvait dès septembre 1800, à la rentrée de l'école, ouvrir un cours privé d'anatomie et de physiologie. L'enseignement

(1) MOREAU DE LA SARTHE, *Mémoires sur l'histoire de l'École de Médecine de Paris*.

libre était alors fort en vogue et de plus lui permettait d'augmenter ses maigres ressources.

Ces cours, que l'on peut rapprocher des conférences pratiquées de nos jours par les internes des hôpitaux, eurent vite un grand succès, dû, pour une bien plus large part, aux connaissances approfondies du professeur qu'à la façon dont il prodiguait son enseignement.

Son débit était assez monotone : ses cours donnaient l'impression d'être longuement préparés mais confus. Un compte rendu en paraissait régulièrement dans le *Journal de médecine* rédigé sous les auspices de Corvisart.

Cependant on fut unanime à reconnaître la valeur de cet enseignement et les reproches que l'on pouvait lui adresser n'empêchèrent pas les maîtres de l'École de le proposer à vingt-quatre ans en troisième rang sur la liste de présentation des candidats à la chaire d'anatomie devenue vacante. Son nom était précédé de ceux de Duméril et de Bichat. Duméril fut nommé le 10 mars 1801. Il laissait libre la place de chef des travaux anatomiques. Chaussier, par une faveur exceptionnelle, proposa au conseil de l'École de donner cette place à Guillaume Dupuytren, et cette fois sans concours. Ce projet fut adopté à l'unanimité. Il recevait à nouveau une marque d'estime qui devait être loin de le laisser insensible.

A cette place indépendante et enviée, Dupuytren allait à la fois pouvoir donner toute la mesure de sa valeur dans le domaine de l'enseignement, et de la direction de l'amphithéâtre d'anatomie. Il était à même aussi de poursuivre toute une série de travaux et de recherches qui devaient le faire connaître encore davantage dans les milieux scientifiques.

A l'amphithéâtre d'anatomie il se révéla rapidement parfait organisateur. Il lutta contre le relâchement qui présidait aux études pratiques, attribua à chacun un rôle précis et obligea les élèves à l'assiduité. Bientôt, la discipline des amphithéâtres de dissection étant devenue plus

sérieuse, l'enseignement pratique de l'anatomie eut une impulsion et un éclat qu'il n'avait jamais eu auparavant. Dupuytren, aidé par son immense désir de dominer et de commander, avait sans doute compris aussi à quel point l'enseignement anatomique était tributaire et intimement lié à l'étude sur le cadavre (1).

Mais son immense activité ne se borna pas à présider à cette amélioration, et à contempler les avantages qu'il avait apportés dans ses nouvelles fonctions. Il avait jusqu'alors étudié seulement l'anatomie et la physiologie normale et il commençait à découvrir l'immense champ d'investigation que représentait, au début du XIX^e siècle, le domaine à peine défriché de l'anatomie pathologique. Sur ce terrain il allait rencontrer Bichat, son condisciple d'école qui avait été le premier à se passionner pour ces problèmes. Dupuytren conçut l'idée d'y chercher également de nouveaux titres de gloire. Il chargea ses prossecteurs et ses moniteurs de relever sur tous les sujets reçus dans les hôpitaux parisiens les lésions anatomiques qu'ils pouvaient présenter. Lui-même se mit au travail avec acharnement tout en s'intéressant à la physiologie expérimentale et en faisant avec l'habile vétérinaire Dupuy, de l'École d'Alfort, diverses expériences de vivisection dont il communiquera un jour le résultat à l'Institut. C'est à ce moment qu'il pratiqua probablement les premières opérations de la cataracte sur les chevaux aveugles.

Bichat, qui devait mourir tuberculeux à 31 ans, avait délaissé la chirurgie et avait eu l'idée de reconstituer l'édifice médical sur des bases nouvelles. En 1800 il avait publié son « *Traité d'anatomie générale* » en quatre volumes qui

(1) Il organisa un recrutement plus abondant et régulier des cadavres destinés à être disséqués, ainsi que le dénote une lettre du 21 Nivôse An IX adressée par lui au Préfet de la Seine, en collaboration « avec les citoyens Leclerc et Bichat », se plaignant de la « pénurie des sujets ». Si l'on y prend garde, disaient-ils, « l'enseignement anatomique sera réduit à des dissertations des professeurs sur des squelettes, des pièces sèches ou des mannequins d'Auzoux.

lui valut l'admiration du monde savant français et étranger. Par cet ouvrage il créait véritablement l'anatomie générale. Avant lui, l'anatomie consistait dans la description des organes et des appareils. Le premier il étudia les différents tissus, les classa, faisant des rapprochement entre ceux qui lui semblaient identiques. Puis après avoir étudié les tissus à l'état normal, il se lança dans l'anatomie pathologique où tout était à découvrir. En 1802 paraissait son fameux « traité d'anatomie pathologique » qu'il n'eut malheureusement pas le temps de terminer.

Cette œuvre de Bichat, bien qu'inachevée, doit être considérée comme extrêmement importante car l'impulsion était donnée. La gloire que Bichat devait à son génie sembla aiguillonner l'orgueil de Dupuytren. Il comprenait toute la supériorité de celui qu'il considérait comme un rival et enviait sa suprématie.

En 1801, dans le Journal de Médecine paraissait, sous la signature de Dupuytren, l'analyse du traité d'anatomie générale. Chargé par Corvisart de ce soin, il se contentait de faire de l'ouvrage un compte rendu consciencieux, mais s'était abstenu de tout éloge comme de toute critique.

Pour engager une lutte qui semblait bien inégale il voulut mettre dans son jeu quelques atouts. Il s'associa à Chaussier. Avec lui il fit des recherches nouvelles et ouvrit un cours d'anatomie et de physiologie ; « le seul résultat scientifique de cette association singulière fut la découverte des canaux du diploë que plus tard Dupuytren, ennemi du partage, s'attribua toute entière » (1).

Puis, nous l'avons vu, Bichat se lança dans l'étude de l'anatomie pathologique. Son rival va l'y poursuivre. Bichat étudie 600 cadavres et comprenant toutes les promesses et les possibilités de cette science toute nouvelle, ouvre un cours où il expose ses idées générales et pose les bases du grand traité dont il commence à envisager la rédaction.

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

Sur une voie parallèle Dupuytren, étudiant personnellement et avec l'aide de ses collaborateurs sur un nombre de sujets immense, recueille bientôt une collection magnifique comportant plus de 4.000 pièces anatomiques différentes. Grâce à Lemonnier, peintre de l'École de Médecine et à Pinson il fit dessiner et modeler celles qu'il jugeait les plus intéressantes, les annotant lui-même de sa main. Ce fut le point de départ de ce qu'allaient renfermer un jour les vitrines du Musée Dupuytren. Il chercha à déterminer qu'elle était la proportion des organes lésés, la nature aussi précise que possible de ces lésions, leur caractère, leur rapport avec l'aspect extérieur de l'individu, la fréquence et la nature des lésions observées suivant les différentes saisons de l'année suivant l'âge et suivant le sexe. Ses études étaient plus approfondies, plus solidement étayées que celles de Bichat mais ses conceptions générales n'avaient pas la même ampleur. Chez Bichat l'imagination prenait trop souvent la place de l'observation : « il y a de la poésie dans tout ce qui est sorti de la plume de Bichat : il n'y a que du positif dans l'esprit éminemment logique, éminemment pratique de Dupuytren » (1).

Bichat mourut le 12 juillet 1802, laissant la voie libre. Son rival se sent dès lors les coudées plus franches, annonce dans le journal de Corvisart qu'il avait également l'intention d'écrire un traité d'anatomie pathologique mais, à l'en croire, il aurait été le premier à concevoir le plan d'un tel ouvrage. Il ne daigna même pas prononcer le nom de son illustre prédécesseur. Ne rapporte-t-on pas que lorsqu'il apprit sa mort prématurée il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « Enfin je commence à respirer ». L'idée qu'on pouvait considérer Bichat comme un créateur génial lui était intolérable.

Pour chercher à effacer son souvenir qui lui portait om-

(1) CRUVEILHIER, *Vie de Dupuytren*.

brage, il décida, en Germinal An XI, d'ouvrir à son tour un cours d'anatomie pathologique pour lequel il possédait déjà un grand nombre de matériaux. Ce cours, professé à l'École pratique eut rapidement un grand succès et on y retrouva nombre des idées de Bichat. Ses auditeurs auraient aimé entendre prononcer ce nom mais cela n'arriva jamais.

Pendant cette période Dupuytren développa une activité considérable. « Il menait de front quatre cours particuliers (1) à l'amphithéâtre de la rue des Cordiers Saint-Jacques et il y consacrait trois heures par jour. Clinique externe : tous les matin à neuf heures et demie. Anatomie : tous les soirs à six heures. Physiologie : les mardis, jeudis, samedis à deux heures. Ces cours étaient faits avec le plus grand soin, aussi la renommée de Dupuytren se répandit dans tout Paris et à 30 ans il était déjà célèbre » (2).

Il avait cessé son association avec Chaussier, dont le principal but avait été d'assurer le succès ou de partager la défaite dans la lutte engagée du vivant de Bichat. Maintenant cette collaboration n'avait plus de raison d'être.

Il lui fallut alors s'entourer de nouveaux collaborateurs. Il choisit à cet effet deux brillants élèves de l'École pratique, Bayle qui était aide d'anatomie, et son inséparable ami, bien que plus jeune que lui de sept ans, Théophile Laënnec. Ce fut avec eux qu'il fonda le 12 Frimaire An XII (4 décembre 1803) à l'École pratique la Société Anatomique où l'on étudiait l'anatomie normale et pathologique, où l'on faisait des communications sur des sujets nouveaux, sur des observations intéressantes, et où l'on discutait sur les pièces présentées. Il n'était pas publié de Bulletin. Laënnec y fit ses premières armes en y présentant deux cas de persistance du Trou de Botal. L'essor donné à la société anatomique

(1) Qu'on désignait alors sous le nom de cours domestiques (faits à la maison) pour les distinguer des cours magistraux, de la Faculté.

(2) BUSQUET, *Le baron Guillaume Dupuytren*.

fut très grand et, quoi qu'en dise Malgaigne, son importance et le nombre de ses adhérents ne cessèrent d'augmenter.

La collaboration de Bayle et de Laënnec aux travaux de Dupuytren débuta dans une atmosphère de parfaite sénérité. Ils allaient tous les deux l'aider à la préparation du traité d'anatomie pathologique qui était déjà en chantier. Il ne semble pas qu'ils aient eu l'un ou l'autre à se plaindre de leur « patron ». Bayle, dans les registres sur lesquels étaient transcrites les observations recueillies sous la surveillance de Dupuytren, trouvait bon nombre de renseignements qui lui servirent pour la rédaction de ses Mémoires sur le squirrhe de l'estomac, les ulcères de la matrice et l'induration blanche. Malgaigne prétend qu'il avait la possibilité d'emprunter ces documents et de ne publier ces mémoires qu'à la seule condition de signaler qu'il ne s'agissait que d'études poursuivies sous la direction de Dupuytren et qui n'étaient d'ailleurs que le préambule d'un ouvrage plus approfondi que le maître se réservait de faire paraître un jour. Bayle, sur son instigation, écrivit même un mémoire sur les polypes utérins, sujet récemment traité par Roux qui en rapportait la priorité à son maître Bichat pour lequel il avait une profonde vénération. Le mémoire de Bayle sans jamais prononcer le nom de Roux ni celui de Bichat n'était en réalité qu'une critique dissimulée de leur exposé.

Quant à Laënnec, il disséquait beaucoup et semblait prendre un intérêt de plus en plus grand aux recherches qu'il pratiquait dans le laboratoire du chef des Travaux anatomiques. Lui aussi publiait : le Journal de Médecine renferme bien des articles signés de lui et écrits à cette époque. En février 1803 paraissait une étude sur la bourse synoviale sous-delhoïdienne qu'il venait de découvrir. Le mois suivant il adressait à Dupuytren une lettre, qui fut insérée dans le journal de Corvisart, « sur les tuniques qui enveloppent certains viscères, en particulier le foie, et fournissent des gaines

membraneuses à leurs vaisseaux ». D'ailleurs parlant de lui à son père, Théophile, qui pensait encore à aller s'installer en province disait : « l'un des premiers anatomistes de Paris, le chef des travaux anatomiques de l'École, vient de m'offrir son laboratoire pour y faire tous les travaux, toutes les recherches dont j'aurai besoin pour ce dont je compte faire le sujet de ma thèse ». Il reconnaissait « la manière honnête et affectueuse dont Dupuytren agit avec lui ».

Mais les choses n'allèrent pas toujours aussi bien et cette collaboration devait se terminer par une brouille qui persistera jusqu'à la mort de Laënnec.

Les motifs de cette rupture sont assez complexes et, malgré bien des auteurs, Laënnec eut peut-être sa part de responsabilités. Collaborateur de Dupuytren avec Bayle, n'allait-il pas faire preuve d'un singulier besoin d'indépendance en décidant d'écrire pour son propre compte un traité d'anatomie pathologique et d'ouvrir, le plus tôt possible, un cours public ! Projets immenses, que sa mauvaise santé ne lui permettait pourtant guère d'envisager. Dans le plan de son ouvrage Laënnec formulait des idées qui semblaient faire accomplir un assez gros progrès.

Dupuytren, se conformant en cela à Bichat, n'admettait que deux catégories de lésions susceptibles de s'attaquer à tous les systèmes : le squirrhe et l'inflammation. Laënnec avait imaginé une classification moins simplifiée : « Une première classe, la plus importante, était formée par les altérations de texture dues soit à une plaie ou fracture, soit à l'accumulation ou l'extravasation d'un liquide naturel, anasarque, apoplexie ou au développement accidentel d'un tissu ou d'une matière n'existant pas à l'état sain, comme l'inflammation et les tumeurs. Il mettait aussi dans cette première classe les lésions dues à la présence d'un corps étranger animé parasite, ver, insecte. Dans la seconde, il rangeait les altérations de nutrition, anévrisme du cœur,

vessie à colonne, et les altérations de forme et de position, hernie, luxation, etc... » (1).

Il préparait aussi avec acharnement son cours dont la séance inaugurale eut lieu en 1803 et eut un immense retentissement. Il cessait en mars 1804, reprit en octobre de la même année, mais en 1806 cessa définitivement, la santé du professeur étant de plus en plus altérée.

On se doute des réactions de Dupuytren devant ces deux ordres de faits. Les innovations de son élève sur le terrain de l'anatomie pathologique n'étant pas conformes à ses idées, il ne pouvait pas les admettre. Quant aux cours publics on se représente aisément combien leur succès dut lui causer de rage et de rancœur. Qui sait, peut-être eut-il même un véritable chagrin de cette attitude qu'il ne pouvait considérer autrement que comme une trahison ?

En plus de ces événements, allait survenir une discussion qui mettrait le point final à cette amitié. Durant l'hiver 1804-1805 éclatait une polémique au sujet d'une note de Dupuytren parue dans le Bulletin de l'École en novembre 1804 et dans laquelle Laënnec reconnaissait ses propres idées exposées dans son cours. Il relevait certaines falsifications de dates et de faits. Dupuytren s'obstinait, révélant l'entêtement de quelqu'un qui veut tout faire plier devant lui. Des notes acerbes parurent de part et d'autre dans le journal de Corvisart qui, devant les proportions du conflit, décida de ne plus rien insérer. L'opinion donna raison à Laënnec qui, depuis longtemps et à plusieurs reprises, s'était offusqué de la manière dont Dupuytren cherchait à s'approprier certaines découvertes dont il n'était pas l'auteur.

Ce fut la rupture et les deux adversaires, chose curieuse, arrêterent tous les deux leurs études d'anatomie pathologique. Le traité de Dupuytren ne vit jamais le jour, bien qu'au moment de la discussion il annonçait la parution de

(1) Henri DUCLOS, *Laënnec*.

deux volumes suivis de fascicules contenant les planches correspondant au texte. Laënnec, de son côté, ne publia jamais son ouvrage, il revint à ses théories plus tard, quand il professa au Collège de France. Mais les rapports des deux antagonistes ne s'améliorèrent nullement. En 1807 Laënnec devint rédacteur du *Journal de Médecine* : de ce jour Dupuytren n'y publia plus aucun article.

Cependant il conserva toujours une prédilection pour la science à laquelle il devait sa première célébrité, et il ne cessa jamais d'en favoriser les progrès. Bien qu'ayant en 1806 abandonné la Société Anatomique, en 1807 il fit soutenir par Marandel une thèse sur les irritations et il guida toujours son élève et ami Cruveilhier vers l'anatomie pathologique.

Sa notoriété lui avait valu à plusieurs reprises des propositions pour des chaires de province, postes que Dupuytren ne trouvait pas dignes de lui. Grâce à ses puissants patronages, toutes les fois il était parvenu à ce que ce choix soit porté sur un de ses jeunes confères, alléguant avec une fausse modestie, que lui-même ne méritait pas un tel honneur. Plusieurs places furent pourvues de cette façon. Ainsi Fleury fut nommé à Clermont, Caillot et Flamand à Strasbourg, Flaubert à Rouen. Mais Dupuytren redoutait surtout Delpech dont il avait deviné la valeur. Quand la chaire d'anatomie de Montpellier s'était trouvée libre, Dupuytren ayant été sollicité, Thouret aurait répondu : « Montpellier n'est pas assez riche pour se payer un tel homme (1). » Delpech fut désigné et Dupuytren respira. Il avait toujours ambitionné pour son propre compte une carrière à Paris. Il avait su ainsi éliminer de la capitale certaines intelligences en qui il aurait pu trouver un jour des rivaux dangereux.

Depuis le 26 Fructidor An X (13 septembre 1802) il était chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu à la suite d'un concours

(1) Ces paroles sont rapportées dans plusieurs biographies. MALGAIGNE cependant leur nie toute vraisemblance.

où il avait triomphé de Roux, Tartra, Hédéloffer et Magrier. Les épreuves avaient été assez peu décisives. Ce fut la dernière « une question très difficile », nous rapporte Pariset, qui fit enfin pencher la balance en sa faveur. Il est plutôt à croire qu'il dut son succès à l'appui solide qu'il trouva en la personne de Boyer, membre du jury, qui sut plaider sa cause auprès de ses collègues. Chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu était un bien modeste rôle mais néanmoins il avait un gros avantage : il représentait la première étape de l'élévation au poste de chirurgien-chef et à la chaire de clinique chirurgicale que Dupuytren était décidé d'atteindre le plus vite possible. « Soit par simple conviction de sa propre valeur, soit par simple pressentiment il ne se découragea jamais. Loin de là il envisageait une grande fortune et cette dictature chirurgicale en quelque sorte à laquelle il devait parvenir un jour. » « Il mit tout en œuvre savoir, esprit, travail, patience, adresse, énergie ; sous sa feinte douceur on pouvait sentir tout ce qu'il y avait en lui d'avidité, de désir d'arriver (1). »

Lors de la nomination de Dupuytren, Pelletan était chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu et Giraud chirurgien-adjoint. Pelletan faisait partie des chirurgiens qui, encore empreints de l'enseignement de l'ancienne Académie Royale de Chirurgie perpétuaient les traditions du passé. Successeur de Desault à l'Hôtel-Dieu depuis 1795, il avait la réputation d'un homme érudit et d'un professeur éloquent. Son talent d'orateur lui avait valu le surnom de « chrysostome de la chirurgie ». Par contre il était un opérateur assez médiocre. Giraud, son adjoint, comme il avait été déjà celui de Desault, fut un chirurgien habile, sans plus.

Placé sous leur dépendance, les prérogatives du chirurgien en second étaient bien minimes et ses attributions semblent bien moins importantes que celles d'un interne

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Guillaume Dupuytren*.

des hôpitaux de nos jours. Dupuytren, qui s'était jusque-là presque exclusivement consacré à des études d'anatomie et de physiologie, était resté très étranger à la chirurgie. Il avait tout à apprendre de cet art nouveau pour lui et dans lequel il visait la suprématie.

Signalons que le 4 Ventose An XI (27 septembre 1893) il soutint sa thèse sur le sujet suivant : « Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique. » Vaste sujet où il exposait les travaux qu'il avait faits jusqu'à cette date dans ces différents domaines.

Jusqu'en 1806 il ne put faire que de bien petites interventions. Pour occuper son activité il étudie avec Thénard le méphitisme des fosses d'aisance et le diabète sucré. Il publie une observation d'un nain de vingt-six mois, décrit un cas d'obésité extraordinaire, fait une communication sur une contraction spasmodique et douloureuse du sphincter de l'anus, datant de deux ans et qui aurait cédé aux douches ascendantes. « C'était pitié de voir cet esprit vigoureux s'égarer dans ces études si futiles et si peu conformes à son génie (1). »

En 1806, Giraud suivit Louis-Napoléon que l'Empereur venait d'élever au trône de Hollande. Il conserva son titre de chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu mais il n'y avait plus désormais d'intermédiaire entre Pelletan et Dupuytren. Ce fut à cette époque que ce dernier ouvrit un cours quotidien de pathologie externe que nous avons vu figurer en plus de ceux d'anatomie et de physiologie au programme de l'amphithéâtre de la rue des Cordiers Saint-Jacques. Mais malgré ce léger avantage que lui valait le départ de Giraud, ses travaux chirurgicaux n'avançaient guère. « On peut d'ailleurs se faire une idée de sa pauvreté par ce seul fait : Lassus était mort le 17 mars 1807 laissant vacante une chaire de pathologie externe. Deux jours après, Dupuy-

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*

tren faisait lire par Lafargue, à la Société de l'École de Médecine, deux observations de plaies de tête tellement insignifiantes qu'elles n'eurent pas les honneurs de l'impression : et ce fut le seul titre nouveau dont il para sa candidature. Aussi Richerand fut-il nommé sans combat, au premier tour de scrutin (1). »

En 1808, Giraud restant à la cour de Hollande, dut abandonner le titre de chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu, dont il ne remplissait plus les fonctions depuis déjà deux ans. Dupuytren devint tout naturellement son successeur et fut nommé le 5 septembre 1808. Ce nouveau grade lui donnait des prérogatives plus étendues et surtout lui laissait de droit la charge du service pendant les absences du chirurgien-chef. Pelletan, âgé alors de 61 ans, d'un naturel plutôt indolent se reposa de plus en plus sur son adjoint et dès 1810 il lui abandonna complètement le service des femmes se réservant pour lui-même le service des hommes. Mais ce n'était pas assez. Dupuytren visait plus haut : il n'avait que 33 ans mais se sentait maintenant assez fort pour assumer à lui seul toutes les responsabilités du chirurgien-chef. Déjà avait commencé à se faire sentir cette rivalité et le chirurgien-adjoint avait entamé sa lutte sourde et de tous les instants contre son supérieur, lutte qui devait porter ses fruits en 1815. Les rapports entre les deux chirurgiens, l'un âgé, bonhomme, paresseux ; l'autre, jeune, ardent et d'une ambition inlassable, avaient déjà été fort tendus à plusieurs reprises. Une accalmie s'était produite durant l'hiver 1811-1812 et Dupuytren devait alors profiter très largement de la protection de Pelletan pour le concours de médecine opératoire.

D'ailleurs Dupuytren avait besoin de nouveaux appuis, car il s'était brouillé avec Boyer qui l'avait toujours soutenu, et à qui il devait beaucoup. L'histoire de son mariage manqué

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

avec la fille de son premier maître est restée célèbre. Depuis longtemps Boyer voyait en lui un futur gendre. En 1803, il l'avait fait nommé Inspecteur de l'Université et l'on avait déjà dit qu'il s'agissait là « d'un prélèvement de dot ». En 1810, les fiançailles devinrent officielles. Le jour du mariage toute la famille était réunie au n° 9 de la rue de Grenelle, dans hôtel que, Boyer devenu Baron de l'Empire et Premier Chirurgien de Napoléon, avait acheté à la marquise de Créqui. Le fiancé n'arrivait pas ; on envoya auprès de lui un ami qui revint seul, annonçant brutalement que Dupuytren avait réfléchi, et avait décidé de ne pas donner suite à son projet de mariage. On se doute du scandale occasionné par une telle attitude.

De cet événement les ennemis de Dupuytren allaient donner une explication. Ils prétendirent qu'il jugeait insuffisante la dot de 50.000 francs donnée à la fiancée car il possédait lui-même à cette époque des économies s'élevant à plus du double de cette somme. A cette explication, on trouve deux répliques. La première, c'est qu'il eut été inutile, si c'était là la véritable raison, de laisser les choses aller aussi loin. La seconde, c'est que Dupuytren n'attachait pas une si grosse importance à cette question de dot puisque la même année il épousait à Lyon, la fille d'un négociant de cette ville, Geneviève Eugénie de Saint-Olive, dont le père faisait garantir les 80.000 francs par le régime dotal.

L'explication la plus plausible est la suivante. Ce mariage avec M^{lle} Boyer, tout conventionnel, n'aurait été accepté par la fiancée que pour obéir à la volonté de son père. Dupuytren s'était aperçu de cette froideur à son égard sans parvenir à la vaincre.

Le matin même du mariage il aurait reçu de sa fiancée une lettre où elle lui disait qu'elle ne l'aimait pas, en aimait un autre, et où elle le suppliait d'empêcher le mariage. Il aurait ainsi pris sur lui tout l'odieux de la rupture, n'étant pas capable d'épouser une femme contre sa volonté. Pen-

dant 25 ans, il se laissa accuser d'ingratitude et de déloyauté : quelques amis seulement auraient connu les détails de ces événements. Jamais Boyer ne pardonna à son élève de s'être dérobé de telle façon à la condition secrète qu'il avait mise à son patronage. Peu de temps après, sa fille épousait le chirurgien Roux collaborateur de son père à la Charité.

Perdant l'appui si appréciable de Boyer, Dupuytren se rapprocha de Pelletan d'autant plus que Sabatier, auteur d'un traité d'anatomie et de médecine opératoire, homme érudit d'une grande douceur et d'une grande condescendance, mourait en 1811 à 79 ans : il laissait libre une des deux chaires de médecine opératoire.

Un concours pour sa succession s'ouvrait au début de 1812, concours qui resta légendaire dans les Annales de la Faculté

Le jury était ainsi composé : Président : de Jussieu. Membres : Pelletan, Percy, Dubois, Richerand, Bourdon, Pasquier, Thillaye et Rullier. Pasquier seul était pris en dehors de la Faculté. Huit candidats étaient inscrits, quatre se retirèrent avant les épreuves : se furent Guerbois, Delpech, Larrey et Rullier. Restèrent seuls en présence : Roux Marjolin, Tartra et Dupuytren. Suivant Corlieu les aptitudes des candidats étaient très différentes. « Dupuytren, froid, grave, solennel. Marjolin, plus souple d'esprit, non moins réfléchi, d'une finesse et d'une bienveillance exceptionnelles. Roux, plus véhément, plus fougueux, plus habile opérateur, tout en étant aussi circonspect. Tartra, de diction facile, d'une très grande habileté opératoire, beaucoup de courage pour tenter une lutte dans laquelle il n'avait aucun espoir. »

Dupuytren pour se donner des titres à la succession de Sabatier, venait d'entreprendre la rédaction d'un Traité de médecine opératoire auquel il travaillait jour et nuit et dont le premier volume venait de paraître au moment de l'ouverture du concours.

Les premières épreuves, identiques pour tous les candidats, se passèrent très régulièrement. Elles consistaient en questions à traiter par écrit l'une en français, l'autre en latin sur les sujets suivants « de l'anévrysme » et « de curatione fistularum ».

L'épreuve de la thèse dans laquelle chaque candidat avait à traiter un sujet différent, était considérée comme la plus importante. Voici quelles furent les questions pour chacun. Dupuytren : de la lithotomie. Marjolin : de l'opération de la hernie inguinale étranglée. Tartra : de l'opération de la cataracte. Roux : de la résection ou du retranchement de portions d'os malades, soit dans les articulations, soit hors des articulations. Les épreuves devaient être remises au plus tard le 26 janvier 1812. Or, à cette date le jury, par une faveur exceptionnelle, accorda un délai de quelques jours, « quelques thèses exigeant de graves corrections typographiques » expliquait le procès-verbal. La véritable raison de ce délai accordée aux candidats était un retard de Dupuytren, car il éprouvait une assez grande difficulté pour écrire. Plus tard on dira qu'il n'était pas satisfait de ses épreuves, et voulait abandonner la lutte sur une retraite honorable. En réalité, ainsi que le dénote une lettre de son imprimeur Lebègue, les énormes corrections que l'on dut apporter à son manuscrit justifiaient ce retard. Dupuytren, se croyant exclu de droit du concours, avait déjà rédigé sa lettre de démission au Doyen de la Faculté. Ce fut alors qu'intervint M. Crochart père, qui éditait le *Traité de médecine opératoire*, et qui aurait aimé ajouter aux titres de son auteur celui de Professeur à la Faculté. Dupuytren « fit écrire par l'éditeur qu'un accident était arriver dans ses ateliers, qu'un ouvrier qui portait une forme avait fait une chute et que la forme était « tombée en pâte ». Il fallait du temps pour la recomposer (1) ». Le délai demandé pour

(1) VIDAL DE CASSIS, *Essai historique sur Dupuytren*.

réparer cette mésaventure ne fut accordé que sur la présentation d'une attestation signée de tous les ouvriers. Ceux-ci, circonvenus, signèrent tout ce qu'on leur demanda et Dupuytren put ainsi continuer à prendre part au concours. Mais cette décision souleva de violentes protestations. Selon Isidore Bourdon « il y eut des injures publiques, des défis personnels et jusqu'à des cartels ». Certains membres du jury manifestèrent leur désapprobation en refusant d'assister aux épreuves. Le premier qui fit défaut fut Dubois, bientôt suivi par Richerand et Percy. Pour suppléer aux absents on dut faire appel à Duméril. Enfin les thèses furent remises : chacune devait être argumentée par les autres candidats. La lecture et la discussion durèrent du 24 au 31 janvier. La thèse de Dupuytren fut considérée comme un ouvrage remarquable, un modèle d'anatomie chirurgicale. Ce ne fut point l'avis de Roux qui critiqua sévèrement son auteur, lui reprochant de nombreuses omissions.

Cependant les épreuves étaient loin d'avoir pris fin. Il y eut une leçon orale d'une demi-heure après 24 heures de préparation. Voici les sujets. Dupuytren : des amputations. Marjolin : de l'opération de l'hydrocèle. Roux : du traitement chirurgical des polypes. Tartra : de l'opération de la fistule lacrymale.

Le 5 février on faisait pratiquer aux concurrents les opérations suivantes sur le cadavre :

1^o La lithotomie par l'appareil latéral et par suite le haut appareil.

2^o La ligature de l'artère fémorale dans les cas d'anévrisme de la poplitée.

3^o L'amputation du bras dans l'articulation supérieure.

Enfin le 8 février avait lieu la dernière épreuve, une nouvelle leçon orale d'une demi-heure au cours de laquelle Tartra traita : la fracture de la jambe près l'articulation du pied. Roux : les fractures simples du fémur. Dupuytren :

la luxation de l'articulation du coude. Marjolin : la luxation primitive de l'articulation iléo-fémorale.

Puis le jury entra en délibération. A en croire Gabriel Pelletan, tous les juges dirent à son père qu'il était le plus capable d'apprécier les mérites des concurrents et qu'ils étaient décidés à s'en rapporter à son choix. Cependant, prévoyants quel nom allait être désigné, ils firent remarquer que Dupuytren était un confrère dangereux et que Pelletan, par suite de sa conduite à son égard, était le mieux placé pour le juger à ce point de vue. Le chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu aurait alors répondu : « Ici, comme juge, je dois oublier les torts de M. Dupuytren envers moi : suivant ma conviction il mérite nos suffrages. » Le 10 février 1812, Dupuytren était nommé professeur de médecine opératoire. Aussitôt il délaissa son traité pour lequel Crochard avait escompté un beau succès car, mécontent d'un ouvrage trop hâtivement rédigé il eut peur, en le faisant paraître, de s'exposer aux critiques de ses rivaux. Les longues épreuves du concours, la façon dont il s'était comporté, lui avaient attiré de la part de ses collègues, des antipathies redoutables.

Voici maintenant le chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu pourvu d'une chaire importante à la Faculté. Progressivement, il s'élève et se rapproche du but qu'il s'est assigné. Mais pour y arriver tout à fait il faut détrôner Pelletan pour prendre sa place. L'histoire de sa lutte contre le chirurgien-chef mérite d'être étudiée en détail.

Pendant la période de treize ans, du jour où Dupuytren entra à l'Hôtel-Dieu comme chirurgien en second, au jour où il parvint aux fonctions de chirurgien en chef, ses rapports avec Pelletan subirent bien des variations. Il semble que l'on puisse considérer quatre étapes dans cette lutte.

Pendant une période de quatre ans, de 1802 à 1806, Giraud étant encore à Paris, Dupuytren a un rôle tellement effacé qu'on a pu le considérer comme étant, en quelque sorte, en dehors du service de l'Hôtel-Dieu.

De 1806 à 1812 il remplit les fonctions de chirurgien-chef-adjoint. Non seulement son rôle devient plus important, mais les talents chirurgicaux qu'il a acquis, l'incitent à prendre de plus en plus d'initiatives. Pelletan, homme de la vieille école, va alors prendre le contre-pied de la plupart de ces innovations. Dupuytren en ressent une animosité grandissante si bien qu'il va tendre constamment des pièges de toute sorte à son chef afin de le mettre en public dans des situations pénibles.

Voici quelques exemples. En 1808 Dupuytren applique l'appareil qu'il avait inventé pour le traitement des fractures du péroné. Pelletan le fait enlever au huitième jour. L'année précédente, pendant une absence de son maître, le chirurgien-adjoint avait commencé à traiter un anus contre-nature par la méthode de compression : Pelletan ne permit pas de continuer car, rapporte son fils « les coliques devinrent très aiguës et elles ne cessèrent que par la levée de l'appareil et la libre évacuation des matières stercorales ». Pourtant il lui laissa pratiquer l'extirpation d'un goître qui dura une heure et demie : l'opéré devait succomber en trente-cinq heures. Pelletan ne cessait de blâmer « les jeunes gens, pleins de confiance démesurée en eux-mêmes, dont l'orgueil dédaignait la vieille expérience de leurs maîtres », ou bien encore il s'apitoyait « sur la sotte et cruelle vanité qui les poussait à vouloir faire du nouveau ». Il exigeait que l'on cessât « toutes ces manœuvres infructueuses ».

Nous avons vu cependant qu'en 1810, il abandonna à son subordonné le service des femmes que ce dernier avait su lui demander avec insistance, se montrant souple et insinuant (Gabriel Pelletan). Ce partage arrangeait les deux chirurgiens : l'un, un peu paresseux, se voyait soulagé d'une partie de son ouvrage, l'autre pensait acquérir une plus grande liberté d'action. Mais Pelletan ne se départit nullement de son autorité. Peu de temps après entra à l'Hôtel-Dieu une femme présentant un anévrysme de l'artère

axillaire survenu à la suite d'une tentative brutale de réduction d'une luxation de l'épaule. Dupuytren examine la malade et diagnostique un abcès. Il incise et un premier jet de sang ne lui montre pas son erreur : mais au deuxième il fut éclairé et, se révélant grand chirurgien, il proposa d'aller faire une ligature de l'artère sous-clavière entre les scalènes. Il montra même, sur le cadavre, le procédé qu'il avait conçu mais Pelletan refusa de le laisser appliquer sur le vivant et se borna à faire mettre de la glace sur la tumeur. Au huitième jour apparut une eschare : la malade succomba (1). Peu de temps après, la ligature de l'artère sous-clavière était réalisée par des chirurgiens anglais, et ce furent à eux que revint l'honneur de ce progrès.

On peut juger de la mortification de Dupuytren qui dès lors ne songe plus qu'à confondre son chef en public. Toutes les fois qu'il se présentait un cas difficile, après l'avoir étudié plusieurs jours, Dupuytren allait prendre l'avis de Pelletan. Celui-ci, très superficiel portait un diagnostic rapide et souvent erroné. Dupuytren alors devant tout l'auditoire reprenait tous les éléments du problème et sans cesser d'être très déférent arrivait bientôt à montrer de façon indiscutable l'erreur du chirurgien-chef.

Pelletan sortait toujours battu de ces épreuves, ainsi, un jour Dupuytren lui montra une malade chez laquelle il avait diagnostiqué une hernie crurale étranglée avec « une crevasse de l'intestin dans le sac ». Pelletan, après un examen rapide affirme qu'il ne s'agit que d'un simple ganglion lymphatique enflammé et conseille de temporiser, alors que son adjoint, sûr de lui, demande d'intervenir d'urgence, avec tant d'insistance que son chef finit par dire :

— Eh bien ! opérez, après tout vous avez la main plus légère, et le malade en sera quitte pour être débarrassé de son ganglion.

(1) Observation publiée dans les cliniques de Pelletan et les leçons orales de Dupuytren.

Dupuytren opère, ouvre le sac et y trouve des matières fécales, il en ramasse sur le manche de son bistouri et le montre à Pelletan.

— Sans doute, répond ce dernier, en essayant de sourire, vous aviez dit que vous trouveriez de la m..... et le diagnostic est exact ».

On s'imagine facilement combien ces bévues ébranlaient le prestige du chirurgien-chef.

Dupuytren, usant de son droit de suivre la visite de son chef, ne lui laissait aucun répit. L'autorité de Pelletan diminuait rapidement et il en vint bientôt à douter de lui. Son adjoint était au contraire de plus en plus écouté et quand il sortait, « les élèves le suivaient pour avoir son dernier mot et, ce mot, il prenait soin de le prononcer tout bas, en ajoutant un sourire d'indulgence (1) ». A plusieurs reprises il ne dispensa même de lui demander d'assister à certaines opérations.

Les choses s'arrangèrent au moment du concours pour le professorat de médecine opératoire et nous avons vu combien Dupuytren avait dû son succès à l'autorité et à la bienveillance de Pelletan qui avait su lui acquérir l'unanimité des suffrages. Quand il fut professeur, son chef ne peut faire autrement que de lui laisser une plus grande autorité. En 1812 il pratiqua une résection de la mâchoire dans un cas d'ostéosarcome. En 1813 il essaya la section de l'éperon dans l'anus contre-nature. Au début de 1815 il appliqua pour la première fois son entérotôme. D'ailleurs il prodiguait à son chef des marques de reconnaissance et de respect. Il dînait chez lui, l'appelait son maître, et affectait une grande amabilité pour le fils Pelletan, lui disant qu'il pouvait le considérer comme un second père et qu'il souhaitait pouvoir lui prouver sa bienveillance.

Le 30 mars 1814, lors du combat qui eut lieu sous les murs

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

de Paris, Dupuytren, suivi de tout le personnel de l'Hôtel-Dieu, Cruveilhier en tête se porta, dès huit heures du matin, à la barrière de la Villette. Il s'installa dans une cour, non loin de l'endroit où l'on se battait, au mépris du danger, et se mit à opérer les blessés français et étrangers qu'on lui amenait. D'après le récit de Cruveilhier, vers le milieu de l'après-midi, on lui annonça que l'ennemi approchait et qu'il fallait se retirer. Il termina cependant l'opération commencée et, en revenant, trouva les portes de Paris fermées. Il ne put rentrer dans la capitale qu'après avoir montré ses mains et ses instruments ensanglantés. Il traversa la ville consternée, passa sur la place Vendôme au moment où l'on renversait la statue de Napoléon, et ne fut de retour à l'Hôtel-Dieu qu'à sept heures du soir. Pelletan ne se doutait pas qu'en cette journée Dupuytren venait de conquérir, de la part des Bourbons, et des Alliés, des titres de bienveillance qui allaient lui servir bientôt.

Au début de 1815 surgit entre les deux chirurgiens un nouveau sujet de discorde ; la lutte va reprendre avec une intensité toute nouvelle et les événements vont se précipiter.

Pelletan avait un fils qui était ancien chirurgien de la Garde Impériale et qui avait subi en Russie une assez longue captivité. A la demande de son père et de Boyer, qui s'en rapportaient à un règlement tombé en oubli depuis vingt ans, il fut nommé à l'unanimité par la Faculté aide de clinique à l'Hôtel-Dieu le 9 février 1815. Ainsi un concurrent des plus dangereux se trouvait dans la place, car il était apparent que Pelletan cherchait à assurer à son fils la survivance de chirurgien-chef. S'il y parvenait tout l'avenir de Dupuytren était perdu. Devant un tel péril il recommença la guerre et se reprit à démontrer publiquement l'insuffisance professionnelle de son maître, oubliant tout ce qu'il lui devait de reconnaissance. Les élèves prirent parti et bientôt Pelletan fut discrédité dans l'opinion de l'École. C'était le

but que visait Dupuytren, car pour écarter le fils, il fallait faire démissionner le père. Celui-ci allait pratiquer coup sur coup deux opérations malheureuses et ces nouveaux échecs, bien exploités par son rival, allaient précipiter la crise.

La première de ces interventions fut une opération d'ostéosarcome de l'épaule. En voici l'histoire d'après l'observation même de Pelletan, que Malgaigne eut entre les mains, et à laquelle le chirurgien avait ajouté cette mention : « cette observation ne serait pas encore mise au jour si le fait n'eut été dénoncé au conseil d'administration des hôpitaux ».

Le 21 octobre 1814 on voyait pour la première fois à l'Hôtel-Dieu un individu atteint d'ostéosarcome de l'extrémité supérieure de l'humérus. Dupuytren jugea qu'il fallait amputer le bras et, au dire de Pelletan, « laissa croire qu'il pensait que la maladie était un anévrysme ». Le malade, par crainte de l'opération, s'en alla et fit mettre des cautères. De nombreuses hémorragies s'étant produites sur les plaies des cautères, il revint le 14 avril 1815. Pelletan diagnostiqua alors un ostéosarcome mais, ayant perçu un bruissement dans la tumeur, il revint à l'idée d'un anévrysme. Il décida de sectionner les insertions du grand pectoral à l'humérus, de lier les vaisseaux afin d'ouvrir et de vider le contenu de l'anévrysme, et résolut, si l'affection allait plus loin de désarticuler le bras. « Mais, dit-il, un homme méchant m'observait. Il dépêcha près du malade plusieurs jeunes gens pour le persuader qu'il ne devait pas se fier à moi, que M. Dupuytren était seul capable de l'opérer... Un de ces jeunes gens, surpris dans sa mission, eut la bonhomie d'avouer qu'il était envoyé par M. Dupuytren lui-même : ce bon jeune homme était un séide. » Pelletan, peu sûr de lui, craignant en pratiquant son intervention en public qu'il ne s'introduisit « des malveillants, des émissaires », décida d'opérer « en comité moins nombreux », presque en secret. Il trouva un ostéosarcome, eut à lier beaucoup de vaisseaux, fut contraint

enfin de faire sa désarticulation. Le malade succomba deux heures et demie après. La mort fut attribuée à l'hémorragie et Pelletan avoue « une perte de sang considérable » mais assure que l'opéré mourut moins d'hémorragie que de l'effroi qui était extrême, en proportion de celui qu'on lui avait suggéré par avance ».

Peu de temps plus tard il allait pratiquer une autre opération dont le résultat fut aussi désastreux. Cette intervention est racontée par Malgaigne, Lisfranc, Veron et Brichet-teau. Un soldat russe avait reçu huit jours avant son entrée à l'hôpital un coup de fourche à la partie supérieure de la cuisse. Il présentait une infiltration considérable au-dessous de l'arcade crurale. Pelletan opère : un flot de sang jaillit car l'artère fémorale était ouverte. Lisfranc, à qui Dupuytren avait appris à comprimer partout les artères, appuie sur l'iliaque primitive et l'hémorragie s'arrête. Pelletan, qui croyait avoir à faire à l'iliaque se prépare à la ligaturer, fait deux incisions au-dessus de l'arcade crurale et passe son aiguille. Il comprend dans la ligature la paroi abdominale, serre fortement et à double nœud. Il fait alors cesser la compression malgré les protestations de Lisfranc. Un énorme flot de sang montre que l'artère est restée en dehors de la ligature ; Pelletan, affolé, entasse dans la plaie charpie sur charpie, la poussant jusque dans l'abdomen. Le malade mourut quelques heures après. L'autopsie montra que la ligature passait « un pouce en avant du vaisseau ».

Dupuytren connaissait Sir James Wylie, qui était médecin du Tsar Alexandre : il lui aurait raconté le fait. Des chirurgiens russes auraient fait une enquête et c'est ainsi que le sort de Pelletan aurait été décidé. Un matin venant faire sa visite comme à l'accoutumée, il apprit brutalement qu'il n'était plus rien. Il est possible que Dupuytren, bien vu des Alliés et décidé à profiter de tout, ait fait cette démarche.

Par contre il semble tout à fait invraisemblable que Pelletan, très connu pour son dévouement à Napoléon, ait

essayé de conquérir les bonnes grâces des Bourbons et de sauver sa situation en prétendant avoir conservé pieusement le cœur du Dauphin Louis XVII (1).

Par arrêté du Garde des Sceaux, ministre de l'Intérieur, le 9 septembre 1815 Dupuytren était nommé chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu. Cette décision avait été prise après avoir réuni le Conseil des hôpitaux le 5 septembre et voici le procès-verbal de cette séance :

« Le Conseil...

« Vue la lettre de M. le Préfet contenant transmission de la décision ministérielle du 2 de ce mois relative à MM. Le-preux et Pelleten et invitation au nom de S. E. le Ministre de l'Intérieur de s'occuper sans délai de la formation d'une liste quintuple de candidats propres à remplir la place de chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu.

« Procède à un premier tour de scrutin dont le dépouillement présente dans l'ordre du plus grand nombre de voix les noms de MM. Boyer et Dubois à égalité de suffrages : puis, celui de M. Dupuytren et celui de M. Marjolin, à un deuxième tour de scrutin qui donne la majorité à M. Richerand. En conséquence arrête la liste de présentation ainsi qu'il suit : M. Boyer, M. Dubois, M. Dupuytren, M. Marjolin, M. Richerand ».

Boyer avait déjà refusé une fois l'Hôtel-Dieu de plus il

(1) Voici une anecdote que Lisfranc aurait rapportée à Malgaigne et dont il est facile de prouver l'inexactitude.

Aux Cent-Jours, Napoléon qui s'occupait de tout, reçut aux Tuileries les chirurgiens ayant à leur tête Boyer et Dubois qu'il estimait beaucoup tous les deux. Il leur demanda ce qu'il y avait de nouveau dans leur art.

« Sire, dit Dubois, il y a quelque chose de bien déplorable. M. Dupuytren a réussi à chasser son maître de l'Hôtel-Dieu. »

Napoléon, ajoute Lisfranc, aimait Pelletan et ne connaissait pas Dupuytren. Celui-ci aurait peut-être perdu si la seconde Restauration ne s'était pas produite. Une simple confrontation de date suffit à prouver l'impossibilité de cette conversation. Napoléon est rentré à Paris le 20 mars 1815. L'opération de l'ostéosarcome n'a eu lieu qu'en avril et la nomination de Dupuytren fut de novembre 1815.

avait été chirurgien de l'Empereur. Dubois, également entâché de bonapartisme, avait accouché l'Impératrice. Dupuytren fut donc nommé.

Plus tard Pasquier qui avait signé comme ministre cette nomination déclara à Cruveilhier, son médecin, qu'il n'y avait eu ni enquête, ni dénonciation, ni intervention des puissances, que tout s'était passé très simplement, comme un acte d'administration ordinaire. Pelletan aurait été remplacé parce qu'il était âgé et n'était pas de « ces chirurgiens à qui une verte vieillesse laisse l'esprit présent et la main sûre. »

Serait-ce à dire que Dupuytren attendit son heure en laissant agir la fortune ? Tel que nous commençons à le connaître, il semble bien plus vraisemblable au contraire, qu'il ait provoqué et exploité tous les événements susceptibles de rendre vacante une place dont il rêvait de s'emparer.

Pelletan, sans hôpital, ne pouvait plus conserver sa chaire de clinique. Il demanda à changer avec Dupuytren et cette permutation fut autorisée le 14 septembre 1815 par la Faculté et ratifiée le 5 octobre suivant par la commission d'Instruction Publique « pour raison d'utilité publique et de convenance personnelle ».

Tous les vœux, que l'ambition de Dupuytren formulait depuis plusieurs années, étaient réalisés. Il demanda, par l'intermédiaire de M. de Barbé-Marbois, au Conseil général des hôpitaux de continuer à allouer à son prédécesseur les appointements de chirurgien-chef, s'élevant à 80 francs par mois, que celui-ci conserva jusqu'à sa mort.

Il nous a paru intéressant de nous attarder sur la façon dont Dupuytren avait réussi à gravir ce dernier échelon. Nous allons maintenant le voir à l'œuvre.

CHAPITRE III

LE CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HOTEL-DIEU

Arrivée à l'Hotel-Dieu. — La visite et la sûreté du diagnostic. — La leçon clinique et le talent d'orateur. — Les opérations et l'opérateur. — La consultation.

D'après Lisfranc, le lendemain même de sa nomination Dupuytren arrivait triomphant à l'Hôtel-Dieu. Prenant possession de son service, il avait perdu momentanément son aspect sévère et rencontrant Brichetteau et Barbier de Saint-Quentin, qui étaient de garde, il leur dit, en élevant son chapeau : « Félicitez-moi ; cette place pour laquelle je travaille depuis vingt ans, il n'est plus au pouvoir de personne de me l'ôter. Je suis chirurgien en chef ». « Son avènement fut une bonne fortune pour la science et surtout pour l'école de Paris. Jeune encore, mais déjà riche d'un immense savoir acquis par vingt années du plus rude labeur, fort de son expérience, de sa puissance intellectuelle et de sa volonté, Dupuytren allait inaugurer un enseignement sans égal depuis Dessault, une pratique rajeunie par les conquêtes scientifiques de l'École de Bichat : il allait porter la chirurgie française à une hauteur qu'elle n'a pas dépassée et devant laquelle l'Europe s'est inclinée pendant vingt ans. » (Jules Richard).

Devenu enfin, le maître absolu de l'Hôtel-Dieu, il allait n'épargner ni son temps ni sa peine, et il se dévoua au service dont il était chargé, en assumant par lui-même toutes

les responsabilités et tous les devoirs. Il aurait pu s'entourer, tant la besogne aurait pu sembler lourde à beaucoup, de collaborateurs sur qui il aurait pu en partie se reposer. Bien au contraire, de même qu'il n'avait pu supporter d'autorité au-dessus de lui, il ne consentit à partager celle qu'il avait acquise avec de jeunes confrères qui auraient eu leur part de célébrité. Voulant être seul à recueillir la gloire, il lui fallait avoir été seul à l'acquérir. Les deux chirurgiens, Marjolin et Thévenot de Saint-Blaise, qui furent chargés de le seconder durent bientôt se retirer. Ce ne fut que beaucoup plus tard, commençant sans doute à ressentir des signes de fatigue qu'il consentit à accorder à Breschet et à Sanson la responsabilité d'une partie du service. Quant à la place d'aide de clinique il n'en fut plus question et l'on n'en entendra jamais parler.

Essayons, à l'aide des récits de ses élèves et de ses contemporains, de reconstituer la matinée d'hôpital du nouveau chirurgien-chef.

L'ancien Hôtel-Dieu, construit au ix^e siècle place du Parvis Notre-Dame en face l'hôpital actuel, avait eu à subir bien des remaniements, surtout après les incendies de 1737 et de 1772. Il était relié, par le pont Saint-Charles, à un autre corps de bâtiment, situé sur la rive gauche de la Seine. Longtemps il resta un immense foyer d'épidémies et le temps n'était pas très éloigné, nous rapporte le docteur Poumiés de la Siboutie où, aux moments d'affluence, deux malades étaient placés dans le même lit. Déjà on y avait apporté de grosses améliorations et, au début du xix^e siècle, il passait pour l'hôpital le mieux tenu de Paris. Les salles étaient vastes aérées, comprenant deux et trois rangées de lit de fer très rapprochés les uns des autres, fermés par des rideaux blancs. D'ailleurs le nouveau chirurgien-chef s'ingénia encore à augmenter l'hygiène et exigea que la plus grande propreté régnât partout. « Le linge blanc, disait-il, est, dans le traitement, le plus grand élément de succès ».

L'administration de l'Hôtel-Dieu avait appartenue à l'Évêché jusqu'en 1540, puis avait été assurée par la municipalité. Il était desservi par les dames religieuses de Saint-Augustin.

Levé très tôt, Dupuytren y arrivait de fort bonne heure : 7 heures et même avant en été, 8 heures en hiver, ayant parcouru à pied le chemin qui séparait son domicile de l'hôpital. Il allait y rester cinq heures au cours desquelles, pas une seconde, il n'allait cesser de prodiguer ses soins à ses malades et son enseignement à ses élèves. Il gravissait lentement les degrés de l'Hôtel-Dieu et son arrivée dans son service était annoncée par un coup de sonnette. Des infirmiers l'attendaient sur le seuil, le débarrassaient de son manteau et de son chapeau et l'aidaient à mettre le tablier blanc qu'il avait l'habitude de faire remonter très haut, jusque sous les aisselles. Ses élèves l'attendaient déjà rassemblés dans la salle Saint-Agnès par laquelle il avait l'habitude de commencer sa visite quotidienne.

Avant de le suivre essayons de nous représenter celui que certains ont appelé le « Dieu de la chirurgie ». Dupuytren était un homme de constitution solide donnant l'impression de posséder une santé et une résistance à toute épreuve. Plutôt grand, la démarche assurée, il se départissait rarement d'un air hautain et dominateur. Sur de larges épaules, il portait une tête volumineuse, surmontée de cheveux très abondants qui grisonnèrent d'assez bonne heure. Le teint coloré, les yeux noirs et pénétrants, le nez aquilin, les lèvres bien découpées, le front vaste, élevé, « digne de Jupiter Olympien », nous rapporte Gaillard, son visage était ordinairement calme et n'était que rarement éclairé par un sourire. « Le sourcil légèrement contracté, le regard un peu voilé et l'indifférence aux objets extérieurs, indiquaient l'habitude de la méditation et le travail incessant de l'intelligence. » D'après Bourdon « son regard dur et outrageant aurait fait sombrer un corsaire, tant il imprimait d'émotion au cœur des plus

audacieux. Il est indubitable que Dupuytren dut à ses yeux des milliers d'ennemis et que son sourire dédaigneux et hostile en accrut le nombre. Tout ce que ce vaste front promettait de patiente bienveillance, le soudaine crispation de sa bouche et le feu rutilant de ses yeux la démentait incontinent » (1).

Son premier soin était de faire l'appel de ses internes et de ses externes. Donnant lui-même l'exemple de l'exactitude et du dévouement il n'admettait pas chez ses subordonnés ni retard ni négligence. Celui qui manquait à l'appel était immanquablement rayé du tableau et, presque toujours, cette décision était irrévocable. On aurait pu croire que Dupuytren éprouvait une joie maligne à prendre ainsi quelqu'un en défaut. Il n'y avait pas de jours de fêtes pour Dupuytren et, un jour de Noël, étant venu à l'Hôtel-Dieu comme il avait l'habitude de le faire chaque matin, il s'aperçut de l'absence d'un de ses internes nommé Cardinal. Il le réclame et son nom lui permit de demander avec ironie : « Est-il allé officier ? » Diday, qui raconte cette histoire, ne nous dit pas si ce jour-là le maître fut aussi impitoyable qu'à l'accoutumée.

Il avait cinq internes, un par salle, qui se relevaient d'heure en heure, et un qui était chargé de recueillir tous les faits intéressants et plus spécialement de pratiquer les autopsies. Dupuytren appelait celui à qui incombait ce rôle « l'homme qui ouvre qui les corps ». Le docteur Teissier fut chargé, pendant un temps, de ces attributions. Parlant du qualificatif que lui valait ses fonctions il répétait à l'envie : « comme c'est bien baron », sans que l'on put jamais savoir si, au fond, il n'était pas flatté par le rôle important qui lui était dévolu et qui lui valait de la part du chef une appellation particulière.

De plus les internes étaient responsables de tous les faits

(1) GAILLARD (de Poitiers), *Dupuytren*.

et gestes des externes et Dupuytren s'en prenait aux premiers des fautes des seconds. Ainsi un jour, salle Saint-Jean, pendant que l'on faisait un pansement un externe renverse par mégarde un pot de tisane. « Vous voyez ce qui arrive, dit-il à l'interne de la salle. Tâchez d'être à l'avenir plus attentif ».

Quand un externe avait gravement manqué à ses devoirs, soit par maladresse, soit par négligence, il lui arrivait d'être dégradé publiquement et de se voir arracher son tablier blanc de la main du chirurgien-chef.

Ses élèves pouvaient assez facilement l'aborder mais il leur fallait éviter de se lancer dans un discours inutile, ce qui avait pour effet immédiat de provoquer une rebufade du maître. Par contre celui qui, en termes précis, lui apportait un renseignement intéressant sur un malade recevait, en récompense, un signe gracieux.

Malgré la rigueur de la discipline imposée à son personnel, les places d'internes et d'externes du service chirurgical de l'Hôtel-Dieu étaient certainement parmi les plus recherchées. Saint-Beuve, qui débuta dans la vie par des études médicales, rappela plus tard qu'il avait eu l'honneur d'être l'un de ses externes.

Entouré de tout son personnel médical auquel se joignait un grand nombre de médecins français et étrangers, Dupuytren allait pendant trois heures parcourir les quatre salles qui composaient son service. Il commençait par les salles Saint-Agnès et Saint-Jean puis, toujours grave et silencieux, descendait le grand escalier de l'Hôtel-Dieu dirigeant ses pas vers les salles Saint-Bernard et Saint-Paul.

Dans chaque salle il ne s'arrêtait pas à tous les malades, mais bien peu lui échappaient. Il examinait spécialement les arrivants et le nouveaux opérés, les pansant lui-même. Les élèves, devinant qu'il s'arrêterait de préférence à tel ou tel lit, afin de ne rien perdre de ses paroles ni de ses gestes, l'y attendaient. Quelquefois le groupe était si compact que,

pour arriver à sa place. Dupuytren devait user des avantages physiques que lui donnaient sa vigueur et sa taille. Debout, le pied gauche sur la barre du lit, les mains croisées sur le sacrum il interrogeait lui-même chaque malade et une ou deux questions lui suffisaient souvent. En cas de difficultés il prolongeait l'examen. Il formulait ses demandes de façon précise, exigeant une réponse nette et catégorique :

« — Faites-moi la grâce, Monsieur, de me faire savoir depuis combien de temps vous êtes malade ? »

ou bien :

« — Comment êtes-vous depuis hier ? »

Il commençait toujours sur ce mode doux et calme. Si les réponses étaient peu claires et ne le satisfaisaient pas sa voix devenait plus saccadée, sa figure s'animait, on voyait qu'il souffrait de ne pouvoir entendre les renseignements qu'il désirait obtenir. Pour ne pas être accusé de dureté bien souvent il s'éloignait et revenait au bout de quelques minutes, quand son mouvement d'irritation était passé. Il attachait une extrême importance à l'interrogatoire et se méfiait toujours de certaines paroles trop hatives. « La gent malade est éminemment menteuse » se plaisait-il à répéter. Quelquefois il cherchait à plaisanter. Il demanda un jour à un malade, pudibond quinquagénaire :

« — Avez-vous été chez les filles ? »

— Oh ! Monsieur, pouvez-vous croire ?

— Alors elles sont allées chez vous. »

Une autre fois il interrogea une malade :

« — Digérez-vous bien, Madame ? »

— Passablement, Monsieur le Baron.

— Allez-vous bien à la selle ?

— Eh ! comme ça !

— Comme ça, dit Dupuytren en se retournant, mais je ne vois personne ici qui aille à la selle. »

Ce ton railleur était tellement exceptionnel que, chaque fois, il déchaînait la gaieté de l'auditoire, à la satisfaction du patron

L'interrogatoire terminé, il pratiquait un examen méticuleux, ne négligeant aucun détail. Puis, quand tous les éléments du problème étaient rassemblés, Dupuytren établissait un diagnostic rapide et pratiquait, avec adresse, au lit du malade, quelques interventions urgentes et simples telles que : incisions d'abcès, ouvertures de panaris, de phlegmons, de fistules, laissant à ses élèves les soins ultérieurs. Pas un coup de bistouri n'était donné par quelqu'un d'autre, pas un pansement ne lui échappait.

La rapidité et la sûreté de son diagnostic étaient extraordinaires. Il portait un jugement hardi sur des sujets qui semblaient encore obscurs à tout le monde. Dans les cas difficiles il ne portait pas de diagnostic au premier examen. Pendant quelques jours il réfléchissait, il écoutait les suggestions de ses subordonnés, tentait un traitement d'épreuve. Ayant réuni tous les éléments, il donnait alors seulement son avis, qui par la logique et la rigueur de ses déductions, s'imposait aux yeux de tous, sans qu'on puisse y trouver le moindre point faible.

Malgaigne, qui semble éprouver un certain plaisir à trouver des reproches à adresser à Dupuytren, malgré les bonnes relations qu'ils avaient entretenues ensemble, assure qu'il n'était pas toujours aussi heureux. A l'en croire il aurait méconnu une luxation évidente de l'humérus et, à deux reprises, aurait opéré un même sujet pour une hernie qu'il croyait étranglée et chez laquelle l'étranglement était purement imaginaire. Ces propos sentent la médisance. Aucun médecin ni chirurgien, du temps passé comme de nos jours, n'est infaillible et dans la carrière du meilleur les erreurs de diagnostic sont légion. Dupuytren, tout orgueilleux qu'il fut, n'eut jamais la prétention d'avoir toujours raison. Ne disait-il pas, à la fin de sa vie : « Je me suis trompé, mais je crois m'être trompé moins que les autres ».

Quoi qu'il soit, ses avis n'étaient jamais discutés. Nous avons vu combien sa sûreté de diagnostic était supérieure

à celle de Pelletan. Nous allons rapporter quelques exemples de ce talent qui semblait à ses contemporains être un véritable don de divination.

Voici une anecdote racontée par Cruveilhier : une femme arrive à l'Hôtel-Dieu, présentant une amygdale très tuméfiée. Dupuytren l'examine et porte le diagnostic de kyste acéphalocyste. A la suite de l'opération, au cours de laquelle la nature de l'affection avait été confirmée, cette femme se plaignit de douleurs lombaires et de troubles de la sécrétion urinaire. Sur ces symptômes Dupuytren déclara qu'il y avait d'autres kystes de même nature dans les reins, ce qui fut confirmé plus tard par l'autopsie (1).

Une autre histoire, plus célèbre, est celle de son opéré du trépan, atteint d'un abcès du cerveau. Un homme qui avait reçu, quelques temps auparavant un coup à la tête vient à l'Hôtel-Dieu, présentant des symptômes cérébraux qui ne révèlent rien de bien précis quant à la nature et au siège de la lésion. Au grand étonnement de ses aides, qui savaient qu'il ne pratiquait que rarement la trépanation, suivant en cela la méthode de Desault, Dupuytren demande que tout soit préparé pour le lendemain, afin de tenter cette opération. Comme il l'avait décidé il ouvrit la boîte crânienne : rien. Il incisa la dure-mère : elle sembla saine. C'est alors que, par un geste d'une hardiesse qui parut folle à l'assistance, il enfonça son bistouri dans la matière cérébrale d'où jaillit un flot de pus. Son diagnostic d'abcès à l'intérieur même de la substance cérébrale s'était trouvé justifié.

Il fut appelé un jour en consultation par les médecins réputés qui soignaient le célèbre acteur Talma pour une

(1) D'après Malgaigne, voici comment les choses se seraient passées en réalité. Dupuytren aurait tout d'abord porté le diagnostic d'abcès de l'amygdale, bien loin de penser à une hydatide et il fut fortement étonné, après son incision, quand celle-ci lui tomba dans la main. De plus, il n'aurait jamais affirmé, sur des signes aussi frustes, qu'il y avait dans le rein une autre hydatide dont l'inflammation amènerait la mort. Cette seconde hydatide, qui d'ailleurs n'aurait pas été dans le rein n'aurait été reconnue qu'à l'autopsie.

occlusion intestinale, datant de vingt jours. On hésitait entre les diagnostics de paralysie, de volvulus ou de spasme. Dupuytren examine et annonce qu'il s'agit d'un rétrécissement du rectum avec un intestin dilaté au dessus de ce rétrécissement. Il laissa d'ailleurs un dessin des lésions telles qu'il les imaginait. L'avenir confirma l'exactitude de ce jugement.

Ni l'âge, ni la maladie n'atténuèrent cette sureté de diagnostic. La veille de sa mort on introduisit dans sa chambre un jeune homme blessé depuis quelques temps. D'un simple regard il annonce une luxation du coude qui avait été méconnue par le premier chirurgien consulté.

On peut dire, avec Cruveilhier, que le jugement qu'il avait porté sur Corvisart s'appliquait parfaitement a lui-même : « jamais intelligence n'avait été servie par des organes meilleurs et plus heureusement exercés ».

La visite se passait dans la plus profond silence et un simple regard faisait taire l'élève qui osait chuchoter. Tout était compassé : les mouvements du maître étaient comptés et mesurés d'avance. Un jour, pourtant, Lecadre le vit monter en courant le grand escalier de l'Hôtel-Dieu entouré de tout son état-major. Une femme à terme venait de mourir. Dupuytren, qui montrait une particulière célérité pour les césariennes voulait tenter au plus vite cette opération. Il réussit à sauver un enfant déjà à moitié asphyxié.

Quand il avait tout vu, tout surveillé Dupuytren se dirigeait, à travers les galeries du vieil hôpital, vers l'amphithéâtre des cours, situé sur la facade du Parvis Notre-Dame et qui se trouvait déjà rempli d'une foule d'étudiants, de confrères, de sommités médicales de tous les pays. Il s'installait derrière une table, dans son célèbre fauteuil vert. Plus tard, quand Breschet et Sanson devinrent ses collaborateurs ils venaient tous les jours le saluer à la fin de sa visite puis s'asseyaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pendant sa leçon clinique. Ses internes et ses externes s'installaient der-

rière lui. Le docteur Diday, qui devint un syphiligraphe distingué de Lyon, avait été son interne durant trois ans. A l'aide d'une longue pince il avait ramassé un à un les cheveux qui tombaient sur le collet de l'habit de son maître. Il en composa une mèche bien fournie qu'il fit encadrer, et qui orna plus tard son cabinet entre un portrait de Dupuytren et un de ses bistouris.

Les mains dans les poches, il commençait à parler d'une voix presque basse qui s'élevait progressivement jusqu'à devenir sonore et entraînante, mais sachant toujours rester carressante. Il ne semblait s'adresser qu'à une fraction de son auditoire et par cela même sollicitait l'attention de tous les assistants.

Dupuytren fut un professeur de clinique incomparable. Au cours de sa visite il avait amassé des matériaux pour sa leçon. Passant devant les malades dont l'affection allait devenir le sujet de son cours il s'était contenté de dire à ses internes ces brèves paroles : « marquez ce numéro ».

Il reprenait en détail les antécédents, l'hérédité, les renseignements que lui avait fourni l'examen du malade. Écoutez le jugement de Reveille-Parise : « avec quel ordre, quelle méthode il séduisait ses auditeurs : avec quel art il savait les guider, les pénétrer des clartés de l'évidence par son habile et forte logique, inculquer à tous une solide et bonne instruction. Sa parole douce, calme, fluante, facile sans prolixité, élégante sans recherche, toujours nourrie de choses et de faits, la netteté des vues, le rare talent d'exposition et de déduction du professeur, son étonnante facilité à formuler ses idées, à les classer, à les exprimer, à rendre les objets sensibles, évidents, à frapper l'attention, à la fixer, à la diriger donnaient à ses leçons un attrait singulier ». Il s'ingéniait à ne donner que ces précisions évitant les détails peu importants. Dans ses explications il se répétait souvent afin, disait-il, d'avoir la chance d'être bien comprise une fois. Ses élèves lui adressaient cependant, en tant que professeur

de clinique, deux ordres de reproches. Le premier c'est qu'il ne s'occupait et ne parlait que de ses malades à succès, dissimulant avec adresse ses revers et ses échecs. C'est là un sentiment bien humain et ce reproche pourrait être fait à beaucoup !

La deuxième critique semble être plus fondée. Presque jamais dans ses cliniques il ne parlait d'autres chirurgiens, les français moins que les autres, ce qui s'accordait bien avec son caractère et traduisait le dédain qu'il éprouvait pour tout ce qui n'était pas lui. Seuls les noms de ses protégés ou de ses admirateurs revenaient de temps à autre. « Exemple étrange de la faiblesse humaine le génie lui-même ne peut s'affranchir d'une petite passion, il redoute ce qui lui ressemble ». (Bouisson). A en croire ses contemporains il était cependant amené parfois à citer certains noms : ceux de A. Cooper, de Scarpa, de Boyer même lui venaient aux lèvres au cours d'improvisations. Lecadre est seul à nous dire qu'il « paraissait heureux de rendre hommage aux travaux de Roux sur la staphyloraphie, de Malgaigne sur les polypes utérins ». Le plus souvent en parlant de certaines découvertes il négligeait volontairement de signaler le nom de leur auteur, comme si une mémoire défaillante ne lui permettait que de dire de façon impersonnelle « on a fait, on a dit... » S'il lui arrivait de critiquer, jamais il ne parlait d'autres chirurgiens en termes acerbes ou violents. Il considérait ce qu'ils avaient fait avant lui comme inutile, ce qu'ils faisaient dans le présent comme inférieur.

Cependant son enseignement clinique éclipsa bientôt tous les autres : personne à cette époque ne sut donner d'un malade une description aussi exacte et aussi précise, personne ne sut exposer et grouper les éléments du problème de telle sorte que le diagnostic semblait s'imposer aux yeux de tous : personne ne sut composer de leçons avec autant de mesure, de méthode, ni ne posséda à ce point ce que Bouisson appela « l'économie du discours ». L'enseignement de la chirurgie

clinique avait été commencé à l'Hotel-Dieu en 1788 par Desault, chirurgien de la vieille école et professeur remarquable, au langage énergique et entraînant ; il avait été continué par Pelletan, orateur fameux et élégant, à qui l'éloquence valut la plus grande part de sa réputation. Dupuytren sut lui donner un éclat beaucoup plus grand encore que ne l'avaient fait ses illustres prédécesseurs et on peut dire qu'un de ses plus beaux titres de gloire fut qu'il contribua fortement à former toute une génération de chirurgiens avertis qui, ayant suivi ses leçons, avaient recueilli ses paroles et s'en étaient nourris (1).

Venait ensuite l'heure des opérations. Habituellement il en pratiquait plusieurs chaque matin. Comme opérateurs peu de chirurgiens ont suscité à la fois un si grand nombre de louanges et de critiques.

Au début de sa carrière Dupuytren avait conçu plusieurs méthodes opératoires hardies, et Pelletan s'était efforcé de calmer cette jeune ardeur. Après quelques tentatives malheureuses il avait rapidement évolué. Quand il prit la direction du service de l'Hotel-Dieu il était déjà devenu un chirurgien conservateur et ne pratiquait une intervention que lorsque celle-ci devenait inéluctable. Il n'était pas atteint de la manie opératoire et pesait longuement les chances de succès et d'échec avant de prendre un parti décisif. Voici d'ailleurs ses propres paroles devant un blessé de poitrine qu'il n'opéra qu'au sixième jour : « il est deux choses qu'il ne faut jamais compromettre : les jours du malade et l'art qu'on professe ; or si j'opère j'aurais compromis mon bistouri, car le malade est vraisemblablement perdu quoi qu'on fasse ».

Peu de chirurgiens furent aussi prudents que lui. A cette

(1) Dans les souvenirs d'un ancien interne de l'Hôtel-Dieu, P. d'Heulhard rapporte que le jeudi Dupuytren ne faisait pas son habituelle leçon clinique, et que ce jour-là ses élèves en profitaient pour aller assister aux opérations que pratiquait Roux.

époque où l'on ignorait l'asepsie, les suites opératoires étaient bien souvent désastreuses. Il savait, aussi bien que tout autre, combien une intervention chirurgicale place l'organisme en état de débilité et de réceptivité. Avant d'agir, il étudiait l'état médical et épidémique. Il s'entourait de toutes les mesures d'hygiène et exigeait une propreté méticuleuse. Il ajournait l'opération de la taille quand sévissait la péritonite, de la cataracte en cas d'ophtalmie. Quand l'érysipèle et la pourriture d'hôpital s'installaient à l'Hotel-Dieu aucune opération n'avait lieu. En 1813-1814, au cours de l'épidémie du typhus, pas une seule intervention n'avait réussie.

Quand il était enfin décidé à intervenir, il savait être persuasif au possible, calmer les résistances et donner au malade le maximum de confiance, aidé en cela par l'immense célébrité de son nom.

Avant l'entrée du malade dans l'amphithéâtre il expliquait ce dont il s'agissait, ce qu'il comptait faire et quel était son pronostic. Puis on amenait le sujet, on le couchait sur la table d'opération et les aides se disposaient autour de lui pour contenir ses convulsions.

Aux yeux de Dupuytren il existait deux sortes d'interventions :

Dans une première catégorie, l'opération portait sur des tissus ou des organes sains et comportait de ce fait une extrême précision anatomique, Aucun accident imprévu ne pouvait surgir. Dans ce cas il opérait avec une célérité extraordinaire.

Dans une seconde catégorie, combien plus nombreuse, il s'agissait d'interventions dites « non réglées ». Il s'entourait de toute sorte de précautions, interrogeait l'assistance, arrêtait à l'avance son procédé opératoire. Ni aventureux, ni téméraire il opérait avec une sage lenteur et n'agissait qu'avec la plus grande circonspection, suivant jusqu'au bout la voie qu'il s'était tracée. « Opérateur habile, nous dit Bourlot Saint-Hilaire, il n'était pourtant pas d'une adresse

extrême. Ses doigts mal faits et terminés par des ongles tronqués qu'il rongait sans cesse (1), lui ôtaient de la facilité pour les actions délicates, comme conduire une ligature, faire un nœud, etc... Ses pansements étaient suffisamment solides, mais n'étaient pas coquets : il n'excellait pas à mettre une épingle, à rouler une bande, à faire d'un renversé de la jambe un cothurne de danseur. Mais il excellait à savoir ce qu'il devait advenir le premier, le deuxième, le troisième jour de l'opération et à en arrêter les conséquences ».

Lui qui était resté taciturne durant toute sa visite, ne prononçant que les paroles strictement nécessaires, parlait toujours en opérant. Il s'adressait au patient, qu'il encourageait presque sans cesse. Il expliquait aux spectateurs chaque geste. Pas un coup de bistouri sans le justifier et en rendre compte. Ce souci de bien faire comprendre chaque temps de l'acte chirurgical, il le poussait au point de prendre lui-même une position inconmode et inélégante afin de permettre aux élèves de mieux voir. « Il se privait ainsi de cette grâce que recherchent souvent bien des opérateurs. » (Perdrix).

En cas d'accident ou de difficulté, il restait tantôt imperturbable, comme si tout se passait de façon normale et prévue, tantôt s'arrêtait, et très calme, annonçait aux assistants ce qui était survenu, mais en termes tels que jamais la malade ne pouvait s'en alarmer. Aussitôt la fertilité de son esprit, la promptitude et la précision de son coup d'œil lui dictaient la décision à prendre et la marche à suivre. Ce sang-froid devant le danger devint légendaire, et fut un des éléments qui lui assurèrent sa réputation de grand chirurgien.

Un jour, il enlève à un enfant de 10 ans un volumineux polype de l'arrière-gorge avec une rapidité et une précision telles que les applaudissements éclatent. A ce moment l'enfant vomit un flot de sang. Dupuytren, en sueur, ne s'émeut

(1) Quand il entra dans une pièce, soit dans une salle d'hôpital, un amphithéâtre ou un salon, il avait l'habitude de porter sa main à la bouche et de se ronger un ou deux ongles jusqu'au sang.

pas, introduit les doigts de la main gauche dans la bouche et arrête l'hémorragie. Il demande d'une voix qui semble assurée un tampon de charpie et obture les fosses nasales. « Voilà, Messieurs, dit-il, comment les plus heureuses interventions peuvent être suivies d'insuccès ».

Une autre fois, en 1829, il opère devant un amphithéâtre archi-comble à l'Hôtel-Dieu, un malade entré avec un anévrysme du creux poplitée. Il incise et trouve l'artère, la veine et le nerf inclus dans une gangue fibreuse extrêmement consistante. Au lieu de la brillante intervention prévue, il lui faut disséquer chaque élément. L'opération dure cinquante minutes et il reste impassible malgré la fatigue. Quand tout fut terminé et le malade ramené dans son lit, alors seulement il exposa minutieusement les difficultés qu'il avait rencontrées et qu'il lui avait fallu surmonter.

Il nous faut raconter l'histoire fameuse de cette jeune fille de belle apparence, à qui il enleva un jour devant cinq cents personnes une petite tumeur bénigne de la nuque. Tandis qu'il opère, « un petit bruit semblable au lapement d'un chien se fait entendre » (Loménie). La malade perd connaissance et meurt. Tout le monde se lève, s'agite, cherche une explication. Ni l'effroi, ni la douleur, ni une hémorragie ne donnent la clé du mystère. Dupuytren reste calme, silencieux, méditatif. Tout à coup il semble sortir de sa rêverie : il vient de comprendre ; la malade est morte de l'introduction d'air dans les veines. Devant ce cadavre encore chaud, il tire de cet accident malheureux une de ses plus belles leçons improvisées. L'autopsie confirma son intuition, en montrant les cavités du cœur remplies d'air.

(1) D'après Malgaigne, Dupuytren aurait plusieurs heures pratiqué lui-même tous les moyens connus pour remédier à la syncope et à l'asphyxie.

Quand il découvrit enfin la nature de l'accident, il exposa nettement comment il était parvenu à ce diagnostic, en examinant avec soin les circonstances qui avaient précédé et suivi l'opération, et en les comparant avec les résultats de l'autopsie.

Voici comment Bourdon explique cette imperturbable maîtrise de soi.

« Surtout n'incriminons pas Dupuytren pour ce don d'impassibilité qui fit de lui le premier chirurgien de son temps. Sans cette force d'âme, sans ce mépris du sang humain, sans cette profonde indifférence pour la douleur et ses bruyants témoignages, il n'existe pas de chirurgien véritable. Je suis même porté à croire que la Révolution de 1792 suscita, dans quelques-uns de nos grands chirurgiens, cette impassible sérénité qui fit leur renom et leur fortune. Les temps de sédition et de terreur populaire ne sont pas seulement féconds en atrocités. Ils communiquent à certaines âmes une froide énergie et le mépris du danger, cette puissante raison de courage. Les révolutions enfantent des chirurgiens de premier ordre comme des soldats intrépides et d'éloquente orateurs. Or, nous devons nous rappeler que Dupuytren arriva à Paris en 1789 ».

Mais s'il sut rester toujours imperturbable en apparence, les accidents opératoires étaient loin de le laisser aussi impassible et, un jour, il laissa échapper devant Cruveilhier cette appréciation : « oh ! le chien de métier », exprimant ainsi son émotion devant l'inutilité des précautions de tout ordre dont il s'était cependant entouré.

Une fois il perdit en public son beau sang-froid. Il pratiquait l'opération de la taille et voulait extraire un calcul très volumineux. Il hésita sur la méthode à employer s'arrêta un instant à l'idée d'attaquer le bas-fond de la vessie et, sur l'avis d'un chirurgien présent, il décida de combiner la taille bilatérale avec la taille recto-prostatique. Il commence mais ne put achever, et l'extraction ne fut faite que le lendemain. Dans cette circonstance on le vit pâle et tremblant, car il avait toujours dit qu'une opération de la taille se composait de temps et de mouvements bien déterminés et qu'il considérait comme manquée une opération qui n'était pas faite selon les règles.

Par contre, toutes les fois qu'il avait l'impression qu'en poursuivant une intervention il accomplissait une œuvre inutile ou dangereuse, il eut le courage méritoire de savoir interrompre son action malgré le sarcasme que pouvait susciter une telle attitude.

Quand tout se passait bien, il cherchait parfois à faire de l'esprit. Il voit un jour une femme ayant une luxation récidivante de l'épaule :

« Vous vous adonnez à la boisson, Madame, je le sais, votre fils me l'a dit. »

Il s'agissait d'une femme sobre, indignée par de telles paroles. Dupuytren profite de son émoi pour remettre le bras.

« Remettez-vous, Madame, vous êtes guérie. Je sais que vous ne buvez que de l'eau. C'est encore votre fils qui me l'a dit ».

Une autre fois il enlève de l'œsophage une pièce de cinq francs qu'un individu avait avalée pour gagner un pari. Tendant la pièce à l'imprudent il lui dit : « vous voyez, mon ami, qu'il n'est pas vrai que l'argent passe partout (1) ».

Le talent d'opérateur de Dupuytren fut loin d'avoir été à l'abri de violentes critiques, qui se manifestèrent surtout après qu'il eut été appelé auprès du duc de Berry mourant. Il fut maintes fois accusé d'opérer trop et trop souvent. Nous avons vu combien ce reproche était immérité. Malgaigne assure qu'il avait une insuffisance de connaissance en médecine opératoire : « l'on demeure stupéfait, dit-il, de l'entendre avancer, pour justifier la ligature de l'artère sous-clavière entre les scalènes, qu'en dehors de ces muscles l'artère est tellement enveloppée par les nerfs du plexus brachial qu'il est souvent difficile de l'en séparer »

(1) Cette chirurgie est bien différente de celle qui se pratique de nos jours, On peut s'en rendre aisément compte rien qu'en regardant le tableau exposé au musée Carnavalet où l'on voit Dupuytren, en costume de cour, opérant devant le roi Charles X et sa suite, une malade atteinte de cataracte. Opérateur et opérée sont debouts, l'un en face de l'autre, et l'opérée manifeste sa joie et sa reconnaissance de revoir la lumière.

Isidore Bourdon, un de ses biographes qui ne l'a pourtant guère ménagé, l'appelle : « le plus grand et le plus célèbre des chirurgiens de notre siècle, le plus zélé pour son art ». Il ajoute : « Dubois opérait plus vite que lui. Desault était plus brillant, plus majestueux. Boyer plus prudent, plus élégant dans ses mouvements, plus preste de ses doigts. Marjolin, plus réfléchi. Lisfranc, aussi dur et plus expéditif. Mais nul chirurgien n'eut le coup d'œil plus sûr, le jugement plus sain, la main plus ferme, aucun n'eut l'âme plus imperturbable dans les dangers ».

Par une faveur tout à fait exceptionnelle, certains chirurgiens furent invités à opérer en public dans l'amphithéâtre de l'Hotel-Dieu. Ainsi les docteurs Meyrieux, Leroy d'Etiolles Heurteloup eurent la possibilité de montrer leurs découvertes.

Les opérations terminées, l'interne chargé de ce soin, venait montrer les pièces anatomiques provenant des autopsies pratiquées dans la matinée (1). Dupuytren y attachait une grosse importance, toujours intéressé par l'anatomie pathologique, et désireux d'essayer de connaître les motifs de mort de ses opérés, afin de tenter, si possible, d'améliorer certains procédés opératoires. Lallemand, avant Teissier, avait été chargé de ces fonctions ; il amassa de la sorte tous les documents nécessaires à sa thèse qu'il soutint en 1818, et qui obtint un énorme succès.

La matinée d'hôpital n'était pas encore finie. Chaque matin avait lieu la consultation gratuite où étaient admis tous les malheureux. Les malades venaient de partout, villes, campagne, province, pour avoir son avis. Très rapidement cette consultation remplaça, dans l'opinion publique, celle qui avait lieu à l'hospice de perfectionnement d'Antoine

(1) Le docteur Kühn a publié en 1873 et 1874 dans la *Gazette médicale de Paris*, une liste complète des interventions pratiquées par Dupuytren, de ses entretiens, des autopsies d'individus morts dans le service, qui nous renseigne sur l'activité de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de 1827 à 1830.

Dubois. La popularité de ce dernier avait d'abord excité la jalousie de Dupuytren. Mais bientôt, il vit les malades affluer de plus en plus nombreux vers lui : ils venaient consulter le grand « Depêtren », car jamais son nom ne fut bien prononcé par sa clientèle hospitalière, ce qui lui permettait de dire, avec un sourire ironique, faisant allusion à Dubois, que s'il devenait populaire il ne devrait pas son renom à sa vulgarité.

A cette consultation on vit des scènes touchantes : certains malades reconnaissants lui baisaient les mains. Un jour même l'un d'entre eux, visiblement ému, tomba à genoux devant lui : « Que faites-vous là, lui dit-il, on ne se prosterne que devant Dieu. »

Cet homme si froid d'ordinaire, se montrait alors foncièrement bon. Il allait au-devant des vieillards, faisait asseoir les femmes. Avec les enfants il était particulièrement caressant et doux, sachant leur parler et les mettre en confiance en leur racontant des histoires. Il obtenait, de la sorte, tout ce qu'il voulait. Il examinait à part les pauvres honteux qui l'en priaient, et réservait à certains un moment d'entretien particulier, quand tout le monde était parti.

Certains jours cependant, quand tout n'avait pas été, au cours de la matinée, absolument conforme à ses désirs, il se montrait cruel et blessant, comme s'il en éprouvait un secret soulagement.

A une pauvre fille laide et enceinte il dit un jour : « Eh ! mon enfant, quel est l'homme assez abandonné du ciel pour... ? »

Il lui arrivait aussi de poser successivement à une jeune femme ces deux questions : « Avez-vous des enfants ? » puis : « Etes-vous mariée ? ». Se retournant vers ses élèves « Ah ! mon Dieu, j'aurais dû poser cette question la première ! »

Lui qui était d'ordinaire si patient et si bienveillant avec les enfants, faisait déshabiller un matin une fillette accompagnée par sa mère. La petite pleure, la maman la console de son mieux. « Ma biche, ne pleure pas, ce n'est rien ».

« Votre biche est rachitique », laissa tomber dédaigneusement Dupuytren.

Cette consultation était une source inépuisable d'observations intéressantes et de faits cliniques nouveaux. Ses élèves suivaient attentivement ses prescriptions : l'un d'entre eux était chargé d'écrire les ordonnances sous sa dictée. Chacun pouvait émettre une opinion sur un cas douteux. Celui qui avait vu juste recevait un regard d'approbation.

Là encore il pratiquait de petites interventions. Gaillard nous rapporte cet incident comique : « un bon précepteur, entre deux âges, moitié prêtre et moitié laïque, nous amena un gentil petit garçon d'une dizaine d'années, portant un gros kyste sérieux saillant sur le dos de la main droite. Le maître prend la main de l'enfant, presse la tumeur avec son pouce : elle était molle, elle cède, se rompt, s'écrase, disparaît. « Monsieur, dit alors le Baron, vous vous êtes trompé, cet enfant n'a aucun mal ». On se représente aisément l'étonnement et la confusion du bonhomme ».

La consultation terminée, Dupuytren quittait enfin l'Hôtel-Dieu. Il était souvent plus de onze heures. Suivant le même rite, grave et mélancolique, il posait son tablier, recevait des mains d'un infirmier son chapeau et son manteau. De plus on lui remettait un petit pain que, de temps immémorial, l'administration distribuait aux chirurgiens-chefs. Il le mettait sous son bras et le grignottait, en y adjoignant parfois une portion de pommes frites, dont il était friand, et qu'il achetait moyennant deux ou trois sous à la porte de l'hôpital.

Il était invariablement vêtu de la même manière d'un costume austère qui rappelait les dehors d'un officier général. Toujours négligé, souvent sale, la barbe rarement faite, les bas tombant sur les talons, le chapeau bossué, il portait en hiver d'étranges guêtres, un pantalon et un gilet d'étoffe noire ou foncée. L'été des vêtements étaient de couleur moins sombre ; Mais ce qui était immuable c'était son célèbre

habit vert, troué aux coudes, qu'il recouvrait pendant la mauvaise saison d'un large manteau de forme espagnole. Il avait choisi la couleur verte qui lui semblait le mieux masquer les tâches de sang qui jaillissaient sur lui au cours de ses interventions. Cette manie fut copiée par tous les jeunes chirurgiens de l'époque, et l'habit vert devint leur uniforme. Son élève, le docteur Marx, le porta toute sa vie. De même nous avons vu qu'il faisait remonter son tablier jusque sous les aisselles : les hôpitaux furent bientôt munis de tabliers d'une longueur démesurée.

Après la fatigue de l'hôpital, il regagnait à pied son domicile, place du Louvre, en suivant les quais et en traversant le Pont-Neuf. Il était souvent accompagné, durant ce trajet, par de jeunes médecins qui l'écoutaient, et lui recommandaient des malades.

Le soir, il revenait encore à l'Hôtel-Dieu, de 6 à 7 heures, voir ses opérés et donner les soins urgents aux nouveaux arrivants. Pendant plus de dix ans il accomplit cette contre-visite quotidienne.

Pas un seul jour on ne le vit manquer l'Hôtel-Dieu, à part ceux où la maladie le retenait chez lui. Et encore, à plusieurs reprises, ses élèves le virent arriver fébricitant et presque chancelant de fatigue, pour assurer la tâche qui lui incombait.

Pendant le reste de sa journée il lui fallait s'occuper de la Faculté, des sociétés savantes, et de son immense clientèle. Vingt années consécutives il allait pouvoir fournir un tel effort sans faiblir.

CHAPITRE IV

LES HONNEURS ET LES DERNIÈRES ANNÉES

L'assassinat du duc de Berry (1820). — Baron du Royaume (1821). — Premier Chirurgien de Charles X (1824). — Membre de l'Académie de Médecine (1820). — Membre de l'Académie des Sciences (1825). — Dupuytren et la Faculté — La clientèle. — La Révolution de 1830. — Candidature à la députation (1830). — Signes de faiblesse. — Première alerte (1833). — Voyage en Italie (1834). — Maladie et mort (1835) ; Les obsèques. — La fortune de Dupuytren. — Le testament. — Le musée Dupuytren.

Jusqu'à l'assassinat du duc de Berry, le nom de Dupuytren n'était pas encore populaire et c'est de cet événement que date surtout son immense réputation. Il fut appelé l'un des premiers auprès du Prince, et a relaté lui-même les détails de cette nuit tragique dans une déposition faite à la Chambre de Pairs le 25 mars 1820, à la demande des Commissaires et pour satisfaire à la loi. Cette relation n'était pas destinée à être imprimée, mais un journal de l'époque l'ayant reproduite « avec des négligences et des omissions graves », un ami de Dupuytren la fit éditer en y apportant les corrections nécessaires.

Il ne nous appartient pas de refaire le récit de ce drame historique, mais le rôle important qu'y joua le chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu et les critiques violentes que soulevèrent son intervention, nous obligent à insister sur son côté chirurgical.

Dans la soirée du 13 au 14 février 1820, on jouait à l'Opéra

le Carnaval de Venise et les Noces de Gamache. A la fin de la première pièce, la duchesse de Berry, se sentant fatiguée, désira se retirer et le duc l'accompagna jusqu'à sa voiture. C'est alors qu'un fanatique, du nom de Louvel, le frappa d'un coup de couteau sous le sein droit avec une telle force que, sur le moment, le duc crut qu'il avait été seulement bousculé violement par un passant. Puis, voyant l'arme plantée dans sa poitrine il s'écria : « je suis assassiné ». On le déposa sur un banc destiné aux soldats de garde, et il eut le courage et la force d'arracher lui-même l'arme de la plaie. Un flot de sang jaillit alors et le duc tomba en syncope. Les comtes des Menard, de Choiseul et de Clermont-Lodève aidèrent à le monter dans le salon attenant à la loge et l'installèrent sur un fauteuil. La nouvelle se propagea vite. Chacun donna un conseil. Rollet, libraire du théâtre, frotta les tempes du blessé avec du vinaigre et fit apporter un lit de camp afin de l'étendre. On chercha en vain MM. Tartera et Dauzes « chirurgiens honoraires et de fondation pour le service du théâtre, et qui avaient l'habitude d'assister tous les soirs au spectacle ».

M. Drogart, étudiant en médecine arriva le premier : il déshabilla le Prince, aidé par le duc d'Orléans qui assistait ce soir-là à la représentation. Drogart d'emblée offrit une saignée : il se disposait à la faire quand arriva le docteur Blancheton. Frappé par la violente dyspnée, il enleva le caillot qui obstruait l'orifice de la plaie, et agrandit légèrement celle-ci à sa partie inférieure : il s'en écoula un peu de sang noir. Puis, convaincu de l'existence d'un épanchement sanguin intra-thoracique, et pour essayer d'en diminuer les conséquences, il pratiqua une première saignée (1) de

(1) On manquait de garrôt pour faire la saignée. La Princesse et M^{me} de Béthizy avaient détaché leur jarretière pour en faire une ligature mais on n'avait pu les utiliser. Un témoin avait donné sa cravate qui était en mousseline et qui avait été également inutilisable. En définitive on dut se contenter de la ceinture de la duchesse.

quelques grammes. A ce moment arrive le docteur Lacroix qui, à son tour, saigne le blessé à l'autre bras et n'obtient guère plus de sang. Une troisième saignée est alors tentée, cette fois-ci au pied, sans plus de résultat que les précédentes.

Mais on veut absolument avoir du sang, et l'on envoie chercher des ventouses pour les appliquer sur la plaie. En attendant, et malgré les protestations du Prince qui craint que l'arme du crime n'ait été empoisonnée, le docteur Bougon suce l'orifice de la blessure. Après toutes ces manœuvres, le duc paraît respirer un peu mieux ; le poulx, qui était très faible, se relève, la figure se recoloré légèrement, la respiration et la parole deviennent plus faciles.

C'est sur ces entrefaites que paraît Dupuytren. Il avait été réveillé en plein sommeil à minuit, par son valet de chambre qui lui annonçait que Monsieur, frère du Roi, désirait lui parler. Il s'habilla et se trouva en présence du duc de Maillé et du comte d'Audenaarde, qui le cherchaient depuis une heure, et avaient été le demander aux deux domiciles de M. de Rothschild, rue d'Anjou et rue d'Artois, où il avait passé les deux nuits précédentes, et qui avaient usé de ce subterfuge pour se faire introduire plus rapidement. Il était arrivé devant l'Opéra un peu avant une heure, alors que la foule obstruait les abords du théâtre et il avait fallu annoncer le nom du chirurgien pour laisser passer sa voiture.

Dans la loge Dupuytren trouva, outre la duchesse de Berry, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc et la duchesse d'Orléans, le duc de Bourbon, les ministres, de nombreux courtisans et les divers médecins dont nous avons déjà parlé. Le duc de Berry n'ayant jamais vu Dupuytren : il lui tendit la main en lui disant « Monsieur Dupuytren, je souffre cruellement ». Couché sur le côté droit, il était très pâle, les traits altérés, la respiration courte, couvert de sueurs froides, son lit inondé de sang. A l'examen, le côté gauche restait sonore alors qu'à droite existait un si-

lence et une matité considérables. D'où venait l'hémorragie ? Du poumon, d'une artère intercostale, du cœur, ou de l'un des gros vaisseaux qui y aboutissent ou qui en partent ? Comme il n'y avait pas eu ni hémoptysie, ni emphysème sous-cutané, on supposa le poumon intact. Les symptômes devenaient de plus en plus inquiétants : il fallait agir. Après avoir minutieusement examiné l'arme du crime, Dupuytren se retira avec MM. Blanchetton, Bougon, Lacroix, Thérin, Drogart et Fournier, afin d'envisager ce que l'on devait faire. Divers partis se présentaient : fermer la plaie ? personne n'en fut très partisan. Attendre les effets du traitement adopté jusqu'à cet instant ? les résultats n'en étaient guère encourageants, puisque le mal avait progressé. Continuer à donner les mêmes secours ? c'était risquer une amélioration bien passagère. On décida de tenter de mettre un terme à l'épanchement, cause des symptômes observés, et à l'évacuer si cela était possible. Ce fut Dupuytren qui proposa d'aller directement vers ce qui saignait, afin de « donner au temps, à la nature, à l'art, les moyens d'opposer au mal une résistance plus efficace ». Mais l'opération était hasardeuse : on demanda à Monsieur son autorisation. « Je confie mon fils à votre talent », répondit-il. Malgré les demandes des chirurgiens, la duchesse tint à rester auprès de son époux pendant l'intervention. Voici, d'après le rapport même de Dupuytren, comment l'on procéda. « Une incision fut faite à la peau et le doigt dirigé suivant le trajet de la plaie arriva par elle jusqu'à l'ouverture que le poignard avait faite aux muscles intercostaux ». « On constata une ouverture dans tout l'espace intercostal, et une échancreuse assez forte au bord des deux côtes tant le poignard avait été plongé avec force ». L'existence d'un épanchement sanguin intra-thoracique était confirmée mais il était impossible d'en connaître l'origine : celle-ci parut être inaccessible. Après ce débridement, le sang sortit en assez grande quantité et la respiration devint plus facile. Ces manœuvres

avaient été très douloureuses, et le Prince avait essayé à plusieurs reprises d'écarter les chirurgiens.

Fallait-il pousser plus avant l'exploration ? Une nouvelle consultation eut lieu, à laquelle vinrent se joindre MM. Baron, Roux et Dubois qui venaient d'arriver. D'un commun accord on décida « qu'on ne pouvait fonder aucun espoir raisonnable sur la continuation de secours de ce genre ». L'état de faiblesse du blessé fit rejeter également les autres médications telles que : révulsifs, ventouses, saignées, sangsues. On repoussa aussi comme dangereuse la proposition d'enlever l'appareil qui avait été posé sur la blessure, afin de la laisser à l'air. Il ne fut pas question de transporter le duc au Palais de l'Élysée. On décida, « que le Prince resterait dans le lieu où il était, que l'appareil serait maintenu sur la blessure, que l'on favoriserait l'écoulement du sang par l'inclinaison du corps sur le côté droit, que l'on observerait avec attention les symptômes du mal dans l'intention de soulager, si cela était possible, et d'agir plus efficacement, si la marche de la maladie venait à requérir une intervention plus active de l'art ». Un bulletin fut rédigé dans ce sens et donné au Président du Conseil des Ministres qui le remit au Roi. Il ne restait aucun espoir de salut. D'heure en heure les nouveaux bulletins confirmèrent ce pronostic.

L'état du blessé empirait ; on calmait sa soif, qui était très vive, par quelques gorgées d'oreangeade. Bientôt apparurent de nouveaux symptômes : douleur à l'épigastre, à la partie postérieure de la tête, à l'abdomen, qui furent suivies de vomissements et de déjections alvines. On administra une potion calmante, et on appliqua autour de la tête du mourant des compresses d'eau froide, alternativement trempées dans du vinaigre et de l'éther. Les évacuations qui semblaient soulager furent entretenues. Cependant les douleurs augmentaient et le duc se sentait un peu ranimé en pressant la main de ses médecins. Il serra ainsi celle du chirurgien de l'Hôtel-Dieu durant plusieurs heures (*sic*).

Une compression légère de la plaie exercée, tantôt par Bougon, tantôt par Dupuytren, l'empêcha un peu de souffrir. S'adressant à ce dernier il lui dit : « Monsieur Dupuytren, je suis bien touché de vos attentions et de vos soins, mais ils ne sauraient prolonger mon existence : ma blessure est mortelle, elle a pénétrée jusqu'au cœur. » On lutta contre l'affaiblissement progressif par des frictions sur la région précordiale, et en faisant respirer au moribond, sur le conseil d'un médecin présent, des liqueurs aromatiques et stimulantes. Le duc demanda à être tourné sur le côté gauche, ce qui eut pour effet d'augmenter la suffocation ; le poulx et la respiration devinrent de plus en plus faibles. A un certain moment les médecins qui le veillaient demandèrent une glace. Le Roi donna sa tabatière qui fut placée devant la bouche du Prince : aucun souffle ne vint la ternir. Louis XVIII s'approcha alors au bras de Dupuytren, ferma les yeux et les lèvres de son neveu, et lui baisa la main. Les docteurs Bougon et Caseneuve furent chargés de garder le corps. Dupuytren quitta la pièce mortuaire pour se rendre à l'Hôtel-Dieu, où il allait trouver, disait-il, « d'autres afflictions et d'autres souffrances : mais au moins celles-là étaient dans l'ordre de la nature ».

L'autopsie fut faite par Dupuytren et Roux. Ils constatèrent que « les parois de la poitrine étaient traversées entre la cinquième et la sixième côtes droites. Le poumon, qui, par l'effet d'une variété assez commune n'avait que deux lobes, était traversé à sa partie antérieure. Ces deux lésions n'ont eu aucune influence sur la production des accidents, mais le péricarde et l'oreillette droite du cœur étaient ouverts : cette dernière était traversée de part en part et l'instrument, qui pour pénétrer à une aussi grande profondeur avait dû faire fléchir les parois de la poitrine, s'était arrêté dans le centre nerveux du diaphragme, sans le traverser entièrement. Deux litres de sang étaient épanchés dans le côté droit de la poitrine ».

Habilleinent Dupuytren refusa toute rémunération de la part de la famille royale.

Mais cette circonstance servit davantage à son orgueil qu'à sa renommée. Son nom fut connu du public : par contre les critiques de ses confrères ne lui firent pas défaut, et ne se firent pas attendre. De tous côtés il lui fut reproché d'avoir fait preuve d'indécision, d'inexpérience, de manque de sang-froid, pour avoir osé sonder une plaie pénétrante du thorax, ce qui, disait-on, faisait courir un risque d'hémorragie supplémentaire et pouvait détruire des adhérences salutaires. N'oublions pas que sous la Restauration, les théories de Broussais sévissaient et que Dupuytren, malgré son esprit critique, suivait pourtant ces funestes principes. C'était l'époque où l'on avait remplacé les vieux pansements au vin aromatiques et au baume du Commandeur par des applications de pommades et de charpie. La saignée était employée de plus en plus pour lutter contre la fièvre traumatique. Dupuytren avait gagné le théâtre décidé à opérer ne voulant pas que l'on puisse lui reprocher d'être resté inactif, mais il n'avait que bien peu d'espoir en son intervention.

Voici d'ailleurs la série des désapprobations publiques qui lui furent infligées. « Quinze jours étaient à peine écoulés que Larrey vint lire à la Société de la Faculté un mémoire déjà ancien sur la nécessité de fermer les plaies de poitrine, et la Société en publia un extrait dans ses bulletins. L'année d'après, à la séance de rentrée de l'Académie de Médecine, Richerand fit une allusion cruelle à cette torture infligée au malheureux prince. En 1823 la section de chirurgie proposa un prix de mille francs pour la question des plaies pénétrantes de poitrine et, le concours n'ayant pas abouti, insista pour le maintien de la question. L'intention était trop évidente ; les amis de Dupuytren réclamèrent et deux fois les discussions devinrent si vives, que le président dut lever la séance. Mais à la troisième séance, au scrutin secret,

dix-huit voix sur vingt-six décidèrent que la question serait maintenue. Enfin, à la séance publique de la section, le 13 janvier 1825, l'impitoyable Richerand revint encore sur ce sujet et Larrey s'était même inscrit pour relire une dernière fois son vieux mémoire, si le temps ne l'en eut empêcher ». La question posée par l'Académie avait été formulée en ces termes : « Quelle est la méthode préférable dans le traitement des plaies pénétrantes de poitrine ? » Le 18 août 1828, l'Académie décernait une médaille d'or au docteur Briot, qui conseillait la non-intervention, tout au plus la suture de la plaie extérieure.

Dupuytren supporta toutes ces attaques sans y répondre, mais en souffrit cruellement dans son orgueil et son amour-propre. De plus il savait que les échos en parvenaient aux Tuileries ; il redoutait que sa réputation soit compromise aux yeux du Roi, car le docteur Valentin, ami de Distel, premier chirurgien de Sa Majesté, avait l'un des premiers à formuler des critiques orales d'une rare violence, répétant à l'envie qu'il avait été coupable de ne pas persister à saigner le duc de Berry.

Que ferait-on de nos jours ? Aidés par l'asepsie et l'anesthésie, les praticiens contemporains feraient tout d'abord une transfusion sanguine, et repéreraient sous écran le trajet de la lame que l'on aurait pris soin de ne pas retirer de la plaie. On ouvrirait le thorax, on irait surturer ce qui saigne, tout en pratiquant une insufflation intra-pulmonaire d'oxygène pour lutter contre l'asphyxie. On pourrait ainsi sauver le Prince, nous assure le docteur de Martel.

Pour le remercier des soins donnés à son neveu, Louis XVIII octroya à Dupuytren le titre de baron héréditaire, par lettres patentes du 17 avril 1821. Le règlement d'armoiries était : d'azur, à la bande d'or, chargée d'une branche de laurier en sinople, et accompagnée en chef d'un coq d'or et en pointe d'une lampe allumée, d'or aussi.

Mais si les lettres patentes ne furent datées que du 17

avril 1821, la nouvelle de cet anoblissement était déjà connue depuis plusieurs mois. Voici, écrite à la suite de cette faveur royale, une lettre du 19 juillet 1820 envoyée à M. le comte Amédée-David de Pastoret.

« Monsieur le Comte,

« Je reçois avec la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance le titre qu'il a plu à sa Majesté de m'accorder.

« Je ne nierai pas qu'il m'a été très agréable de recevoir l'annonce de cette faveur par Mgr le Garde des Sceaux et par Madame son épouse, et par mon ancien et excellent ami M. Germeaux. Mais aucun d'eux ne m'a laissé ignorer, M. le Comte, la part que vous avez prise à leurs démarches et je vous prie d'agréer mes bien sincères remerciements pour cette première marque de bienveillance. Je vous prie de les recevoir encore pour la manière pleine d'amabilité avec laquelle vous m'annonciez officiellement la faveur de S. M.

« Vous pouvez, M. le Comte, me donner une nouvelle marque de bienveillance c'est de bien vouloir agréer un exemplaire d'une déposition sur les derniers moments du Prince que vous avez si dignement célébré.

« Cette déposition serait digne de son sujet s'il m'eut été donné de l'écrire avec votre éloquente plume.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération et la plus vive reconnaissance,

Monsieur le Comte,
votre très honoré et obéissant serviteur.

DUPUYTREN. »

Il obtenait de la sorte de la Restauration ce titre que Napoléon avait octroyé à plusieurs de ses confrères, Boyer, Dubois, Larrey, Heurteloup, entre autres. Il en fut très fier. Toutes ses lettres, tous ses écrits postérieurs à cette date,

même les cahiers d'hôpital, sont signés Baron Dupuytren. A l'Hôtel-Dieu ses élèves l'appelèrent désormais, en s'adressant à lui, Monsieur le Baron, et, plus familièrement entre eux, le Baron. Il aimait s'entendre appeler par son titre. Un jour dans son service un externe suggéra à un malade, qui se désolait de ne jamais voir le maître s'arrêter à son lit, l'idée de l'appeler Monsieur le Baron. La malade tenta l'expérience et le stratagème réussit.

Mais Louis XVIII semblait lui témoigner une certaine défiance. Peut-être les violentes critiques dont il avait été l'objet, lui firent douter de la réelle valeur et du talent du chirurgien. Ou bien, faut-il croire la chronique, et le motif en serait bien plus futile. Devant le duc de Berry mourant, le Roi, ne voulant pas parler à voix basse et sachant son neveu assez mauvais bachelier, avait posé à Dupuytren cette question : *Superestne spes aliqua salutis*. Dupuytren resta court, non qu'il fut si mauvais latiniste que le sens de ces paroles lui échappa, mais il eut peur de ne pouvoir répondre sans indiscretion et sans sollécisme. Il était de ces hommes qui préfèrent s'abstenir plutôt que d'affronter le ridicule. Dubois se chargea de répondre et, avec son laconisme habituel, laissa tomber ces simples mots : *Nulla spes*. Il est certain que d'avoir de médiocres connaissances en latin était une très mauvaise recommandation auprès du vieux Roi lettré. Mais il est un peu audacieux de supposer que ce fut là la raison pour laquelle le souverain ne consentit à l'attacher à sa personne que le 1^{er} novembre 1823, sur la proposition de Portal, au titre de chirurgien consultant, en compagnie de Boyer et de Richerand.

En 1824, par une ordonnance spéciale le Roi lui adjoignit comme second à l'Hôtel-Dieu Thévenot de Saint-Blaise. Marjolin, qui occupait ce poste depuis 1815 avait quitté la place pour un service à l'hôpital Beaujon. Son successeur ne put supporter le dédain et les tracasseries du Baron que

durant dix-huit mois. Ce dernier avait ressenti, de cette nomination une profonde blessure d'amour-propre.

A son avènement, Charles X voulut faire oublier la méfiance de son frère, et Dupuytren fut nommé premier Chirurgien du Roi. Dès lors il occupa à la Cour une haute situation et sut conserver la faveur royale jusqu'à la Révolution de Juillet. Le bruit courut que, pour être bien en Cour, il était « tourné en dévotion » et aurait sacrifié ses convictions personnelles aux mœurs cléricales des Tuileries. Ne racontait-on pas qu'un jour, au cours d'une messe célébrée au Château de Saint-Cloud il laissa tomber avec fracas, pendant l'élévation, un volumineux livre d'heures.

— « Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures, aurait dit la duchesse d'Angoulême.

— Mais qui ne perd pas son temps, aurait répliqué le duc de Maillé ».

Dupuytren crut savoir quel avait été l'auteur de ces médisances, et Bourdon nous décrit la façon dont il s'en vengea en 1826 ; il, fut appelé un jour auprès de la fille de la comtesse de... Durant toute la consultation il ne regarda ni ne dit mot à la maîtresse de maison, ne daignant pas même lui répondre quand elle lui adressait la parole, malgré toutes sortes de politesses et de prévenances de sa part. Quand il se retira, M^{me} de... ne put retenir ses larmes et expliqua : « Je vois ce dont il m'accuse et il pense être vengé. C'est à moi qu'il attribue ce caquettage qu'un Eucologe serait tombé de sa poche. Oh ! non, ce n'est pas moi : il a trop d'esprit, je le sens bien, pour laisser rien tomber, ni de sa poche, ni de sa mémoire. »

Il était tellement apprécié qu'un jour où Charles X partait en voyage, arrivant le dernier dans l'antichambre remplie de puissants personnages il fut introduit le premier auprès du souverain, malgré que Portal ait essayé de faire revivre les anciennes préséances d'étiquette en faveur des médecins contre les chirurgiens.

D'ailleurs son dévouement fut à toute épreuve. En 1830, quand son bienfaiteur prit le chemin de l'exil il lui adressa ces paroles : « Sire, grâce en partie à vos bienfaits je possède trois millions. Je vous en offre un, je destine le second à ma fille et je réserve le troisième pour mes vieux jours ». Le Roi proscrit déclina cette proposition généreuse.

Quand Louis-Philippe monta sur le trône, il supprima la Maison Médicale qui constituait une lourde dépense. Les appointements du Premier Chirurgien de Sa Majesté s'élevaient à eux seuls à 20.000 francs par an

Une ordonnance royale avait créé, le 20 décembre 1820, l'Académie de Médecine. Les membres titulaires étaient désignés par le Roi : Dupuytren fut inscrit dans la section de chirurgie. Il y fit un certain nombre de communications verbales mais l'esprit hostile qui régnait contre lui parmi ses confrères rendit ses interventions de plus en plus rares. Il fut pourtant président de l'assemblée en 1824.

Mais il tenait beaucoup plus à devenir membre de l'Académie des Sciences. En 1824 il prévoyait la mort de Deschamps et convoitait sa place. Selon Malgaigne voici comment il prépara sa candidature. « Il recommença (à l'Académie de Médecine) ses présentations de malades et d'opérés. Il fit lire par Sanson deux observations de tumeurs extirpées, et l'on sut qu'il préparait un mémoire sur la taille bilatérale. Le sujet était mal choisi : Béclard s'en était occupé avant lui et, le 15 juin, Béclard annonça à l'Académie qu'il en ferait l'objet d'une lecture prochaine. Dupuytren crut faire un coup de maître en prenant les devants : il lut donc son mémoire le 15 juillet ; ce fut le signal des plus vives réclamations auxquelles il n'osa répondre lui-même. Le 30 septembre il voulut tâter à nouveau l'opinion et envoya un de ses élèves lire à l'Académie une observation de taille par la méthode de M. Dupuytren. Au premier mot la lecture fut interrompue et ne put être achevée que quand le lecteur eut consenti à supprimer le nom de son maître.

De ce jour Dupuytren ne reparut plus à la section chirurgie : il avait commencé à imprimer son mémoire sur la taille et n'eut pas le courage de l'achever ». A la suite de ces polémiques ce fut Boyer qui hérita du fauteuil de Deschamps.

Le 18 février 1825, Percy laissait à son tour une place vacante à l'Institut. La section de médecine et de chirurgie dont Pelletan était le rapporteur proposa dans l'ordre suivant : Larrey, Richerand et Roux tous les deux sur le même rang, Dupuytren, Jules Cloquet, Alibert, Serres et Desgenettes. Geoffroy-Saint-Hilaire, prétextant que les chirurgiens oubliaient trop facilement la science pour la pratique, renouvela une proposition déjà faite au moment de l'élection de Boyer, qui tendait à les exclure de l'Assemblée. Mais Dupuytren tenait absolument à être élu. Il alla voir Pelletan, malgré tous les motifs qui auraient dut lui faire rejeter une telle démarche, et lui demanda d'user de son influence pour soutenir sa candidature. Gabriel Pelletan va même jusqu'à dire qu'il aurait proposé à son père, qui était loin d'être riche, une rente de 1500 francs pour prix de son appui. Ce qui est certain, c'est que Charles X intervint en sa faveur et rédigea une lettre où il vantait les titres scientifiques de son premier chirurgien, et disait la satisfaction qu'il éprouverait à lui voir accorder les suffrages. Le 4 avril 1825, Dupuytren fut nommé par 41 voix sur 59 votants. Comme s'il voulait donner un démenti à Geoffroy-Saint-Hilaire il communiqua, dans la période qui suivit son élection, des mémoires sur la fièvre jaune, les anévrysmes qui compliquent les fractures et les coups de feu, la ligature de la carotide.

Dans les discussions des assemblées de la Faculté le chirurgien de l'Hôtel-Dieu réussissait souvent à faire approuver ses idées, grâce à son talent oratoire. Il savait ménager l'amour-propre de ses adversaires et les amener presque malgré eux à ses opinions. Il eut ainsi l'idée de faire modifier le mode de concours qui était en vigueur pour la nomination

des professeurs. Lui-même, qui avait toujours eu conscience de sa propre valeur, savait combien il avait été parfois inférieur à ses épreuves et qu'il s'en était fallu quelquefois de bien peu qu'un autre ne lui soit préféré. Il proposa un moyen terme entre l'élection et le concours, avec deux ordres d'épreuves : en premier lieu une appréciation sur les travaux et les mérites antérieurs, en second lieu une série de compétitions verbales portant sur différents sujets. En 1830 ces idées servirent de base à un nouveau système de recrutement des professeurs.

A la Société de la Faculté, il montrait des malades, des instruments de chirurgie dont il était l'inventeur, des pièces anatomiques en nature. Il en fit faire pour certaines qui lui semblaient particulièrement intéressantes des moulages en cire aux dépens du budget de l'école, si bien qu'il fut décidé qu'à l'avenir aucun modèle ne serait exécuté s'il n'était accompagné d'une justification manuscrite de sa valeur anatomo-pathologique. Ses collègues savaient combien il détestait écrire et espéraient ainsi protéger les ressources de la Faculté.

Comme examinateur, il se montrait froid et peu expansif, mais foncièrement juste, aussi les élèves aimaient assez l'avoir pour juge.

En dehors de toutes ces occupations officielles, Dupuytren possédait une des clientèles les plus opulentes de Paris. Il fut appelé à donner ses soins à tous les grands de ce monde. Après son service à l'Hôtel-Dieu il consacrait son temps à ses visites et à ses consultations privées et souvent il ne terminait que la nuit tombée. A sa consultation les clients recevaient un numéro et passaient à leur tour dans le cabinet du maître où ils ne restaient en général qu'assez peu de temps. En sortant ils rendaient leur numéro à un secrétaire qui était chargé de faire acquitter le prix de la consultation.

A la fin du règne de Charles X, le Baron Guillaume Dupuytren, chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu, Professeur de clinique

externe à la Faculté, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, premier chirurgien du Roi, de la duchesse de Berry et du duc de Bordeaux, membre du conseil central de salubrité, riche de plusieurs millions, possédait une situation incomparable. Il était recherché par la société la plus brillante et son nom était célèbre en France, en Europe et dans tout le monde civilisé.

Il était Officier de la Légion d'Honneur depuis le 2 novembre 1829, ayant reçu le ruban de Chevalier en 1814, pour son attitude courageuse à la barrière de la Villette. Louis XVIII l'avait fait Chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1816 et l'Empereur Alexandre lui avait décerné l'ordre de Saint-Wladimir. Il était en outre titulaire de plusieurs autres décorations étrangères.

La Révolution de 1830 mit fin à sa situation à la Cour. Ce fut peut-être la raison pour laquelle il reçut assez mal les premiers émeutiers blessés qui lui furent amenés à l'Hôtel-Dieu, leur disant qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. Après la prise de l'Hôtel de Ville il se radoucit un peu ; le lendemain, la victoire du libéralisme étant pleinement assurée, il entra dans son service en s'écriant : « Vous êtes de braves gens, vous avez sauvé la Patrie, vous êtes tous des héros. » Il faut sans doute accepter ces paroles avec une certaine réserve car elles sont contraires à toute l'attitude du chirurgien à l'égard des Bourbons. Il s'était entièrement rallié à eux, les avait servi avec dévouement. Ou bien alors faut-il admettre qu'au lendemain des Journées de Juillet il était prêt à se déclarer partisan de la nouvelle monarchie, et ne serait resté fidèle au souverain détrôné que lorsqu'il eut acquis la certitude que Louis-Philippe ne lui accorderait pas une place aussi importante que celle qu'il occupait avant son avènement ?

De toutes façons il se comporta à l'égard des blessés des barricades en bon chef de service soucieux du bien-être de ses malades. La nourriture qu'on leur servait était très

décriée. Il obtint pour eux du poisson, des légumes frais, du poulet, du veau et du bon vin.

Il s'opposa à ce que l'on enterrât les victimes dans le jardin de l'Archevêché, objectant que ce serait un danger de contamination pour l'Hôtel-Dieu. Ces journées d'émeutes avaient amené bien du désordre et de la confusion dans le service mais, sur les ordres du chef, au mois d'octobre tout avait repris son aspect habituel.

Dupuytren, grâce à la faveur de Charles X désirait être appelé à jouer un rôle politique ; comme l'avait fait Cuvier, il espérait passer de la carrière scientifique à l'administration des affaires publiques. Quand il eut acquis la certitude que de la nouvelle Cour il ne devait pas attendre la paierie, il décida, à la fin de 1830, de briguer la députation. Dans sa jeunesse il avait professé des idées républicaines. Sous l'Empire, il était resté dans l'opposition, adoptant une attitude boudeuse en face de l'homme qui avait accaparé tous les droits et toutes les libertés politiques. Maintenant il était légitimiste et l'opinion n'était pas sans lui reprocher la mobilité de ses idées. Il se présenta à Saint-Yrieix et n'obtint, paraît-il, que dix-neuf voix sur les quelques centaines d'électeurs inscrits. Il faut dire qu'il n'avait jamais été très aimable avec ses compatriotes ; ceux qui venaient le consulter à l'Hôtel-Dieu, même lorsqu'ils étaient munis d'une lettre de recommandation, n'avaient pas reçu l'accueil qu'ils étaient en droit d'espérer. Ils lui préférèrent, pour les représenter à la Chambre des Députés, un modeste médecin de campagne : cruel échec pour son orgueil !

Avant 1830, certains journaux libéraux ne lui avaient pas ménagé leurs critiques : au moment de la campagne électorale, ce fut bien pire. Toutes ces luttes pour aboutir à une telle humiliation lui causèrent une forte déception, dont on trouve trace dans sa correspondance. Il écrit à ce sujet : « Je ne saurais dire à M. d'Haubessaert à quel point je lui suis reconnaissant de l'obligeance qu'il a eu de m'envoyer

les listes électorales du quatrième arrondissement de la Haute-Vienne Je les lui renvoie, car elles ne sauraient m'être utiles désormais ; en effet, un journal ministériel, les *Annales de la Haute-Vienne*, ayant annoncé ma candidature, un journal libéral, le *Contribuable* en a tiré l'occasion de m'adresser des injures qu'il a tiré de je ne sais quelle sentine. Dans un tel état de choses, je me suis désisté, préférant l'honorable profession que j'exerce à une position dans laquelle il suffit d'avoir de bonnes intentions pour devenir le but des grossièretés et des indignités les plus viles. Je prie M. d'Haubessaert de recevoir la nouvelle assurance de ma parfaite considération. Dupuytren. »

A M^{me} de Marbouty, une de ses compatriotes dont le mari avait lutté pour lui, il dit : « Me voilà donc rendu aux soins qui ont rempli ma vie. Ils n'ont pas l'éclat de ceux que j'ai un moment ambitionnés, mais ils n'ont pas été, ils ne seront peut-être pas sans utilité. L'espérance de trouver une tribune d'où je puisse faire entendre ma voix au pays et d'où je puisse faire connaître ce que mon cœur renferme d'amour et de dévouement pour lui m'avait, je l'avouerai, séduit pendant quelques jours. J'avais oublié que cette tribune où mes vœux tendaient, est bien voisine de la Roche Tarpéienne ; j'avais oublié qu'il vaut mieux être le premier dans un village que le second à Rome. Maintenant je suis bien désabusé des grandeurs et des vanités de ce monde. Je rends grâce à mes compatriotes de la leçon qu'ils m'ont donnée et je vais terminer dans les douceurs du travail une carrière que j'ai été prêt à leur sacrifier. » Le 11 décembre 1831 il exhale encore sa rancœur contre ses compatriotes : « Je ne devais pas m'attendre à être aussi grossièrement injurié que je l'ai été dans mon pays natal » et plus loin : « Voilà donc détruits à jamais les liens qui m'unissaient à mon pays, à ce pays que j'aimais encore qu'il ne m'ait jamais donné la plus légère marque d'intérêt. » Il eut sans doute une petite satisfaction d'amour-propre quand, peu de temps après cet échec si cui-

sant, son heureux rival fut remplacé à la Chambre par un personnage moins obscur, Saint-Marc-Girardin.

Cette aventure n'avait pas été sans avoir eu un retentissement sur sa santé. D'ailleurs, depuis quelques temps, il ressentait des petits signes d'affaiblissement. En juin 1825 il avait fait nommer, comme chirurgiens en second à l'Hôtel-Dieu, ses élèves Breschet et Sanson et en 1829, bien que continuant à tout surveiller, il leur avait abandonné les salles Saint-Paul et Saint-Bernard : il avait également retardé d'une heure le commencement de sa leçon clinique. Ses élèves avaient interprété ce double geste comme un signe manifeste de fatigue. Pourtant pendant quelques mois il publia un peu plus qu'il n'avait coutume de le faire : il devint même rédacteur du *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques* pour lequel il écrivit les articles Abcès et Anus.

Mais il ne pensait sans doute à se reposer vraiment que le jour où sa santé ne lui permettrait plus de résister. Il fit à Londres un voyage qui fut un triomphe. Il rendit visite à son confrère Astley Cooper dans la maison de campagne où ce dernier s'était retiré depuis qu'il n'exerçait plus la chirurgie. Il admira les arbres du parc.

« Oui, dit Cooper, ils sont fort beaux. Tous les matins, je les examine pour voir celui où je me pendrai. A Londres, je serais mort de fatigue : ici, je mourrai d'ennui.

— A votre place, je retournerais à Londres, répliqua Dupuytren. »

Cooper d'ailleurs retourna à Londres : il reprit son métier et le continua jusqu'à sa mort. Son collègue français fut très impressionné par cette conversation. Après qu'il eut connu cette détermination il ne cessa de répéter : « J'exercerai ma profession jusqu'à la fin ; quand je ne pourrai plus visiter mes malades je me ferai porter près d'eux », alors qu'il avait annoncé, quelques années plus tôt qu'il était décidé à se retirer à 60 ans, afin de laisser sa place à une jeunesse impatiente.

Mais depuis trente ans il demandait à son organisme des efforts continuels, auxquels beaucoup n'auraient pu résister. Au cours de l'année 1833 les premiers signes de fatigue allaient se manifester. Le 29 janvier, un crime eut lieu dans la maison, 2, rue Joubert, où habitait M^{me} Dupuytren, séparée depuis plusieurs années de son mari. Le public connu, à cette occasion, ses infortunes conjugales. Il en ressentit une impression très pénible qui parut altérer profondément sa santé. On le vit décliner physiquement et moralement, acquérir de l'embonpoint qui gêna ses mouvements et sa physionomie perdit de sa vivacité. Le 16 novembre, au matin, allant à l'Hôtel-Dieu à pied, comme à l'ordinaire, il éprouva en traversant le Pont-Neuf, un léger étourdissement. Il fit néanmoins sa visite, mais durant sa leçon clinique il reconnut les signes d'une paralysie faciale droite. Son amour-propre fut le plus fort ; il voulut n'en rien laisser paraître devant son auditoire et il continua son cours en soutenant de sa main la joue paralysée. De retour chez lui, il diagnostiqua une apoplexie, craignit que la paralysie atteignît les membres supérieurs et inférieurs et se fit saigner. Tous ces symptômes s'atténuèrent en quelques jours. Cependant il comprit qu'il devait se reposer et, sur les conseils de ses élèves, au printemps 1834, complètement rétabli, il décida d'aller accomplir un voyage en Italie. Il avait fallu une alerte aussi vive pour que depuis le début de sa carrière, il consentît à prendre des vacances prolongées. Son voyage dans la Péninsule fut un long triomphe. Partout il fut reçu comme un prince de la chirurgie. A Naples, à la demande du chirurgien en chef de l'hôpital, il fit, devant un nombreux public deux opérations de la taille et une leçon sur la lithomie. Il obtint un brillant succès.

Mais il n'était pas fait pour ce rôle de touriste : en arrivant à Rome, il pensait déjà au retour. Il rencontra Esquirol, qui séjournait dans la Ville Eternelle et lui fit part de son intention de rentrer à Paris.

« Qui vous presse ? lui demanda Esquirol.

— Je songe à l'Hôtel-Dieu.

— Vous l'avez laissé dans d'habiles mains.

— Oui, répliqua Dupuytren, mais mon devoir ! »

Il lui était pénible de penser que l'on pouvait se passer de lui ou qu'un autre soit capable de se tailler, dans son propre service et dans sa propre chaire, une place prépondérante. Il revint et reprit ses fonctions essayant d'en assumer les charges comme par le passé ; mais le ressort était cassé.

Siégeant un jour comme juge à un concours à la Faculté, il ressentit les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Il était atteint d'une pleurésie droite avec épanchement, que l'on essaya de traiter de bien curieuse façon, par des bains de mer au Tréport. Comme on se l'imagine, le résultat fut désastreux. Bientôt les accès de suffocation devinrent assez rapprochés et des coliques néphrétiques vinrent compliquer un état déjà désespéré. Il était soigné par Husson, Bourdois, Broussais, Bouillaud, et le fidèle Cruveilhier. Pendant six mois il lutta avec une énergie farouche. Cet homme, dont on était presque unanime à admirer la précision du diagnostic, n'était pas parvenu à juger exactement son propre état. Quand il dut abandonner tout espoir, il montra une résignation vraiment remarquable. Bouillaud, qui lui témoigna un grand dévouement, raconte que « jamais il ne prononça la moindre faiblesse. Pendant une agonie de huit jours il est ainsi resté le maître de lui-même... Chaque instant de sa vie était pour ceux qui l'approchaient une sorte de miracle. Il semblait que la mort hésitât à frapper une si grande victime et à détruire une organisation que la nature a si fortement trempée... Ainsi chez Dupuytren les facultés intellectuelles ont survécu à toutes les autres et bien que trois fois sillonné par la foudre apoplectique, son robuste et vaste cerveau a vraiment été l'*ultimum moriens* ».

Douze jours avant sa mort ses médecins lui avaient proposé, sans grande chance de succès, l'opération de l'empyème. Il

accepta et choisit comme chirurgien son élève Sanson. Mais au dernier moment, exprimant sa lassitude, il refusa en s'écriant : « Que ferais-je de la vie ? La coupe en a été si amère pour moi. » Il avait connu toutes les gloires, avait contenté sa vanité et son ambition, accumulé titres, distinctions, fortune. Mais il était seul, vivait séparé de sa femme, ayant marié sa fille unique, comptant des admirateurs sans aucun ami véritable. Peu d'hommes avaient été aussi vantés et aussi décriés. Et puis il se sentait diminué ; redoutant de voir son activité cérébrale amoindrie, peut-être eut-il peur qu'un autre ne lui réserve un jour le même sort que celui qu'il avait fait subir à Pelletan.

Il prit alors ses dernières dispositions : il dicta ses dernières volontés et tint à remplir ses devoirs religieux. « Quoiqu'en puissent dire les indévôts, expliqua-t-il, je veux mourir dans le sein d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée mais à laquelle j'ai toujours cru. » Il aurait fait écrire par un de ses familiers à M..., curé de la paroisse de X..., près de Nemours :

Mon cher abbé,

« Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite ; peut-être arriverez-vous trop tard.

Votre ami,
DUPUYTREN.

Cet abbé lui était redevable d'une guérison et l'avait étonné par sa résistance physique et morale, son abnégation et son mépris de la mort. Il répondit à cet appel et resta longtemps auprès du moribond. Le lendemain on faisait appeler l'Archevêque de Paris.

Après un dernier adieu à sa fille et à son gendre, le comte de Beaumont, Dupuytren mourut le 8 février 1835, à 4 heures du matin, âgé de 57 ans : les premières atteintes de la maladie dataient de quinze mois. La veille de sa mort, il s'était fait

lire le journal voulant « apporter là-haut des nouvelles de ce monde ».

Ses obsèques furent grandioses, dignes de sa réputation et de sa renommée. « Depuis la mort de ce Bichat, de l'avènement duquel date une nouvelle ère médicale et dont celui que nous pleurons fut l'ami (*sic*), jamais le monde médical ne fut affligé d'un tel deuil » (Bouillaud).

Des notabilités de tout genre, les membres des sociétés savantes dont il faisait partie, les professeurs à la Faculté, les députations de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, ses élèves et ses admirateurs, une foule de confrères, se réunirent auprès de la maison qu'il habitait. L'affluence ne put tenir dans l'Église Saint-Eustache. Les étudiants portèrent le corps de leur Maître du chœur de l'Église au char funèbre qu'ils traînèrent à bras jusqu'au Père-Lachaise. Au cours de ce trajet des ouvriers reconnaissants des soins qu'il leur avait donnés, prirent le cercueil sur leurs épaules et le portèrent sur un certain parcours. Depuis le matin il tombait une pluie mêlée de neige et pourtant bien des gens attendaient sur le chemin que devait suivre le cortège pour dire au grand chirurgien un dernier adieu. Parmi eux se trouvait le cocher de fiacre qui avait été le premier à qui il avait pratiqué la résection de la mâchoire inférieure et qui ne put retenir ses larmes en voyant passer la dépouille de son bienfaiteur.

Sur la tombe, des discours furent prononcés par Orfila et Bouillaud au nom de la Faculté de Médecine, par le baron Dominique Larrey au nom de l'Institut, par Pariset au nom de l'Académie de Médecine, par Royer-Collard et Teissier au nom des anciens élèves de l'Hôtel-Dieu.

Conformément à sa volonté, l'autopsie de Dupuytren avait été pratiquée le 9 février à 11 heures du matin par les internes de l'Hôtel-Dieu : Rufz et Teissier, sous les yeux de Broussais, Cruveilhier, Husson et Bouillaud. Ce dernier fut chargé de rédiger un procès-verbal où les différents organes et les

lésions constatées furent décrits avec le plus de soin. Nous allons en reproduire quelques passages :

« *Habitude extérieure* : corps d'un homme fortement et régulièrement constitué, présentant une infiltration des membres inférieurs, du scrotum, de la partie inférieure des parois abdominales, en état de décomposition débutante, le visage est amaigri, conserve l'expression de calme sévère qui existait avant la mort. »

« *Cavité thoracique et organes circulatoires et respiratoires* : un trois-quart ayant été plongé dans le côté droit de la poitrine il s'en est écoulé quatre pintes environ d'une sérosité trouble, assez semblable à du petit-lait non clarifié, d'un aspect un peu sale ». A gauche on trouva une demi-pinte seulement de sérosité transparente. « Cœur vigoureux, sensiblement hypertrophié, mais bien conformé et bien proportionné, et entouré d'une grande quantité de graisse. »

Cavité abdominale, organes digestifs et annexes : rien de bien particulier, cependant le foie est un peu moins volumineux que normalement, la rate, par contre, est légèrement plus grosse. Le rein gauche est un tiers plus petit que d'habitude. Les deux reins contiennent des petits graviers.

Cavité du crâne et du cerveau ; circonférence de la tête : 58 centimètres. Le front est vaste et élevé. « La voûte du crâne ayant été enlevée au moyen d'un trait de scie, on a vu que l'épaisseur des os qui la forment était très médiocre. On a constaté de plus un défaut de symétrie qui consiste en ce que la moitié gauche est plus large et plus profonde en arrière que la moitié droite tandis qu'en avant, mais dans une moindre proportion, la moitié droite est plus développée que la gauche, de telle sorte qu'en réalité, la moitié gauche est plus ample que la droite ». « Les circonvolutions mises à nu par suite de l'ablation de la voûte du crâne, sont uniformément développées, nombreuses, pressées les unes contre les autres, sans offrir d'ailleurs, aucune en particulier, un volume extraordinaire. (On interrompt l'examen du cer-

veau pour le faire mouler.) ». « Le cerveau, le cervelet, la protubérance annulaire et la moelle pèsent ensemble 2 livres, 14 onces. » On trouve deux foyers apoplectiques à droite, un au centre de la couche optique « gros comme un grain de chènevis », un autre dans le corps trié comparable à « une excavation pouvant contenir une aveline ». Dans le corps strié gauche, au même endroit qu'à droite, existait une autre excavation apoplectique de même volume.

D'après Reveillé-Parise, « les phrénologistes découvrirent à l'inspection du crâne l'organe de la destructivité, organe qui l'aurait porté à se faire chirurgien afin de voir couler le sang plus souvent ». Cette interprétation se dispense de tout commentaire.

Dupuytren avait gagné des sommes énormes avec ses opérations. Le baron James de Rothschild, qui avait été l'un de ses premiers clients et à qui il avait soigné et guéri une plaie assez grave à la tête due à une chute de tilbury, avait toujours été pour lui un excellent conseiller en matière financière. Il l'avait associé, paraît-il, parfois même à son insu, à la plupart des emprunts politiques que divers gouvernements l'avaient chargé de négocier depuis 1814. En 1822, lors de la dissolution de la Faculté, il avait cent mille livres de rentes inscrites au Grand Livre. Il possédait en plus une maison située, rue de Richelieu, et une maison de campagne à Coubevoie où il se plaisait à donner des dîners somptueux à des convives choisis parmi l'aristocratie. Quelque temps avant sa mort, on lui avait offert 900.000 francs de cette propriété pour y établir un entrepôt de vins.

A en croire certains, sa fortune, à la fin de sa vie, se serait élevée à 7 millions, chiffre presque incroyable pour l'époque. La plupart de ses biographes lui ont attribué le chiffre plus vraisemblable de 4 millions.

Avant de mourir il rédigea son testament dont voici quelques passages ; « Je suis né en 1777 et je n'ai encore que 57 ans. Cependant les maux dont je souffre, maux qui ne

tiennent à aucun excès si ce n'est de travail, me font sentir la nécessité de disposer, en ce moment, de tout ce qui m'appartient. Tout ce que je vais léguer est le fruit de mon travail auquel ne s'est jamais mêlée aucune médication blâmable qui doive faire naître d'autres idées que celles de la puissance de l'ordre et du travail sans parcimonie. Je recommande ces idées à mes chers enfants, le comte de Beaumont et à ma chère petite Adeline Dupuytren, et aux enfants émanés ou à émaner d'eux, car l'ordre et le travail sont une bien grande puissance. »

A sa fille unique, Geneviève-Adélaïde, née à Paris le 16 août 1811, et mariée depuis le 19 mai 1832 à Louis-Napoléon de la Bonninière, comte de Beaumont, Pair de France, qui avait eut à choisir comme dot entre un million ou 50.000 francs de revenu, il lègue 2.000.000 à prélever sur sa succession en lui conseillant d'acheter des terres. Comme elle a des enfants, il lui recommande en outre de ne dépenser qu'une moitié de ses revenus et de placer l'autre moitié.

A son neveu, M. Pignier, il lègue sa bibliothèque et à son élève, le docteur Marx, ses instruments, ses manuscrits, ses lettres et le soin de terminer et d'éditer son ouvrage inachevé sur la taille. En outre, sur un lambeau de papier il lui laisse 40.000 francs. M^{me} de Beaumont fit appeler Marx et lui dit que cette somme était indigne de son père et de lui ; à n'en pas douter c'était 400.000 francs qu'il désirait lui donner Marx fut abasourdi : il refusa l'argent mais réclama le lambeau comme autographe de son maître.

A la ville de Pierre-Buffière il donne 500.000 francs pour la construction d'une fontaine qui doit porter le nom de Fontaine Adeline : son cousin Dupuytren, chirurgien au pays natal, reçoit 500 francs de rente pour veiller à son entretien.

Il lègue 200.000 francs à la Faculté pour la fondation d'une chaire d'anatomie pathologique dont le premier titulaire devrait être Cruveilhier. Nous reviendrons sur ce point particulier du testament.

Enfin il lègue son « corps à MM. Broussais et Cruveilhier pour qu'ils en fassent l'autopsie s'ils le jugent convenable ».

Il termine : « je ne saurais offrir à M. de Rothschild quelque chose qui put le flatter si ce n'est une preuve de confiance : en conséquence je le délègue mon exécuteur testamentaire ».

En outre le bruit courut en 1835 que plusieurs autres sommes avaient été destinées à diverses fondations et en particulier à la création d'un établissement où seraient recueillis douze vieux chirurgiens âgés, infirmes et sans fortune ; 300.000 francs auraient été alloués à la construction et à l'organisation de cet asile. On ignore quelle fut le point de départ de cette légende.

En octobre 1834 le doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Orfila était consulté par Dupuytren qui désirait léguer 200.000 francs afin de créer une chaire d'anatomie pathologique interne et externe. Il tenait à ce que le nouveau professeur ait une situation en tout point comparable à celle de ses collègues et à ce qu'il touche le même traitement. Il voulait avoir la certitude que ses desseins soient ponctuellement réalisés de manière à prendre ses dispositions de façon suffisamment claire et précise pour que cette clause n'attire après sa mort, aucun ennui ni aucun embarras à ses héritiers, lesquels approuvaient d'ailleurs hautement ce projet. Orfila répondit alors : « Votre legs sera plus utile à l'enseignement et le plus honorable pour votre famille si vous déclarez que vous léguerez à la Faculté les 200.000 francs pour l'établissement d'un Museum d'anatomie pathologique, à la condition expresse que le Ministre et le Conseil Royal de l'Université, en acceptant le legs, consentent à créer une chaire pour l'enseignement de cette science. Ce Museum portera votre nom et la postérité la plus reculée ne pourra plus oublier votre bienfait. » Au début, cette suggestion ne sembla pas lui plaire mais il revint sur cette idée première et dit un jour au Doyen : « Si je suis assez heureux pour guérir, avant un an vous aurez

la chaire et le musée ; si je succombe je compte sur vous. » Il n'eut pas la possibilité d'arranger définitivement cette clause mais quelques jours avant sa mort il murmura d'une voix éteinte : « Recommandez à M. Orfila l'établissement du Museum. » En juin 1835 les héritiers de Dupuytren annoncèrent au Doyen qu'il pouvait remplir les formalités nécessaires pour entrer en possession du legs. Le 20 juillet de la même année les fonds lui étaient versés. M^{me} de Beaumont avait eu la générosité d'acquitter les frais de mutation. D'après le testament, l'Université n'était tenue qu'à créer une chaire ; mais, à la suite d'une décision du Conseil d'État, de deux ordonnances du Roi, et d'une décision du Ministre et du Conseil Royal de l'Instruction Publique, on accordait les fonds nécessaires à la création du musée. Il fut installé dans l'ancien réfectoire du couvent des Cordeliers. On y transporta les pièces que Dupuytren avait réunies à l'Hôtel-Dieu. Orfila et Cruveilhier aidèrent eux-mêmes à son aménagement. Le jour de l'inauguration, le 2 novembre 1835, tout était en place. Ce jour-là tous les praticiens célèbres étaient présents. On remarquait le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, le médecin du Roi, MM. Marx, Gerdy, Leuret, Leroy d'Etiolles, MM. Voisin et Favret, les célèbres médecins de Vanves, MM. Biett, Poirry, Gibert, Orfila ; M. Guizot était venu dans la matinée. Ce fut Broussais qui prononça le discours d'inauguration en séance publique de la Faculté de Médecine.

Le premier titulaire de la nouvelle chaire fut Cruveilhier, conformément à la volonté expresse du défunt.

Au cours de l'année 1835 il fut procédé au remplacement de Dupuytren dans ses différentes fonctions. Roux prit sa suite dans son service de l'Hôtel-Dieu. Sanson, malgré sept compétiteurs lui succéda dans sa chaire de clinique, pour laquelle il était tout désigné. Breschet hérita de son fauteuil à l'Institut.

En septembre 1864 le préfet de la Haute-Vienne autorisa une souscription publique pour élever à Pierre-Buffière une statue en grand chirurgien ; Nélaton fut chargé de l'activer. Elle fut inaugurée le 17 octobre 1869. Le baron Hippolyte Larrey prononça le discours au nom de l'Académie des Sciences : trente-quatre ans auparavant la même assemblée avait désigné son père, le baron Dominique, pour prononcer l'éloge du même homme le jour de ses obsèques.

CHAPITRE V

L'HOMME

Trait dominant du caractère : l'ambition. — il veut être le premier et pour cela il sacrifie son repos, sa santé et même son orgueil ; il est capable pour y parvenir d'ingratitude et de bassesse. — Mais il veut aussi être le seul et prend ombrage même de ses élèves. — Tout doit céder devant lui et il ne doit pas être discuté. — Il désire aussi une immense fortune. — Tout cela, il l'obtient, non sans se créer des inimitiés implacables et il finit par avoir une véritable hantise de ses ennemis. — Victime de son ambition et de son orgueil, il est au fond très malheureux. — Cependant il est capable de beaux sentiments : générosité, dévouement à toute épreuve envers ses malades et envers les siens.

Telle fut la vie du Baron Dupuytren, dont le trait dominant du caractère fut une ambition sans limites. Cette ambition se fait jour dès ses jeunes années, et Réveillé-Parise explique assez bien cet état d'âme : « Quand la jeunesse eut développé toutes ses facultés, il se montra tel qu'il était, c'est-à-dire un homme fait pour dominer, dans quelque carrière que ce soit. Avec un sens moral exquis et sûr, un esprit logique, lumineux, hardi, une pénétration vive, une de ces volontés inébranlables qui conçoivent et qui étirent, pour ainsi dire, l'impossible une trempe d'âme vigoureuse, habituée de bonne heure à lutter contre l'obstacle », et plus loin « on vit poindre ce moi hautain, dominant de si haut toutes ses actions, toutes ses

pensées : sa supériorité lui paraissait déjà léonine et malheur à l'imprudent qui osait la lui contester ».

Dès qu'il eut été décidé qu'il deviendrait chirurgien, il n'eut qu'une préoccupation, devenir le maître suprême dans cet art. Pour y parvenir, il se dépensa sans compter, ne ménageant, nous l'avons vu, ni son temps ni sa peine, ne prenant jamais aucun repos ni aucun plaisir à un âge où l'on a peut-être le plus besoin de se distraire. Malgré la difficulté que l'on éprouvait à faire des études suivies pendant la tourmente révolutionnaire et au milieu de la misère dans laquelle il se débattait, il travailla sans relâche et ne négligea aucune occasion de s'instruire, cherchant à s'imposer à ses maîtres par sa valeur et par les services qu'il était susceptible de leur rendre. Toute sa vie, il allait soutenir cet effort acharné, aidé par une robuste constitution et une santé à toute épreuve. Mais pour arriver à cette suprématie vers laquelle il aspire, il ne se contente pas de mettre à profit sa volonté et sa puissance de travail, sa vigueur physique, sa remarquable intelligence, il sacrifie ses convictions et même son orgueil. Ses convictions religieuses ? nous les avons vues sacrifiées à la Cour de Charles X, pour plaire à la Congrégation et pour assurer sa haute situation. Ses convictions politiques ? Bien peu de gens, il est vrai, conservent dans l'âge mûr les idées de leur jeunesse et il est difficile de reprocher à Dupuytren d'être devenu royaliste après avoir été républicain ; mais il serait peut-être devenu libéral, après avoir été si farouchement légitimiste, s'il avait eu quelques espoirs d'obtenir, de la part de Louis-Philippe ou de son gouvernement, une récompense quelconque à son ralliement.

Son orgueil incommensurable lui fit désirer toutes les honneurs et toutes les dignités. Pour arriver à ses fins, son esprit fier et hautain devenait souple quand il fallait l'être. Il était capable de calculer et de prévoir la valeur de toutes ses paroles, de tous ses gestes, grâce à une attention cons-

tante. Il possédait ce talent de pouvoir se métamorphoser pour le besoin de ses intérêts. Suivant les circonstances, lui qui était d'ordinaire distant, savait devenir aimable et insinuant, ne négligeant aucuns des moyens qui pouvaient lui permettre d'atteindre le but qu'il s'était assigné. C'est pour cette raison que Lisfranc l'appelait « le Brutus sollicitateur » et disait que « sous une enveloppe de sanglier, il portait parfois un cœur de chien couchant ».

Il fut ainsi capable de bien des bassesses. Comment qualifier autrement cette attitude du chirurgien-adjoint, postulant au poste de chirurgien-chef, qui ne peut obtenir cette place qu'en se débarrassant de son maître à qui il doit cependant une certaine reconnaissance ? Pour ce faire, il n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour lui rendre la place intenable et, trouvant que ce moyen n'est pas assez expéditif, il le fait destituer après l'avoir dénoncé et en quelque sorte trahi. C'est à cet homme qu'il va ensuite demander son avis au moment où Percy laissa vacant son fauteuil de l'Académie des Sciences ; démarche offensante à la fois pour sa dignité personnelle et pour l'honnêteté de son ancien chef dont il cherche à acheter la conscience. Cette protection lui échappant, il lui fallut trouver un autre moyen pour s'assurer les suffrages. Peu de temps avant l'élection, il fait communiquer par Cuvier, en comité secret, une lettre du Roi exprimant le désir, c'est-à-dire presque l'ordre, de le voir appelé à recueillir cette succession.

N'est-ce pas de la basse flatterie que de faire paraître dans le *Moniteur*, en 1824, un pompeux éloge d'une « triste production échappée à la vieillesse de Portal, en signant en toutes lettres : Baron Dupuytren ». (Malgaigne). Mais Portal, comme premier médecin de S. M., était chargé des présentations et il fallait savoir se ménager ses bonnes grâces afin d'obtenir plus rapidement la place de premier chirurgien du Roi.

Aidé de par tels procédés, il parvient à occuper une situa-

tion prépondérante et pourtant ce n'est pas encore suffisant. Il ne veut pas être menacé dans sa suprématie. Jeune encore il élimina bien des rivaux et en particulier Delpech qui allait conquérir une célébrité méritée à Montpellier. Il avait eu raison de se méfier de sa valeur, car à Paris il serait sans doute devenu une des illustrations chirurgicales les plus marquantes de la Restauration, et l'astre de Dupuytren aurait risqué de pâlir devant le sien.

Sa jalousie fut telle qu'il prit ombrage même de ses élèves. En 1816, étant depuis peu chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu, eut lieu un concours pour la place de chirurgien en second. Marjolin eut à lutter contre Béclard et fut nommé.

Marjolin connaissait déjà Dupuytren. Il avait été son élève et son prosecteur, ce dernier lui ayant confié la direction de son amphithéâtre à l'époque de ses premiers succès à l'École pratique. Plus tard il avait été son collègue à la Société Anatomique, et son rival au concours qui avait eu lieu après la mort de Sabatier. C'était un homme affable, loyal, de rapports agréables. Mais il commençait à acquérir une célébrité justifiée et une belle fortune. Il pourrait, comme adjoint trop faire parler de lui et en termes si élogieux, que le prestige du maître risquerait d'en souffrir. Aussi, au lieu de l'accueil cordial et bienveillant qu'il était en droit d'espérer, il trouva une froideur calculée. Le premier jour de son entrée à l'Hôtel-Dieu, il était confondu parmi les élèves qui attendaient Dupuytren. En arrivant, celui-ci lui dit sans lui tendre la main : « Monsieur, prenez un tablier et suivez la visite ». Il ajouta : « Vous avez été désigné pour me remplacer quand je m'absenterai et quand je serai malade. Je vous préviens que je ne m'absente jamais et que je ne suis jamais malade ». Le rôle qui lui était dévolu était ainsi tout à fait secondaire. « Nous étions trois chirurgiens assemblés pour voir un malade atteint de fistule ombilicale congénitale, rapporte-t-il, mais Dupuytren avait déjà donné son avis. Il avait tout prévu, tout deviné, il ne nous restait

vraiment rien à faire. » Il sut pourtant garder sa dignité et éviter les conflits. En 1825, il obtint du Conseil d'administration des hospices un service à l'hôpital Beaujon, préférant se retirer plutôt que d'être constamment exposé au dédain de son supérieur. Plus tard il répétait, malgré les vexations dont, il avait été l'objet : « Dupuytren a été mon maître et j'ai la conscience de n'avoir jamais manqué au respect que je lui dois. » C'était vrai, il ne se rangea pas, au cours de sa carrière, parmi ses ennemis et ne chercha pas à lui nuire.

Avec Lisfranc, les choses allèrent tout autrement. Après avoir commencé ses études à Lyon, il était venu à Paris et avait été l'élève de Dupuytren qui, en 1813, lui avait fait faire sa thèse sur la résection du maxillaire inférieur qu'il venait de pratiquer avec succès l'année précédente. En 1824, paraissait la seconde édition du traité de médecine opératoire de Sabatier, revu par Dupuytren. Ce dernier y critiquait certains procédés et revendiquait l'un d'entre eux comme en étant l'auteur. Lisfranc, qui venait d'étudier ces procédés avec une minutie et une précision incomparables, protesta mais, cette fois-ci les choses n'allèrent pas plus loin. En 1825, étant candidat à la place de chirurgien chef de l'hôpital de la Pitié, il apprit que son ancien maître avait exposé aux membres du Conseil des hôpitaux certaines critiques afin, disait-il, d'empêcher qu'un service aussi important soit attribué à un homme aussi peu compétent, mais désirant secrètement faire de cet établissement une annexe de l'Hôtel-Dieu. Lisfranc furieux, avec justes raisons, réussit à rétablir les faits et les textes falsifiés ; cet incident fut loin de lui faire du tort car il fut nommé à la presque unanimité des suffrages, 11 voix sur 13 votants. De ce jour, il déclara une guerre acharnée à Dupuytren. Son caractère envieux et agressif le poussait naturellement à couvrir d'injures tous les professeurs de l'École de Médecine, qui ne l'avaient d'ailleurs jamais eu en bien grande sympathie. Dupuytren fut particulièrement visé et était appelé ouvertement le

« brigand du bord de l'eau ». « Je me sens fort, disait Lisfranc, mais j'ai un principe qui double ma force. Quand je me bats, je n'ai pas peur de faire mal. » Ses attaques finirent par atteindre une grossièreté et une violence inimaginables.

Aux côtés de Dupuytren, Cruveilhier fait figure d'élève fidèle et favorisé. Pourtant les rapports entre les deux hommes ne furent pas toujours empreints de cordialité et à certains moments on fut bien près d'une rupture. Dupuytren lui avait suggéré pour sa thèse l'idée de faire une synthèse des données, alors connues, de l'anatomie pathologique. Cruveilhier s'acquitta fort bien de cette mission et écrivit un ouvrage remarquable en deux volumes. Son maître, malgré une dédicace très flatteuse, ne put modérer sa jalousie et, pour ne pas être en reste, annonça la parution de son fameux traité attendu depuis 1805. Pendant deux ans il empêcha pour ce motif la mise en vente du livre de Cruveilhier. Quand ce dernier fonda la nouvelle Société Anatomique, Dupuytren en conçut un assez gros dépit puis tout s'apaisa. Cruveilhier sut être un admirateur si fervent et si fidèle qu'il réussit à désarmer son maître.

Nous nous sommes attardés volontairement sur ces rapports entre le chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu et ses jeunes confrères. Peut-on citer beaucoup de « patrons » ayant été animés de cette susceptibilité jalouse, de cet égoïsme féroce envers leurs élèves ? Un de leur plus beaux rôles au contraire semble être de découvrir de protéger les jeunes talents. Mais Dupuytren craignait de créer ainsi autour de lui des rivaux qui auraient pu devenir un jour dangereux pour sa renommée. Sur la fin de sa carrière, se sentant fatigué, il lâcha davantage la bride à ses deux collaborateurs, Sanson et Breschet. Très différents l'un de l'autre le premier, qui avait été son externe en 1805 et son interne en 1807, savait rester indépendant et plein de dignité, alors que le second cédait toujours, sur tous les sujets. En voici un exemple : un jour Dupuytren cherche un calcul vésical chez un enfant.

Il place le cathéter et après quelques tâtonnements annonce qu'il sent la pierre.

« Voyez, M. Sanson, sentez-vous le calcul ?

— Je ne sens rien, dit Sanson. »

Dupuytren fait signe à Breschet qui à son tour prend le cathéter et ne sent rien non plus.

« Comment dit Dupuytren, vous ne sentez rien, mais voyez donc ?

Breschet examine à nouveau et se ravise :

— Pardon, je viens de sentir la pierre ».

Craintif devant son chef, il : avait vraiment cru la sentir.

Chose extraordinaire, en face de deux caractères aussi opposés, les préférences de Dupuytren allèrent à Sanson, qu'il poussa de toutes manières et qu'il désigna pour l'opérer un peu avant sa mort. Breschet se morfondait avec « une chétive clientèle de deux à trois mille francs » (Malgaigne) et ne fut même pas appelé à son chevet.

Mais, dans toute sa carrière, ce fut la seule fois qu'il toléra une certaine résistance. « Vers 1814, il avait fait un voyage dans le Midi accompagné d'un jeune médecin, son élève et depuis son collègue. A son retour le bruit courut qu'il avait trouvé les malades peu empressés, les consultations peu nombreuses. Il s'inquiète, il recherche, il découvre que ce bruit a été semé par un de ses ennemis. Il prend à part son jeune compagnon et lui signifie que s'il n'oblige le calomniateur à se rétracter, il le tiendra pour complice. La rétraction fut obtenue, mais au prix d'un cartel, et Dupuytren ne trouva pas payée trop chèrement cette satisfaction à sa vanité (1) ».

Cette obéissance absolue, il l'exigeait aussi de la part de ses malades et n'admettait pas que l'on puisse demander l'avis d'un autre chirurgien, ce qui à ses yeux constituait une injure. Il soignait une jeune femme qui un jour alla

(1) MALGAIGNE, *Notice sur Dupuytren*.

Paul Ganière.

consulter un confrère. Il cessa de la voir, et après bien des supplications il répondit : « Puisque vous avez fait confiance dans cette personne, permettez-moi, madame, d'aller moi-même lui rendre compte de votre état. »

Voici également une lettre adressée à Mademoiselle Bourgoing, sociétaire de la Comédie française, le 16 avril 1821, et qui dénote bien cette mentalité.

« Vous avez bien de l'esprit Mademoiselle, vous en avez presque autant que de talent et de beauté, mais vous ne sauriez pourtant justifier votre passage dans le camp ennemi, après avoir été comblée par moi de preuves d'intérêt et de dévouement.

« Ces changements font, dit-on, les délices de vous autres, belles dames ; ils me désolent moi et détruisent, quoique je fasse, le tendre mais respectueux intérêt sans lequel un médecin n'est guère, suivant moi, qu'une machine à ordonnances.

« Réfléchissez donc Mademoiselle si vous voulez les soins d'une machine à ordonnances ou ceux d'un homme affectueux et dévoué.

« Je ne pense pas que les premiers vous conviennent et je ne puis vous accorder les seconds qu'autant que vous aurez en moi une entière confiance.

« Agréez, Mademoiselle, l'assurance de tous les sentiments que je vous dois.

DUPUYTREN. »

Cette lettre constitue un véritable ultimatum.

Cette suprématie, cette prépondérance qu'il a acquises en s'aidant de tous les moyens, ne lui suffisent pas. Non seulement il veut être le plus grand de tous les chirurgiens, celui qui domine tous les autres, mais il veut être le plus riche. Il fut insatiable. Après avoir été reçu princièrément à Londres par Astley Cooper, qui possédait, disait-on

douze millions, il revint consterné et n'eut plus qu'une idée, le rattraper. Ce besoin d'amasser se manifesta surtout sur la fin de sa vie. « Je n'ai que quatre millions, disait-il, à ceux qui lui conseillaient le repos, j'ai encore besoin de travailler. » Au cours de son voyage en Italie, il écrivit à un de ses amis qu'il lui fallait travailler quelques années encore, afin de « se créer un petit bien-être ».

Le prix de ses honoraires était très variable. En 1809, en qualité d'élève de Boyer, il alla opérer à Bruxelles M. de la Tour du Pin, à qui il enleva un ganglion gros comme un pois. L'opération, jugée par lui difficile, dura vingt minutes. Il toucha cent louis et les frais de poste de son voyage. De plus, M^{me} de la Tour du Pin lui donna un voile pour M^{lle} Boyer. On sait que le mariage ne se fit pas, mais il garda, paraît-il, le cadeau. Bourdon raconte qu'il demanda mille francs pour une opération à un anglais qui avait l'intention de lui en donner deux mille cinq cents : c'était là un assez joli chiffre pour l'époque.

Mais s'il était exigeant avec les riches, il savait être très accommodant avec les gens moins fortunés. Il soignait un clerc de notaire à qui une balle avait traversé la poitrine. « Je me conformerai à ce que l'on me donnera, dit-il, à beaucoup comme peu, à rien comme à beaucoup. »

D'ailleurs cette fortune lui servit peu à lui-même, car il menait une vie assez simple. Il demeurait 4 Place du Petit-Bourbon ou Place du Louvre, au premier étage d'une maison située tout près de la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois, en face de la Colonnade, et faisant l'angle avec les quais. Il possédait équipage et trois chevaux, ce qui ne l'empêchait pas de prendre un cabriolet de place, et même de manquer de monnaie pour payer sa course. Sa domesticité comprenait un cocher, un valet de chambre, une bonne et une cuisinière ; il était très bon avec eux et ne changeait que très rarement de personnel. Ses diners étaient composés de quatre plats, servis sans apparat ; les vins étaient ex-

cellents. Quant à son déjeuner, nous avons vu en quoi il consistait ; le docteur Meunier affirme que pendant dix ans il n'en fit pas d'autre que celui que constituait le petit pain qu'il grignottait en quittant l'Hôtel-Dieu. Au cours de l'occupation de Paris par les Alliés, il reçut à sa table des généraux et des hauts personnages étrangers sans rien changer à ses habitudes. Son seul luxe semble avoir été les somptueuses réceptions qu'il aimait à donner dans sa maison de Courbevoie.

On comprend aisément que pour arriver à cette situation incomparable il se soit créé des ennemis implacables, autant par ses procédés qui ne furent pas toujours honorables, que par ses prétentions à une domination exclusive.

Lisfranc la poursuivit de sa haine jusqu'à ses derniers jours.

Percy disait de lui qu'il était le premier des chirurgiens et le dernier des hommes. Le journal de Médecine, l'*Hygie*, qu'il dirigea d'abord avec le docteur Cornet et qui fut ensuite confié au docteur Combes, publia en 1825-26-27 une série d'épigrammes dont voici quelques échantillons :

Hygie, 6 mars 1825.

« Il vient de paraître et l'on distribue gratis chez l'auteur M. Dupuytren, place du Louvre n° 4, un ouvrage pour lequel on a déployé tout le luxe de l'art typographique. C'est une notice dans laquelle sont exposés en quelques lignes le sujet et le jugement qu'on doit porter de quarante-deux titres académiques de M. le Baron Dupuytren, candidat aux places vacantes de l'Académie des Sciences. Le mérite de ces titres est tellement patent qu'on assure qu'ils ne réuniront qu'une voix ».

Hygie, 17 septembre 1826.

« Un convoi passait devant les fenêtres du docteur D...

et c'était un de ses malades. « Docteur, lui dit quelqu'un, regardez passez vos œuvres reliées en sapin ».

« Pourquoi saluez-vous toujours le docteur D... ? demandait-on au sonneur d'une de nos paroisses. « Ah ! monsieur, répondit-il, il m'a valu tant de Profondis ».

Hygie, 29 octobre 1826.

« Père Dupuytren
Dirigez nos âmes
Père Dupuytren
Dirigez les bien.

Voilà ce que les malades chantent depuis quelques jours ».

Avec Dubois les rapports étaient loin d'être cordiaux ainsi que le montre cet incident. La duchesse de Berry avait un accoucheur nommé Deneux. Son premier accouchement ayant été pénible, et l'enfant étant mort, on décida pour la seconde grossesse d'adjoindre au docteur Deneux un conseil composé de MM. Dubois et Dupuytren, qui se tiendraient dans une pièce voisine au moment de la délivrance. Dupuytren refusa et fit ainsi abandonner ce projet. Ils ne manquaient jamais, l'un et l'autre, l'occasion de s'être mutuellement désagréable ; Dubois avait gagné une assez belle fortune, Dupuytren en ressentait secrètement une vive jalousie.

Mais son ennemi le plus acharné fut incontestablement Richerand. Le chevalier Richerand, eut, une carrière brillante. En 1802, il était chirurgien de l'hôpital du Nord (actuellement hôpital Saint-Louis) ; en 1806 il était nommé chirurgien-major de la Garde de Paris et en 1807 il devenait professeur à la Faculté après la mort de Lassus. C'était un homme essentiellement versatile, chantant un jour les louanges de Napoléon, le traitant ensuite de « misérable sycophante », parlant de Desault en le qualifiant de « fléau de la chirurgie » après l'avoir porté aux nues. Il en voulait à tout le monde mais surtout à Dupuytren qui opposait à ses

attaques le calme et la hauteur de son dédain. Richerand l'appelait « l'homme au cœur de glace, à l'encéphale cerclé de bronze et qui ment comme on respire ». Il le poursuivait sans cesse de ses attaques et en particulier à l'Académie de Médecine ; là les discussions atteignirent parfois une incroyable apreté ; « ces messieurs se disent de telles vérités que ceux qui les entendent les prennent pour des calomnies », ainsi parlait un membre de cette assemblée faisant allusion à ces polémiques. En 1825 il publia son « Histoire des progrès récents de la chirurgie » qui est un réquisitoire d'une rare violence contre son rival. « Si, dit-il, au nombre des chirurgiens de la capitale, un homme avait conçu le chimérique projet de se donner comme seul capable d'exercer sa profession, et voulait en obtenir le monopole : si cet homme doué de quelques talents mais supérieur surtout dans les buts de l'intrigue, après avoir éloigné ses maîtres en les abreuvant de calomnies et d'outrages, semait la division parmi ses confrères, habile à en profiter et poursuivait avec une activité infatigable l'entreprise odieuse d'écraser tout mérite naissant du poids de sa réputation usurpée : si tout élève qui l'avoue pour maître, restant par cela même irrévocablement condamné au rôle de serviteurs : s'il employait nécessairement les journaux à vanter les succès d'une pratique frauduleuse et notoirement meurtrière, votre réunion académique arracherait le masque dont se couvre ce charlatan dangereux : elle opposerait à une ambition aussi effrénée et aussi coupable la, force tôt ou tard victorieuse et toute puissante de la raison et de la vérité ». « Un homme de cette espèce existait à Paris durant la première moitié du dix-septième siècle et ses honteux succès doivent être comptés au nombre des causes de l'état misérable de la chirurgie française à cette époque. C'était Simon Pimperlle, homme très disert et consultant fameux pour traduire mot à mot les termes dans lesquels sa mémoire nous est parvenue, car on pourrait croire ces expressions inventées, pour peindre quelque

Pimperlle de notre âge. » Ce passage, extrait de la préface du livre, avait été lu à l'ouverture de la séance publique de la section de chirurgie de l'Académie Royale de Médecine en 1825. Par ironie ce fut ce même homme qui, après l'avoir traité de Tartuffe et de charlatan dangereux et l'avoir dépeint en termes aussi outrageants sous le pseudonyme transparent de Pimperlle, fut chargé de rédiger l'article « Dupuytren » de la Biographie Universelle. Au supplément du tome LXIII on lit ce passage où l'on devine une modération forcée : « Professeur disert, facile, ingénieux, doué d'une activité infatigable. Faire répéter son nom en y accolant l'épithète du premier, du grand, de l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu était sa plus grande affaire comme sa plus grande jouissance. Elle le consolait de ses infortunes conjugales, dont la publicité n'était pas pour lui sans charme ».

Entre Dupuytren, égaré par l'orgueil et Richerand, égaré par l'envie, Roux sut se créer une place honorable. Il supporta sans trop de difficultés l'autorité de Dupuytren qui lui avait barré le passage à plusieurs reprises, en 1801 d'abord pour la place de chef des travaux anatomiques, en 1812 pour la chaire de médecine opératoire, en 1825 à l'Institut. Il ne publia jamais rien contre son rival heureux mais fut loin d'être un ami. Souvenons-nous qu'il avait épousé son ancienne fiancée. Il succéda à Dupuytren à l'Hôtel-Dieu où il fut assez mal accueilli par les internes de celui-ci qui portaient le deuil récent de leur maître. Quand il entra dans la place il prononça l'éloge de Méry, de Desault, de Pelletan, mais ne dit pas un mot de son prédécesseur immédiat. Il se vengeait de la situation secondaire qu'il avait été contraint d'occuper de son vivant.

Il n'est donc pas exagéré de dire que bien peu de gens vécurent au milieu d'une telle hostilité, et furent exposés à de telles cabales et à des haines aussi farouches que le Baron Guillaume Dupuytren. Il supportait tout cela sans paraître y prêter garde, et surtout ne répondait qu'except-

tionnellement aux invectives qui lui étaient destinées ; il feignait d'opposer à tout un mépris glacial. Cependant s'il sut se contenir, ce fut pour garder sa dignité car au fond sarcasmes, railleries, épigrammes, le touchaient profondément. Quand il fut injurié et frappé en plein amphithéâtre, quand il s'entendit reprocher ses déboires conjugaux au cours d'une solennité publique, il fut loin de rester insensible et dissimula sa blessure sous un masque de fausse indifférence. A côté de son immense orgueil il possédait une force d'âme et une volonté peu communes.

Il avait été si détesté que, même après sa mort, les insultes et les critiques ne cessèrent point. Malgaigne, dont il n'avait dit que du bien, ne l'épargna en aucune occasion. En 1841 le Professeur Gerdy, dans l'éloge de Sanson, osa parler de Dupuytren en termes tels que le recueil de la Faculté refusa d'enregistrer des paroles aussi violentes. En 1869, au moment de l'inauguration de la statue de Pierre-Buflière, un professeur de l'École de Paris, dit : « S'il ne s'agit que de célébrer Dupuytren la chose n'en vaut guère la peine ; on a, croyons-nous, assez parlé de ce despote ambitieux qui a obtenu la renommée, la fortune, les honneurs, mais n'a point mérité la vraie gloire, réservée, Dieu merci, aux vrais savants ».

Comme tous se méfiaient de lui, il en vint à se méfier de tous. Ces ennemis, dont il souffrait de sentir la surveillance continuelle, il en arriva à les voir partout, parmi ses élèves ses auditeurs, les journalistes. Il les voyait se coalisant contre lui, l'espionnant, pénétrant dans son amphithéâtre, rabaisant ses succès, exagérant ses fautes et ses revers, acharnés à lui nuire en toutes circonstances. Quand un candidat au doctorat, dans sa dissertation inaugurale, gardait le silence sur ses découvertes il y devinait une attaque personnelle et pensait à la joie qui ne manqueraient pas d'en éprouver ses rivaux. Il devint un véritable présécuté. Lui, qui aimait beaucoup la chasse, qui aurait pu y trouver une distraction agréable au milieu de sa vie laborieuse et sévère, qui avait

toujours durant sa jeunesse désiré s'y livrer un jour, ne voulut jamais satisfaire cette envie car, disait-il : « si je touchais seulement un fusil, mes ennemis ne manqueraient pas de dire que je vais à la chasse tous les jours et que je néglige tout pour la chasse. » Voilà à quel degré d'obsession il était parvenu.

Comblé d'honneurs et de richesses, il fut au fond très malheureux et en quelque sorte le « Jean-Jacques Rousseau de la chirurgie » (1). Il conserva toujours dans son esprit les pénibles préoccupations de l'inquiétude. « La responsabilité, si grave qu'elle fut, de sa mission en ce monde suffisait-elle pour justifier une telle disposition, ou des chagrins méconnus n'avaient ils plutôt imprimé à son caractère difficile une mélancolie habituelle ». Ainsi s'exprime Hippolyte Larrey. Il semble, qu'atteint de la monomanie misanthropique ce fut surtout la cause de sa tristesse. « Il a eu tant à souffrir aussi, tant à lutter, qu'il ne croyait plus à rien. Il méprisait tous les hommes, et quand il mettait une croix sur le nom d'un externe, quelquefois c'était avec une sourde joie, et comme une vengeance qu'il tirait de la race humaine » (Lisfranc).

Bien que lié d'amitié avec Broussais, Biett, Double, Cruveilhier, entretenant d'assez bonnes relations avec Récamier (2), fortement attaché à Breschet et à Sanson, il n'eut personne à qui confier ses pensées douloureuses. Son dégoût de la vie s'exprima tout entier dans la phrase qu'il prononça à son lit de mort et par laquelle il rejetait toute intervention chirurgicale qui aurait peut-être prolongé ses jours.

« Tel fut Dupuytren comme homme, esclave et martyr de son ambition et de sa vanité, toujours à la poursuite de son but, toujours préoccupé de son rôle. » (Malgaigne).

(1) Louis DE LOMÉNIE, *Dupuytren*.

(2) D'après Victor Hugo (*Les Misérables*). « Dupuytren et Récamier se prenaient de querelle à l'amphithéâtre de l'École de Médecine et se menaçaient du poing à propos de la divinité de Jésus-Christ. »

« Il ne sut ni s'arrêter, ni se borner : il ne sut s'accommoder de la vie telle qu'elle est, ni avec les hommes tels qu'ils sont ». (Réveillé-Parise).

Pourtant sa générosité et son dévouement furent inlassables. Nous avons vu qu'il savait se contenter d'honoraires bien faibles quand il soignait des gens peu fortunés. Quand un malade pauvre venait chez lui, non seulement il ne lui faisait pas payer sa consultation mais lui remettait souvent de l'argent enveloppé dans l'ordonnance.

Son dévouement à ses malades de l'Hôtel-Dieu était sans bornes. Pendant trente ans, il s'acquitta avec une exactitude scrupuleuse de la tâche qu'il s'était assignée. Près de la moitié de sa journée était employée aux soins, aux opérations, à la consultation de malheureux. Un jour qu'il était appelé d'urgence au cours de sa visite auprès d'un personnage important qui le réclamait, il fit répondre qu'il ne pouvait rien distraire du temps qu'il consacrait aux nécessiteux ; il envoya un de ses élèves et ne se dérangea lui-même que lorsqu'il eut terminé son service. Un malade en danger dans l'une de ses salles le tourmentait au point de l'empêcher de dormir. Au cours des épidémies de typhus de 1813 et de 1832 son dévouement fut aussi admirable que celui dont il avait fait preuve le 30 mars 1814 lors du combat livré sous les murs de Paris.

Nous croyons intéressant de rapporter une lettre adressée à « M. Belmas, médecin rue d'Anjou-Saint-Honoré (*sic*), 13, Paris. » Dans cette lettre il exprime bien cette haute idée qu'il avait de ses devoirs et de ses responsabilités :

« Mon cher Belmas, je vous ai adressé un malade affecté de rétrécissement de l'œsophage pour que vous eussiez à le traiter par le moyen de racines de gentiane. Vous ne lui avez pas donné de soins et vous ne lui avez pas envoyé des bougies. Il m'a écrit, je vous ai envoyé sa lettre et vous me laissez dans l'ignorance la plus complète sur ce que vous avez fait

ou répondu. J'ai pourtant quelques devoirs à remplir envers ce malade. J'avais sa confiance, je vous l'ai transmise, mais au moins faut-il que je sache si vous vous occupez de lui. Dans le cas où cela serait je ne peux ni ne dois laisser à un homme qui s'est adressé à moi la pensée que j'ai négligé ou dédaigné de le conseiller ou de le soigner.

Votre dévoué confrère

Baron DUPUYTREN

24 septembre 1827 ».

Avec les siens il se comporta également en toutes circonstances de la façon la plus parfaite. Quand il se sépara de sa femme il fut dit et imprimé qu'il s'était porté à des voies de fait et avait été jusqu'à lui casser un bras. Rien ne fut faux car jamais il ne se départit, en cette fâcheuse occurrence, de sa dignité et de sa modération.

Envers sa fille il fut toujours admirable : il avait voulu qu'elle fut une des plus riches héritières de France et il lui laissa, nous l'avon vu, une fort belle fortune. Pour son gendre il eut de tendres sentiments. « Oui, mon Adeline est mariée, écrivait-il à une de ses amies, et je m'applaudis, chaque jour davantage, du choix que j'ai fait. Ce choix ne me laisse aucun regret des demandes que je n'ai pas agréées, tant je suis convaincu que j'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire. J'aurais pu trouver sans doute des noms plus brillants et plus éclatants, mais je n'en aurais pas trouvé de plus purs et de plus honorables que celui de Beaumont (1). J'avais d'ailleurs été si dégouté, si indigné de la bassesse, de la cupidité et des vices odieux de certains princes, ducs, marquis, etc... que j'ai été heureux de pouvoir fixer mon choix sur un jeune homme d'un rang honorable aussi, mais qui a toutes les qualités qui distinguent les hommes d'une classe moyenne. »

(1) La fille de Dupuytren fut connue dans le monde sous le nom de Beaumont-Lancette à cause de son origine et pour la distinguer des nombreux Beaumont. Elle mourut le 25 janvier 1885.

Tous ses parents, comptant sur ses relations puissantes et sur sa situation privilégiée s'adressaient certainement à lui pour obtenir toutes sortes d'emplois et de faveurs. Il chercha à les faire profiter largement de son influence. Le 29 novembre 1823 il écrivait, sans doute à un haut personnage :

Monseigneur,

« Si les preuves que j'ai données d'un dévouement inaltérable au Roi et aux augustes membres de sa famille, si les travaux et les veilles que j'ai consacrés à l'enseignement et à l'humanité, ont pu me mériter quelque estime et quelque bienveillance, je supplie Votre Excellence d'en transporter la faveur toute entière sur mon frère en lui accordant l'emploi qu'il demande. Sans le lien étroit qui m'unit à lui, je vanterais sa bonté son intelligence, sa probité sévère. A ces titres il en joint un autre, dont sa délicatesse ne lui a pas permis de faire usage ; c'est une infirmité contractée au service de l'État et qui, en lui interdisant les fatigues de la mer, lui rend plus nécessaire encore l'emploi qu'il sollicite dans le lieu auprès du lieu que j'habite.

« Votre Excellence tient dans ses mains le bonheur de deux frères, pleins de respect et de confiance pour elle.

BARON DUPUYTREN

Chirurgien consultant du Roi,

Premier chirurgien de LL. AA. RR.

Madame la duchesse de Berry et Monseigneur le
duc de Bordeaux.

Paris, 29 novembre 1823 ».

Parvenu au faite des honneurs, il ne négligeait pas les membres de sa famille moins favorisés que lui. Peut-on trouver meilleur père et meilleur parent ?

C'est empreint de cette bienveillance qu'il apparut en 1814 à l'enseigne russe Kazakow qui logea chez lui pendant quelques mois. Il se montra très paternel, l'emmenant à l'Hôtel-Dieu, lui montrant des lésions syphilitiques afin de le mettre en garde contre ce qui risquait de lui arriver « s'il courait les maisons publiques » et lui faisant donner sa parole d'honneur de ne pas jouer dans les tripots du Palais-Royal (1)

Ainsi, par certains côtés de son caractère Dupuytren savait racheter en partie tout ce qu'il y avait de tyrannie et de vanité dans son tempérament. Il aurait pu vivre heureux et apprécié : son ambition démesurée le fit détester et fut la cause de sa constante inquiétude et de sa perpétuelle insatiabilité.

(1) Quoique on en ait dit Dupuytren n'avait jamais touché une carte.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE DE DUPUYTREN

L'état de la chirurgie française depuis la disparition de l'Académie Royale de chirurgie (1792) jusqu'à l'avènement de Dupuytren, (1815). — Ce qui caractérise avant tout ses idées et son école. — Il a laissé peu d'ouvrages écrits. — Ses travaux chirurgicaux. — Ses travaux dans les autres domaines : anatomie, physiologie, anatomie pathologique. — Ce qu'il est resté de tout cela.

Afin de bien comprendre la portée du rôle joué par Dupuytren dans l'évolution de son art il faut se rappeler quel était l'état de la chirurgie française à la chute de l'Empire.

L'académie Royale de chirurgie, qui représentait tous les progrès et toutes les inspirations de cette science au cours du XVIII^e siècle avait été supprimée le 8 août 1793. Elle avait été illustrée par des maîtres, mais depuis quelques temps déjà ses directives n'avaient plus la même influence. Son premier directeur, Jean-Louis Petit, était mort, Dubois également, Desault n'en faisait plus partie, sa suppression passa à peu près inaperçue car les chirurgiens français briguaient de moins en moins l'honneur de lui appartenir, les chirurgiens étrangers ne la considéraient plus comme un foyer de lumière. En 1793 à 1815 va s'étendre une période au cours de laquelle trois écoles vont s'affronter. Dans une première catégorie Pelletan, Sabatier, Deschamps, Lassus, Boyer entre autres, considérant les principes émis par l'an-

cienne Académie comme intangibles, vont essayer de perpétuer les traditions du passé. Ennemis des innovations ils vont chercher à entraver les initiatives, en ressassant les vieilles règles du siècle précédent pour lesquelles ils professent une admiration presque religieuse.

A côté de ceux-ci les chirurgiens militaires profitant d'un champ d'action immense vont faire accomplir à la chirurgie des progrès incontestés. Percy et Larrey parmi eux ont laissé les traces les plus profondes. C'est à eux que l'on doit la simplification du matériel chirurgical, la suppression pour les pansements des méthodes mystérieuses, de remèdes miraculeux, des pratiques superstitieuses et leur remplacement par les simples pansements à l'eau pure ou additionnée dans quelques cas particuliers d'alcool ou d'extrait de saturne. Ils firent admettre la nécessité du débridement des plaies par armes à feu ; Ambroise Paré avait déjà sanctionné cette méthode, et ses successeurs en étaient arrivés bientôt à pourfendre les membres dans tous les sens. Les chirurgiens militaires ramenèrent cette pratique à de justes proportions. Ils firent également substituer la ligature aux compressions, tanponnements, etc... A leur école, on préféra les amputations immédiates aux amputations tardives, on pratiqua des résections osseuses qui permirent de conserver bien des membres blessés, on commença à entrevoir les possibilités de la chirurgie splanchnique. Par leur dévouement, leur courage, leurs conceptions hardies, ils firent l'admiration de l'Europe entière.

Entre ces deux tendances commençait à se faire jour une génération nouvelle, jeune, ardente, qui poursuivait la voie tracée par Bichat. Pendant cette période de guerres presque continuelles, Dupuytren préparait dans l'ombre son ascension.

Avant lui et à côté de lui deux personnalités seulement émergent parmi les chirurgiens civils : Moreau (de Bar-sur-Ornain) père et fils, et Récamier.

Moreau, modeste chirurgien de Bar-sur-Ornafin, et en France la première resection articulaire et indiqua de façon précise la manière de mettre les os réséqués au contact les uns des autres, d'immobiliser les membres et d'attendre la consolidation qui évitera l'amputation (1). Il pratiqua en 1872 une résection de deux os de la jambe frappés de carie, en 1876 il réséqua la tête fémorale et la cavité glénoïde, puis peu de temps après il fit trois résections du coude et une de l'articulation tibio-tarsienne. En 1792, en présence de Percy, il exécuta une résection du genou. Le 30 Floréal An XI, son fils soutenait sa thèse de doctorat sur le sujet suivant : « Observations pratiques relatives à la résection d'articulations affectées de carie ». Il y décrivait la technique de son père, dont bien peu de chose a été changée depuis lors.

Récamier, ancien aide-chirurgien de la marine, était arrivé à Paris dans la misère. Depuis 1806, il occupait la place de médecin de l'Hôtel-Dieu et malgré cette fonction il faisait figure d'opérateur. En matière de gynécologie sur tout, Récamier, à qui l'on doit l'emploi courant du speculum, doit être considéré comme un innovateur. Montrant toute l'audace de ses conceptions et toute la puissance de ses capacités, il fut le premier à pratiquer le 23 juillet 1829 une hystérectomie par voie vaginale (2). L'opération, discréditée par les insuccès multiples de Roux et de Delpech, fut condamnée par l'Académie de Médecine en 1830 jusqu'au jour où, en 1832, elle allait revenir en France de l'étranger.

Les autres chirurgiens français, Delpech, Lisfranc, Marjolin, Richerand et d'autres encore, tous doués dans diverses proportions, de qualités d'opérateurs et de professeurs, furent

(1) Parallèlement en Angleterre les chirurgiens White et Park étudiaient cette question, sensiblement à la même époque.

(2) Cette malade qui présentait un cancer du col utérin, survécut une année, alors que les opérées de Sauter et de Pallera, succombèrent dans les jours qui suivirent l'intervention...

de ceux dont on peut dire qu'ils ont marché, mais n'ont pas monté.

Dupuytren allait pendant vingt ans personnifier la chirurgie française. Il régnait à l'Hôtel-Dieu sur un service immense. Par ses soins ses collègues semblaient réduits à des rôles de second plan. Ses opérations, ses innovations, grâce à une publicité savamment organisée, avaient un retentissement considérable. Les élèves admiraient le maître et chantaient à l'envi ses louanges, et ce ne fut pas là un facteur négligeable pour expliquer sa célébrité.

Pourquoi durant un quart de siècle, reconnut-on à Dupuytren, detesté presque unanimement comme homme, cette supériorité en tant que praticien ? Parce qu'il fut le seul à vouloir faire du nouveau sur les principes désuets de l'ancienne Académie. Pendant la Révolution et l'Empire les chirurgiens militaires avaient été remarquables, les chirurgiens civils, tous de la vieille école n'avaient nullement fait parler d'eux. En 1815, les guerres terminées, Dupuytren, parvenu à la position prépondérante qu'il ambitionnait depuis longtemps, et où il allait pouvoir donner toute la mesure de ses moyens, sera capable de reconquérir la globe qui avait déjà illustré la chirurgie française. Il accepta les doctrines du siècle passé, mais sut s'éclairer largement des données si neuves de l'anatomie pathologique dont il avait compris les immenses possibilités. Cette pratique rajeunie, pleine d'idées nouvelles et dépourvue de bien des préjugés, démontra bientôt sa supériorité, mais, appuyée sur des directives trop récentes, elle alla un peu au hasard, sans bases solides, incarnée toute entière en quelque sorte en la personne de Dupuytren. Après sa mort, bien que Sanson, continuateur du maître, ait obtenu la chaire de clinique de l'Hôtel-Dieu, cette école, ayant perdu son drapeau, était condamnée à disparaître. Dupuytren voulut embrasser toute la chirurgie, tout connaître, tout améliorer ; mais cet édifice immense reposait sur une assise vraiment trop fragile. Il ne réussit

ainsi qu'à obtenir une grande mais passagère célébrité ; on peut se demander si son nom parviendrait à une postérité éloignée, s'il n'était inscrit au-dessus d'un musée ?

Il convient de signaler que Dupuytren, malgré son esprit critique, adhéra aux idées néfastes de Broussais. Dans son « Examen des doctrines médicales » paru en 1817, ce dernier exposait les principes de sa « Médecine physiologique ». Voyant partout de l'inflammation, il prescrivait à tout le monde la diète, les cataplasmes et les saignées. On en arriva à couvrir de sangsues les moignons des amputés, Recamier, Sédillot et Baudens, deux chirurgiens militaires, furent parmi les rares esprits clairs qui surent échapper à cette influence.

D'ailleurs, cette absence de doctrine solide en matière chirurgicale explique pourquoi Dupuytren n'a jamais conçu l'idée d'écrire une œuvre d'ensemble sur ses conceptions et ses travaux.

Sans doute, il éprouvait de la difficulté pour rédiger ; le moindre billet, la moindre lettre lui demandait des efforts et comportait de nombreuses ratures. Et puis, au milieu de sa vie déjà si remplie, il manquait du temps nécessaire pour mener à bien une œuvre de longue haleine. Faut-il croire que, craignant les polémiques, il préféra se dispenser d'exposer ses idées au grand jour ? ou encore, n'ayant pas assez lu peut-être lui était-il impossible de publier un ouvrage approfondi ? (1).

Écoutons sur ces questions, la défense d'un de ses anciens internes le docteur Houssard (d'Avranches). « Vraiment c'est à n'y pas croire, on croit rêver. Comment ? L'homme illustre versé dans l'étude de la chimie qu'il a même enrichi, anatomiste comme Boyer, physiologiste comme Bichat,

(1) Vidal de Cassis pourtant nous assure que le lendemain de la parution d'un article le concernant, l'accueil qu'il réservait à son auteur montrait par sa bienveillance ou par son dédain, qu'il avait été lu et compris. D'ailleurs, il connaissait toute l'importance de la presse. Aussi il entretenait avec les journalistes des relations cordiales et savait être aimable avec eux.

chirurgien comme Desault, opérateur comme Antoine Dubois et Cooper, professeur exact, clair, concis, et éloquent comme Cuvier, parce qu'il n'a pas fait ou écrit de gros volumes plus ou moins lus et souvent oubliés, n'a pas mérité la vraie gloire réservée aux savants. Mais sa gloire à lui, gloire vraie, non empruntée et toute personnelle, c'est d'avoir été par sa pratique immense, féconde en grands et beaux résultats, par ses procédés ingénieux et heureux, par ses opérations nouvelles et ses découvertes précieuses, par son habileté exceptionnelle, son courage, son impassibilité, par son haut enseignement aussi profond que méthodique et régulier, par son dévouement constant à ses malades et à ses élèves, le plus grand chirurgien des temps modernes. » D'ailleurs il comptait, de même que Desault, sur ses élèves pour transmettre ses idées.

Le Baron Guillaume Dupuytren s'intéressa à bien des questions différentes. Pour montrer la diversité de ses travaux, de ses conceptions, de ses découvertes il nous faut procéder à une véritable énumération.

Il s'intéressa à la gangrène symptomatique de l'artérite. A la suite d'observations sur la gangrène sénile, il en vint à en rattacher la cause à l'artérite ou à l'oblitération artérielle d'un membre.

Il étudia le premier les kystes séreux et indiqua le traitement des tumeurs hydatiques : il fit connaître une espèce particulière de tumeurs fibro-cellulcuses enkystées.

L'ongle rentré dans les chairs lui suggéra l'idée d'une opération qu'il pratiqua couramment par la suite.

Il émit une théorie sur l'anthrax. Il chercha à démontrer que cette affection est due « à une gangrène par étranglement et non à une gangrène par intoxication », d'où indication d'un profond et large débridement dont il a propagé le principe. Il différencia l'anthrax du phlegmon diffus, exposant les caractères exacts de chacun basés sur des observations cliniques.

En 1810 et en 1819 il communiqua à l'Académie des Sciences ses « Travaux sur l'opération de l'anévrisme et observations de ligatures d'artères sous-clavière, iliaque externe, carotide primitive et autres artères chez l'homme ». Il fut en effet l'un des premiers à pratiquer en France la ligature des gros troncs artériels, déjà faite en Angleterre. On se souvient, à ce sujet, qu'il avait déjà proposé sans succès à Pelletan en 1810 la ligature de la sous-clavière, dont il avait conçu l'idée et qui n'avait jamais été encore réalisée.

Il étudia tout spécialement la retraction de l'aponévrose palmaire. La retraction permanente des doigts par suite de la crispation de l'aponévrose palmaire était inconnue jusqu'alors. Il en a laissé une description à peu près complète, et une méthode de traitement. Cette affection que Boyer désigne, dans son « Traité de maladies chirurgicales » sous le nom de « Crispatura tendinum », s'appelle aujourd'hui « Maladie de Dupuytren ». Il étudia, dans son service et à sa consultation 30 ou 40 cas. Il élimina les causes alors admises telles que goutte, rhumatisme, maladie des tendons fléchisseurs. Après avoir fait la dissection du bras d'un homme atteint de cette affection il conclut que : « le point de départ de la maladie était dans la tension exagérée de l'aponévrose palmaire », surtout au niveau de l'annulaire. Le traitement proposé consistait à sectionner cette aponévrose et à immobiliser la main en bonne position, grâce à un appareil particulier

Le traitement des cicatrices provoqua entre Dupuytren et Delpech une polémique d'où sont sortis d'utiles principes.

Il modifia le bandage de Jean-Louis Petit pour le traitement de la rupture du tendon d'Achille afin que le blessé puisse marcher avec son appareil.

Il fit des recherches sur les influences qui peuvent empêcher la consolidation des fractures, et sur la formation du cal, en étudiant les moyens de remédier aux cals vicieux et difformes.

Ces idées sont exposées dans la thèse de concours de Breschet (1819), dans la thèse de Jacquemin (1821) et dans un article de Sanson paru dans le « Journal universel des sciences médicales ».

En 1825, il communiqua à l'Académie des Sciences ce mémoire : « Des anévrysmes qui compliquent les fractures et les plaies d'armes à feu, et leur traitement par la méthode d'Anel ». Dans les fractures compliquées de plaies artérielles ou d'anévrysmes on avait l'habitude de pratiquer une amputation. Dupuytren permit de conserver bien des membres blessés en faisant substituer la ligature à cette pratique un peu barbare.

Il établit les éléments du diagnostic différentiel entre les fractures et les luxations de l'humérus, rédigea un mémoire sur les fractures de l'extrémité inférieure du radius, un autre sur la fracture de la rotule et son traitement. Il fit des recherches sur l'exostose, en particulier des phalanges des doigts et sur l'exostose sous-unguéale du gros orteil qu'il a décrite le premier.

Il fit des études sur les luxations des vertèbres cervicales (diagnostic différentiel et considérations médico-légales), sur la réduction des luxations récentes et le traitement des luxations anciennes, sur les luxations de l'astragale et du calcaneum, sur la ligature des polypes du nez, sur la chute et le rétrécissement du rectum, l'hydrocèle (variétés, complications, diagnostic et traitement), sur les abcès de la fosse iliaque (formation et conséquences), les fissures de l'anus, l'excision des bourrelets hémorroïdaux, l'amphysème traumatique, etc...

Il proposa divers traitements qui ne furent guère suivis. Ce fut le cas de sa canule à demeure dans la fistule lacrymale, de son procédé original pour le traitement de la grenouillette, du séton en cas de goître, de l'abaissement pour la cataracte, qu'il chercha à faire admettre à plusieurs reprises.

Il décrivit diverses espèces de kystes osseux : les tubercules des os, le spina-ventosa et l'ostéosarcome.

Il fit des recherches sur le déplacement originel ou congénital de la tête du fémur : sur ce sujet il a le mérite de la priorité et a préparé les travaux de Humbert, de Morley.

Il fit un travail très étendu sur la fracture de l'extrémité inférieure du péroné, fracture qui aujourd'hui porte son nom. Il réunit ses appréciations en un mémoire intitulé « Mémoire sur la fracture de l'extrémité inférieure du péroné, les luxations et les accidents qui en sont la suite » (Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux de Paris, 1819). Il y décrit avec minutie les différents types de fractures, leurs complications, et pose les indications du traitement. Il avait même imaginé un appareil de contention ingénieux.

Il prépara la voie aux travaux sur l'autoplastie et l'anaplastie de la face, par des études sur la restauration de différentes parties du visage.

Il posa les indications de la trachéotomie et de l'exploration œsophagienne en cas de corps étrangers des voies aériennes.

Il indiqua une méthode nouvelle pour le traitement des anus contre-nature. Ce travail avait fait le sujet, en 1825, d'une communication à l'Académie des Sciences et fut imprimée en 1828, d'après un rapport de Duméril paru dans les Mémoires de l'Académie de Médecine. Après des tâtonnements et des échecs, Dupuytren avait inventé son entérotome qui consistait en une longue pince à deux branches dont les bords mousses et dentelés se rapprochent par le jeu d'une vis de pression, pour prendre en plusieurs points la cloison résultant de l'accolement des deux bouts d'intestin. Après l'avoir essayé avec succès sur des chiens, il l'appliqua pour la première fois à l'homme en 1816, chez un malade dont l'infirmité datait d'un an et qui fut guéri 4 mois après. En 1824 sur 41 observations, il reconnaissait 29 guérisons radicales, 9 demi-succès, les malades ayant conservé une

fistule stercorale, et 3 morts par péritonite. Malgré ces résultats, Richerand disait : « Mais en voilà trop peut-être touchant un point de chirurgie sur lequel, depuis Desault, il restait peu de chose à faire, et où la rareté des observations rend la valeur des procédés opératoires difficilement comparables ».

Il avait importé en France une opération déjà pratiquée à l'étranger, notamment par Osiander, l'extirpation du col utérin. Il opérait au fond du vagin en attirant le col avec une pince de Museux. Il en résultait des difficultés, des lenteurs, des douleurs vives, qui lui firent abandonner cette manœuvre comme inutile et dangereuse. Elle devait être reprise et perfectionnée plus tard par Lisfranc.

Il recueillit 23 observations très détaillées de tumeurs fibreuses et de polypes internes ? Il fit substituer au procédé dangereux du cathétérisme forcé dans les rétrécissements de l'urètre, la dilatation progressive, qu'il appelait vitale.

Le premier, il pratiqua la section du muscle sterno-cleïdo-mastoïdien, pour guérir le torticolis ancien. C'est à lui que revient l'honneur de la priorité en matière de myotomie sous-cutanée. Avant lui les chirurgiens avaient sectionné le sterno-cleïdo-mastoïdien sans respecter la peau. En 1812 il fit sa première section sous-cutanée. Près du bord interne, il pratiqua une incision par laquelle il introduisit, sous la face postérieure du muscle, un bistouri boutonné dont il conduisit l'extrémité jusqu'au bout externe, puis tournant le tranchant vers le muscle, il le coupa d'arrière en avant. Cette opération fut à peine remarquée, et son auteur sembla lui-même le dédaigner, bien qu'ayant d'emblée atteint la perfection. En Allemagne elle fut appelée l'opération de Dupuytren.

En 1812, avait paru sa thèse sur la lithotomie. Il était parvenu par la taille bilatérale à ouvrir au périnée une voie plus directe, plus large et plus sûre pour l'extraction des

calculs en s'écartant davantage des vaisseaux. Richerand lui reprocha amèrement de s'attribuer un procédé déjà décrit. « M. D. ignorant, s'il faut l'en croire, tant de travaux publiquement exécutés durant 19 années dans une école dont il fait partie, a composé sur un sujet un mémoire académique dans lequel il n'a pas craint de se donner pour le premier opérateur qui de nos jours ait bien compris le passage de Celse et taille suivant sa méthode et plus loin. « C'est aux corps savants, sous peine de tomber dans un juste mépris, à protester de toutes leurs forces, au nom de la vérité méconnue et de réduire à leur juste valeur les suffrages d'une multitude abusée. Son ignorance explique et légitime en quelque sorte l'emprise qu'obtinrent de tout temps sur elle les charlatans de toutes espèces. »

Dans son testament, Dupuytren s'exprimait en ces termes. « Je lègue à MM. Sanson aîné et Bégin le soin de terminer et de publier un ouvrage, déjà en partie terminé, sur la taille de Celse et d'y ajouter la description d'un moyen nouveau d'arrêter les hémorragies. » De là le « Mémoire sur une manière nouvelle de pratiquer l'opération de la pierre », paru en 1836.

Il n'a pas attaché son nom à la lithotritie mais en a encouragé l'invention. Il encourageait ses partisans à étudier les indications respectives de la taille et de la lithotritie, afin de ne pas les compromettre l'une par l'autre.

Il mit en lumière, au sujet des hernies, bien des points qui avaient échappé aux chercheurs d'Arnaud, de Richter et de Scarpa. Il traça les règles à suivre pour l'opération de cette affection, et expliqua les diverses causes de l'étranglement. Il montra, en s'appuyant sur un grand nombre d'observations, que l'étranglement au collet du sac herniaire était la cause la plus fréquente de cette complication (1832).

Le premier ou l'un des premiers, il amputa la mâchoire

inférieure, ne laissant que les deux branches de l'os. Sa première opération fut faite en 1812 sur un cocher de fiacre atteint d'un ostéosarcome. En 1826, Dupuytren faisait à l'Académie des Sciences une communication intitulée : « Observations sur le traitement de l'ostéosarcome de la mâchoire inférieure par l'amputation de cet os. »

De plus, nombre de ses élèves ont reproduit ou commenté ses leçons, ses préceptes, et ses doctrines sur les principales questions de la chirurgie. Ainsi on retrouve ses idées dans « les éléments de pathologie médico-chirurgicale » de Roche et Sanson, dans les nouvelles éditions de la « Médecine opératoire » de Sabatier, revue par Sanson et Begin. Le « Traité des blessures par armes de guerre » de Paillard et Marx est entièrement inspiré de ses conceptions. Il parut en 1834 et fut longtemps consulté par tous les chirurgiens militaires. Enfin ses disciples Marx et Brière de Boismont publièrent à deux reprises ses « leçons orales de clinique chirurgicale », véritable synthèse de ses entretiens de l'Hôtel-Dieu. Cet ouvrage eut d'ailleurs un immense succès, et longtemps on s'y reporta.

Cette longue énumération des principales questions chirurgicales qui intéressèrent Dupuytren montre la diversité de ses travaux.

Il serait injuste de ne pas parler de toutes les autres recherches et découvertes qu'il fit dans d'autres domaines.

En anatomie, il étudia et décrivit le tissu érectile, qui avait échappé à Bichat. Ses travaux sont rapportés dans le livre de Cruveilhier, paru en 1816, « Essai sur l'anatomie pathologique », et dans la thèse de concours de Breschet (1819).

Il fit une description du tissu de la rate qu'il considéra comme essentiellement formé de tissu érectile.

Le premier il a décrit les canaux veineux des os du crâne.

Il différencia les tissus fibreux en tissus fibreux blancs et non élastiques, et en tissus fibreux jaunes et élastiques.

Le répertoire d'anatomie de Breschet et d'Hyppolyte Royer-Collard renferme bon nombre de ses découvertes.

En matière de physiologie également, il se livra à des recherches intéressantes. Suivant les traces de Haller, il avait pratiqué sur des animaux vivants une série d'expériences. Il analysa les mouvements du cerveau et montra que cet organe est animé par un double mouvement, un mouvement de soulèvement isochrone à la contraction du ventricule du cœur, produit par le sang artériel et un mouvement d'expansion ou de gonflement isochrone à l'expiration, produit par le sang veineux.

Par la section des nerfs de la langue, il montra que les nerfs linguaux sensitifs et que les nerfs grands hypoglosses sont moteurs.

De même, par la section du pneumo-gastrique, il montra le rôle de ce nerf sur le poumon et l'hématose.

Il pratiqua sur des animaux des splénectomies, et observa que l'absence de rate n'empêchait pas la vie.

Il étudia le méphitisme des fosses d'aisances dans un travail qui fit sensation à l'époque. Il eut le courage de se faire descendre avec des cordes dans les fosses afin de recueillir les gaz.

Quant à l'anatomie pathologique, on peut dire que l'un de ses plus beaux titres de gloire fut l'impulsion qu'il sut donner à cette science. En 1829, Cruveilhier faisait paraître la première livraison de son « Anatomie pathologique du corps humain ». Il reconnaissait tout ce qu'il devait à Dupuytren il lui adressait cette dédicace : *Ad quem opus hocce meliori jure offerem, illustrissime professor, quam ad te cujus ope at que concilio susceptum locupletatum que libenter fateor.*

Enfin, Dupuytren ne resta jamais étranger à la médecine.

En 1806, en compagnie de Thénard, il rédigeait un mémoire sur le diabète sucré ; à la suite de ses travaux il devait essayé de traiter ces malades par un régime composé surtout de matières azotées, le lard en particulier.

Il fut le premier à briser les chaînes des hydrophobes. Il assura que l'homme mordu par un chien enragé ne mordait pas à son tour. Il conseilla la cautérisation immédiate de la plaie au fer rouge comme moyen préventif.

Il étudia le délire nerveux, l'ophtalmie blennorragique ;

Il eut l'occasion de soigner le fils du Mameluk de Bonaparte atteint de croup très grave (1). Il eut l'idée de détacher les fausses membranes du larynx en ecouvillonnant ce conduit avec une éponge montée sur une baleine ; après bien des difficultés il parvint à en détacher quelques lambeaux, ce qui amena un calme momentané ; l'enfant succomba néanmoins et cet exemple ne fut pas suivi.

Il fit, en 1825, à l'Académie des Sciences un rapport sur un mémoire de M. Costa, intitulé : « De la contagion de la fièvre jaune et des dangers du système sanitaire. » Même les questions de pathologie exotique n'étaient pas étrangères à Dupuytren !

En 1832 il écrivit à M. de Rothschild une lettre, restée fameuse, sur le choléra. Il était alors en Haute-Vienne, auprès de son père malade. Rothschild voulait savoir quel était le meilleur traitement pour enrayer l'épidémie qui décimait Paris, afin de communiquer aux plus habiles médecins de Vienne et de Berlin les mesures à prendre pour mettre ces deux villes à l'abri du fléau.

Dupuytren conseillait de mettre une flanelle sur la peau « de la tête aux pieds », des sangsues aux régions douloureuses de l'abdomen, des ventouses scarifiées à l'épigastre. Il prescrivait de la décoction de tête de pavot édulcorée avec du sirop de gomme et administrée à doses répétées. « Ce traitement, dit-il, a réussi tout récemment encore chez une jeune dame employée chez Chevet, restaurateur au Palais-Royal ». Cette lettre ne devait pas ajouter grand chose à la gloire de son auteur.

(1) Histoire rapportée par le Docteur Variot.

Enfin, signalons la composition des formules dont certaines portent encore aujourd'hui le nom de Dupuytren.

Collyre sec de Dupuytren :

Oxyde de Zinc	} Parties égales
Calomel à la vapeur	
Sucre candi pulvérisé	

Traitement de l'épilepsie.

Oxyde de zinc.....	0 gr. 08
Valériane pulvérisée.....	0 gr. 14
Castoreum.....	16 milligrammes

Pommade de Dupuytren contre la calvitie :

Moelle de bœuf.....	} de chaque 75 parties
Baume Nerval	
Huile Rosat	10
Extrait alcoolique de cantharide	1

Pommade sédative contre la fistule à l'anus :

Acétate de plomb cristallisé.....	1
Extrait de belladone	1
Axonge	6

Pommade ophtalmologique contre la blepharite chronique :

Oxyde rouge de mercure	1
Sulfate de fer	2
Axonge	96

Pilules de Dupuytren.

Extrait de gaïac.....	0 gr. 80
Extrait d'opium.....	0 gr. 40
Sublimé corrosif.....	0 gr. 20

Pour vingt pilules.

Ces pilules, jouissent encore de nos jours d'une réputation méritée dans le traitement des accidents secondaires de la syphilis.

Signalons qu'il avait aussi essayé de traiter les ulcérations cancéreuses et autres affections rongeantes par les préparations arsénicales.

A côté de ces travaux scientifiques de tout ordre, Dupuytren rédigea sa déposition à la Chambre des Pairs au sujet de la mort du duc de Berry, ouvrage qui lui valut de Fontanès cette appréciation flatteuse : « Il vous a fallu toute votre vie pour devenir le premier de votre art et voilà qu'un grand crime aura fait de vous un grand écrivain. »

Le 22 novembre 1821, il prononça à la Faculté les éloges de Corvisart et de Richard, et, en 1826, il publia une notice sur Ph. Pinel.

Il nous faut insister sur les variétés de tous ses travaux. Dupuytren s'intéressa à tout, et voulut tout étudier. Il fut l'historien fidèle des observations, qu'il faisait d'ailleurs recueillir minutieusement par ses internes et externes. Il sembla associer l'anatomie pathologique et la chirurgie, la plupart de ses travaux le prouvent. Peu inventif, il a pourtant simplifié et codifié certaines pratiques opératoires. Mais surtout il prodigua son enseignement et forma des praticiens, habiles, instruits, et prudents.

Dupuytren doit être jugé sur l'ensemble de ses qualités et de ses défauts. Malgré tous les reproches qui peuvent lui être adressés, par l'influence énorme qu'il a exercée pendant trente ans, par l'éclat qu'il a donné à la chirurgie française, il mérite d'être qualifié du titre de Grand Chirurgien.

CONCLUSIONS

1^o Dupuytren, issu d'une famille modeste, a dû supporter la misère et les privations pour faire ses études. Il fut soutenu, dans ces moments difficiles, par la conscience de ses possibilités futures. Devenir, un jour, le premier, celui qui domine tous les autres, devint son unique but.

2^o Tous les moyens lui sont bons pour l'atteindre. Travail, flatteries, bassesses, trahison même à l'égard de son maître et protecteur Pelletan.

3^o Il arrive ainsi à la chaire de clinique chirurgicale et au poste de chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu. Rapidement bien vu à la Cour, comblé d'honneurs, de richesses, de distinctions, il semble n'avoir plus rien à ambitionner. Et pourtant, il n'est pas heureux. Il ne veut pas être menacé dans sa suprématie et ses inquiétudes continuelles sont la rançon de sa gloire. Elles l'obsèdent à un tel point qu'il devint un véritable persécuté.

4^o Le nom de Dupuytren eut un rayonnement extraordinaire dans tout le monde civilisé. Il fut un clinicien remarquable, un professeur de clinique incomparable et de la sorte il contribua largement à former nombre de praticiens avertis. Mais, comme opérateur, il ne semble pas avoir été doté par la nature d'une très grande habileté.

5^o Il s'occupa de bien des questions diverses mais peu de ses découvertes ont pu résister au temps. Son plus grand mérite fut d'arriver, après une période de stagnation, à redonner à la chirurgie française un éclat qu'elle avait perdu. S'il ne créa pas, à proprement parler, une doctrine chirur-

gicale il créa, en s'appuyant sur des bases anciennes, un état d'esprit nouveau, il fit envisager pour son art des possibilités nouvelles.

6^o Par cela même, en faisant abstraction de tous ses défauts le Baron Guillaume Dupuytren doit être considéré comme un grand chirurgien.

Vu :
Le Doyen,
G. ROUSSY

Vu :
Le Président,
LAIGNEL-LAVASTINE

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDET (Raoul). — Chirurgiens de la Restauration : Guillaume Dupuytren (Conférence faite à Paris le 7 et le 11 mars 1932 et parue dans *Conférencia, Journal de l'Université des Annales*, 1931-1932, n° 18, 5 septembre 1932, p. 275 à 288).
- BÉGIN (L.-J.). — Ambroise Paré et Guillaume Dupuytren (*Annales de la Chirurgie française et étrangère*, avril 1844, t. I, p. 401 à 419).
- BOUILLAUD. — Discours prononcé sur la tombe de M. Dupuytren (*Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, Paris, 1835, t. I, p. 222 à 224).
- BOUILLAUD. — Procès-verbal de l'ouverture du corps de M. Dupuytren, faite le 9 février 1835 à onze heure et demie du matin, trente-deux heures après la mort (*Gazette des hôpitaux*, Paris, 1835, IX, p. 77 à 79).
- BOUSSON. — Parallèle de Delpech et de Dupuytren (*Journal de la société de médecine pratique de Montpellier*, 1841, t. III, p. 1 à 38).
- BOURDON (Isidore). — Inauguration du Musée Dupuytren (*Le Temps*, 2 novembre 1835).
- BOURDON (Isidore). — Illustres médecins et naturalistes des temps modernes, ouvrage dans lequel on apprécie les travaux de Dupuytren (Paris, 1844, p. 405 à 437).
- BOURLOT SAINT-HILAIRE. — Hommage offert à la mémoire de G. Dupuytren, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, le jour de ses obsèques (Paris, Bailly et C^{ie} 1835).
- BRICHETEAU. — Note sur l'opération qui motiva la retraite de Pelletan en 1815 (*Revue médico-chirurgicale*, avril 1854, p. 255 et 256).
- BROUSSAIS. — Guillaume Dupuytren. Discours prononcé dans la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris le 2 novembre 1835 (Paris, 1835).
- BULLETIN de l'Académie impériale de Médecine, t. XXXI, années 1865-1866, p. 1065.
- BUSQUET (Paul). — Le Baron Guillaume Dupuytren, in les biographies médicales n° 25 (Paris, Baillière, janvier 1929).

CABANÈS. — La mort du duc de Berry, d'après la relation originale de Dupuytren (*Gazette des hôpitaux*, 1895, p. 207 à 209).

CHÉREAU (A.). — Dupuytren (Guillaume) (Article du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Dechambre, XXX, p. 673 à 676, Paris, 1884).

CHRONIQUE MÉDICALE. — (Paris).

— 25 février 1895. Actualités médicales rétrospectives : le 60^e anniversaire de la mort de Dupuytren, p. 97 à 101.

— 1^{er} mars 1895. *La médecine littéraire* : souvenirs anecdotiques sur Dupuytren, p. 139 à 149.

— 1^{er} septembre 1896. Les descendants de Dupuytren, p. 599 à 602.

— 1^{er} juin 1898. Dupuytren, candidat à la députation, p. 149.

— 15 juin 1902. Une lettre inédite de Dupuytren, p. 379.

— 15 septembre 1902. Dupuytren et M^{lle} Bourgoing, p. 606.

— 1^{er} août 1904. Trouvailles curieuses et documents inédits, le baron Dupuytren, t. XI, p. 184.

— 15 août 1911. Le testament de Dupuytren, page 530.

— 1^{er} juillet 1913. Le prix d'une opération de Dupuytren en 1809, p. 409 et 410.

— 1^{er} juin 1929. Dupuytren, p. 158 à 164.

CHUQUET (Arthur). — L'année 1814 : l'enseigne russe Kazakov chez Dupuytren, p. 153 à 164 (Paris, 1914).

CORLIEU. — Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris, p. 336.

CRUVEILHIER. — Vie de Dupuytren, extrait du Plutarque français (Paris, Béchet jeune et Labé, 1841).

DICIONNAIRE des sciences médicales : biographies médicales, t. III, p. 555 à 559 (Paris, C. L. F. Panckoucke, 1821).

DIDAY. — Les joyeusetés de Dupuytren (*Lyon médical*, 1879, XXX, p. 253 et 303).

DUCLOS (Henri). — Laënnec (Paris, 1932, pages 72 à 75, 103 à 108, 125 et 126).

DUPUYTREN. — Notice de quelques travaux exécutés par M. le Baron Dupuytren (Paris, 1825).

DUPUYTREN. — Déposition faite le 25 mars 1820 à la Chambre des Pairs sur les événements de la nuit du 13 au 14 février.

DUPUYTREN. — Lithotomie (Paris, Lebègue, 1811).

DUPUYTREN. — Leçons orales de clinique chirurgicale, faites à l'Hôtel-Dieu de Paris. (Paris, Baillière, 1832, 4 volumes).

DUPUYTREN. — Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris par M. Dupuytren, recueillies et publiées par les docteurs Brière de Boismont et Marx (Paris, 1839, 6 volumes).

- DUPUYTREN. — Lettre et leçon sur le siège, la nature et le traitement du choléra-morbus, recueillies et publiées par A. Paillard et Marx (Paris, J. B. Baillière, 1832).
- FOSSEYEUX. — Il y a cent ans : Paris médical en 1830 (*Bulletin de la société française d'histoire de la médecine*, 1928, t. XXII, nos 7 et 8).
- GAILLARD. — Dupuytren (feuilleton de la *Gazette médicale de Paris*, année 1865, t. XX, p. 179 à 184).
- KUHN. — La clinique chirurgicale de Dupuytren. Documents inédits pour servir à l'histoire de cette clinique pendant les années 1827 à 1830 (*Gazette médicale de Paris*, 1873-1874).
- LARREY (Baron Dominique). — Discours prononcé aux obsèques de M. Dupuytren.
- LARREY (Baron Hippolyte). — Discours prononcé au nom de l'Académie des Sciences à l'inauguration de la statue de Guillaume Dupuytren à Pierre-Buffière (Haute-Vienne) le 17 octobre 1869. Paris, Firmin-Didot frères, 1869.
- LECADRE (A. A.). — Dupuytren en 1826 (le Havre, Lepelletier, 1870).
- DE LOMÉNIE (Louis). — M. Dupuytren, in Galerie des contemporains illustres par un homme de rien (Paris, A. René et C^{ie}, 1840, 94^e livraison, 10^e du 8^e volume).
- LUTAUD (A.). — Les médecins dans Balzac. Dupuytren égal Despleins (*Bulletin de la société française d'histoire de la médecine*, novembre-décembre, 1920).
- MALGAIGNE. — Dupuytren (*Moniteur des hôpitaux de Paris*, 1856, IV, p. 145-153-161-169).
- MALGAIGNE. — Souvenirs de Lisfranc sur Pelletan et Dupuytren. Comment Dupuytren fut nommé chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu (*Revue médico-chirurgicale*, Paris, mars 1854, p. 185 à 192).
- MÉNÉTRIER (P.). — Dupuytren 1777-1835 (*Progrès médical*, n^o 49, 30 novembre 1927).
- MOREAU DE LA SARTHE. — Mémoires sur l'histoire de l'école de Médecine de Paris (Paris, 1824).
- NADAR. — La mort de Dupuytren (feuilleton de la *Gazette médicale de Paris*, 27 juillet 1856, extrait de « Quand j'étais étudiant »).
- ORFILA. — Discours prononcé au nom de la Faculté de Médecine de Paris sur la tombe de M. Dupuytren.
- PARISSET (E.). — Dupuytren, in Histoire des membres de l'Académie Royale de Médecine ou recueil des éloges lus dans les séances publiques (Paris, Baillière, 1850, t. II, p. 103 à 148).
- PARISSET (E.). — Eloge du Baron Guillaume Dupuytren lu à la séance publique annuelle du 9 avril 1836 (Paris, 1836).

- PEISSE. — Dupuytren (Guillaume) in les Médecins français contemporains (Paris, 1827, p. 173).
- PELLETAN (Gabriel). — Note pour servir de complément et de rectification à la notice de M. le professeur Malgaigne sur Dupuytren (*Moniteur des hôpitaux de Paris*, t. IV, 24 février 1856, p. 193 à 196, feuilleton).
- PERDRIX (C.). — Notices historiques et biographiques sur Ambroise Paré et Guillaume Dupuytren (Paris, de Crapelet, 1836).
- PERDRIX (C.). — Dupuytren in Portraits et histoire des hommes utiles (Paris, bureau de la société Montyon et Franklin, premier semestre 1837).
- PILASTRE. — Malgaigne, 1806-1865. Etude sur sa vie et ses idées (Paris, Félix Alcan, 1905, p. 134 à 172, 179 et 180).
- POUMIÈS DE LA SIBOUTIE. — Souvenirs d'un médecin de Paris (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910).
- PROGRÈS MÉDICAL. — Autour de l'assassinat du duc de Berry (n° 24, 11 juin 1932, t. I, p. 1076).
- REVEILLE-PARISE. — Dupuytren (Guillaume) (Galerie médicale ; feuilleton de la *Gazette médicale de Paris*, 1838, t. VI, p. 497).
- RÉVÉREND (Albert). — Les familles titrées et anoblies au xix^e siècle. Titres, anoblissements et Paeries de la Restauration 1814-1830 (Paris, 1902, t II, p. 485).
- RICHERAND. — Histoire des progrès récents de la chirurgie (Paris, Béchet jeune, 1825, p. 11, 47 et 48, 53 et 54, 83 à 104, 149, 179, 225).
- ROCHARD (Jules). — Histoire de la chirurgie française au xix^e siècle. (Paris, J. B. Baillièrre et fils, 1875).
- ROYER-COLLARD (Hippolyte). — Discours prononcé au nom des élèves et anciens élèves de l'Hôtel-Dieu aux obsèques de M. Dupuytren.
- VELPEAU. — Discours prononcé en séance publique de la Faculté de Médecine le 4 novembre 1850 à la mémoire de Marjolin.
- VERON (L.). — Mémoires d'un bourgeois de Paris (Paris, Librairie nouvelle, 1856, 5 volumes, t. I, p. 63 et 64, 69 à 74, t. II, p. 153 et 166).
- VIDAL (DE CASSIS). — Essai historique sur Dupuytren (Paris, Librairie des sciences médicales, 1855).
- X... — Notice nécrologique sur Dupuytren (Archives générales de médecine, 1835, VII, p. 281).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. — Enfance et adolescence.....	3
CHAPITRE II. — Les concours et l'ascension.....	11
III. — Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu	42
IV. — Les honneurs et les dernières années.....	63
V. — L'homme.....	91
VI. — L'œuvre de Dupuytren.....	110
CONCLUSIONS	127
BIBLIOGRAPHIE.....	129

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 14-12-1933.
